UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00460563 0

Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

WILLIAM VOGT

Sexe faible

Une riposte aux exagérations
et aux utopies du féminisme

PARIS
LIBRAIRIE MARCEL RIVIÈRE
31, rue Jacob, 31

1908

Tous droits réservés

MD

Sexe faible

OUVRAGES DE WILLIAM VOGT

L'Altière Confession. Coll. de la *Plume*. Paris. (Épuisé.)

L'Inéluctable, drame.

La Vie d'un Homme, Carl Vogt, grand in-8. Paris et Stuttgard, 15 fr.

Histoire d'un recours. Genève. Un vol. in-12, 3 fr. 50.

Brochures politiques. (Épuisé.)

Un escroc de haut vol. Versailles. (Épuisé.)

Le Péril maçonnique en Suisse. Genève, 3 fr. 50.

La grande Duperie du siècle, in-8, Paris, 5 fr.

Calvinopolis, in-12, Paris, 3 fr. 50.

Imp. Coopérative Ouvrière, Villeneuve-St-Georges (S.-et-O.)

WILLIAM VOGT

Sexe faible

Une riposte aux exagérations aux absurdités et aux utopies du féminisme

PARIS
LIBRAIRIE MARCEL RIVIÈRE
31, rue Jacob, 31

1908

Tous droits réservés

HQ
1223
V14

LIBRARY
AUG 9 - 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

304432

Prière de ne prêter ce livre qu'à celui qui ne pourrait l'acheter.

W. V.

« La masse de notre espèce a été longtemps plongée partout dans une condition sociale bien autrement inférieure que celle dont on plaint aujourd'hui les femmes ; mais elle a su, depuis le début du Moyen âge, s'y soustraire graduellement chez les populations d'élite, parce que cette abjection collective, condition temporaire de l'antique sociabilité, ne se rattachait réellement à aucune différence organique entre les dominants et les dominés. Mais, au contraire, l'assujettissement social des femmes sera nécessairement indéfini, quoique de plus en plus conforme au type moral universel, parce qu'il repose sur une infériorité naturelle que rien ne saurait détruire et qui est même plus prononcée chez l'homme que chez les autres animaux supérieurs... »

Lettre d'Aug. Comte à Stuart Mill.

AVANT-PROPOS

Ce livre, en admettant qu'il soit lu, sera certainement critiqué avec irritation et le téméraire auteur vraisemblablement point épargné par les galantins, exaspérés de s'être cognés à la plupart de ces appréciations sur la femme, ornée, dans leur clan, de toutes les qualités, sinon de toutes les supériorités. Elle-même aussi, l'adorable blonde, brune ou rousse fille d'Eve ne manquera pas, si l'odieuse diatribe lui tombe sous les yeux, de prêter à l'écrivain des mobiles ou des intentions qui lui sont pourtant étrangers.

Contraint que j'y suis, d'autant plus qu'elles nuiraient au bien fondé ainsi qu'au succès de ma thèse, je m'empresse de répondre d'avance à certaines désobligeantes interprétations de l'adversaire, faciles à prévoir en l'occurence. Que l'on me permette de commencer par la plus ironique sinon la plus immanente de ces imputations, adressées éventuellement à l'auteur de ce pamphlet, disposé, soit dit en passant, de façon suffisamment incohérente pour que preuve soit tout au moins faite de mes efforts à m'incarner en mon sujet.

J'aborde de front le facétieux reproche présumé :

Quoique l'on en aura, je n'aurai pas eu, dans ma car-

rière amoureuse, moins de victoires et plus de déceptions à enregistrer que le commun des mortels. Un statisticien me placerait sûrement dans la bonne moyenne. J'ai dû être aimé ; j'ai été certainement trompé, mais ne garde de l'ensemble de ces avatars que peu d'amertume et beaucoup de reconnaissance, ma petite vanité d'optimiste qui bannit le passé morose, m'ayant toujours incité à évoquer, de préférence, les heures de bonheur aux nuits de désespoir et de rage. C'est pourquoi il m'arrivera, en mes récapitulations attendries, de me souvenir d'un aveu, d'un baiser, d'une pression et du reste, jamais d'un pitoyable échec.

Je n'ai donc, en écrivant *Sexe faible,* nullement été guidé par cette rancœur hargneuse que vont me jeter à la tête les féministes marris, hypnotisés qu'ils sont par l'idole. Quant aux divers aristarques que ne garderait pas la dévotion galante, s'il leur arrive de ne pas se ranger à mon avis, j'imaginerai sans autre, leur sens critique atrophié par la lecture des louanges que, depuis l'origine de la différenciation des sexes, le mâle, un tantinet intéressé dans l'affaire mais aussi beaucoup par générosité de puissant, adresse à la fragile femelle.

D'autre part, j'ai passé l'âge des fredaines, le cap des angoisses d'attente et je sens que, sous peu, hélas ! je n'éprouverai plus même grande volupté au toucher furtif. Ai-je renoncé complètement à errer dans Cythère ? Il m'en coûterait certes de me l'avouer à moi-même, mais je ne puis pourtant pas me dissimuler que, sous peu, j'aurai atteint cet âge qui vous rend plus propre à jouer le rôle de Bartholo que celui d'Almaviva.

Malheur ! Trois fois malheur ! Toutes ces jouissances

enchanteresses qui ensorcellent celui que n'a point encore frappé l'hésitation cupidonesque d'une maturité défaillante, toutes ces voluptés inoubliables ne m'attirent plus guère et si parfois encore — oh ! de loin en très loin — mes yeux se reposent plus qu'il ne siérait, en considération du résultat, sur les formes arrondies d'une tentatrice à l'envoûtement charmeur, je brise là, de crainte du ridicule, et, sagement, retourne à ma pipe, à mes livres, aux bons déjeuners en compagnie joyeuse, bref aux passe-temps réservés à nous autres qui ne cachons pas nos cheveux blancs.

Tout danger semble définitivement conjuré pour moi.

Cela étant, et malgré les plaisanteries qu'il me faudra probablement essuyer, ma pensée, pour un être non prévenu, se trouve affranchie du soupçon de dénigrement : en cette passionnante discussion sur la femme, mon impartialité ne peut faire de doute pour les raisons que j'indique. Il sera donc mal séant de me prêter des mobiles, absolument étrangers à mes vues : encore une fois, je ne me venge pas parce que je n'ai pas motif à rancœur et je reste objectif parce que je suis hors d'usage.....

*
* *

Je vous le dis, en vérité, en m'adonnant à cette étude qui proteste, je m'empresse de le proclamer, contre les injustices inscrites dans le Code à l'égard de l'ouvrière, de la mère et de l'épouse divorcée, je n'ai pas eu d'autre préoccupation que d'exprimer franchement — brutalement peut-être, mais sans détours, — ce que je crois être la vérité. L'hommage sincère rendu par nous à certaines qualités circonscrites de la femme nous donne

toute liberté pour la juger, car il ne faudrait pas s'y méprendre : n'admirer chez sa compagne ou chez une autre que les charmes de sa beauté, ne compter pour quelque chose que les attirances de son sexe reste, à nos yeux, une conception de sauvage lascif. Cette bouche qui donne des baisers enivrants peut aussi parler d'or, ces bras qui délicieusement vous enlacent peuvent aussi vous indiquer la route, seulement je fais des réserves, de grosses réserves, irrévérencieuses peut-être, mais justifiées aussi bien par les arguments désespérés où se jettent les féministes pour effacer les preuves éclatantes de la supériorité de l'homme que par le danger que nous courons tous, nous et nos enfants, en ce temps d'américanisme et de féminisme, deux vilains mots, deux vilains maux. *Sexe Faible* passerait, de cette manière, pour un *Mane, Thecel, Pharès,* tout en restant une riposte à d'absurdes aspirations auxquelles beaucoup se sont trop aisément abandonnés. Les exigences féminines ont fait de cette étude un devoir, une nécessité. Nous n'exagérons pas le péril : nous savons que, jusqu'ici, tout s'est réduit à des accès de jactance, accompagnés d'insignifiantes levées de bouclier. Il ne faudrait pourtant pas s'y fier : la bonté, doublée de faiblesse du mâle, est si grande ! Du reste, le seul service rendu par ce livre ne serait-il que d'avoir remis un peu les choses en place, qu'il mériterait l'approbation, sans restrictions, des représentants du sexe fort d'aujourd'hui, Samsons en train de se dalilaliser.

Certains atrabilaires ne manqueront pas non plus d'insinuer que les attaques contre la femme sont bien banales, et j'en demeure d'accord. Mais, puisque Sexe

faible bat aujourd'hui la grosse caisse, en exigeant des droits dont le nombre et l'absurdité iront grandissant chaque jour, il est temps de tempérer ce zèle par une protestation. Les *muliéristes,* superficiels par vocation, sont vains, prétentieux ou bruyants. Ils s'en gênent assez peu pour que l'on ne se gêne point d'en parler.

Enfin, je n'ai point la prétention de suggérer au lecteur des idées qu'il n'ait déjà eues, mais je crois avoir rassemblé, en un réquisitoire lourd, suffisamment de matériaux pour réduire à un silence relatif la mégère non encore apprivoisée, surtout s'il arrivait à Monsieur, dans son exaspération, de jeter le volume relié à la tête de Madame.

Voilà, certes, malgré de nombreux inconvénients graves, sur lesquels je n'insiste pas, plus de motifs qu'il n'en faut pour nous décider à livrer ces observations au public, mis en garde, une fois de plus, contre les empiètements du féminisme à outrance, qui ne met pas la femme à côté de nous, mais en face, et envenime un conflit dans lequel, si nous en croyons nombre d'auteurs, l'homme ne pourra triompher que par un abus de force et une répression arbitraire. Car ils ont rendu un mauvais service à la femme, les féministes, en excitant Sexe faible et en le hissant, ainsi qu'ils le font, à des hauteurs vertigineuses. Le mâle, jusqu'à présent, n'avait pas songé à examiner de trop près de quoi pouvait être composée cette femelle qu'il se contentait d'adorer en se permettant, par échappées, quelque remarque qu'il fallait saisir à la pointe de l'esprit. Quelle inconséquence que d'avoir poussé l'enfant à ouvrir le ventre de sa poupée !

C'est ainsi que, bien malgré nous, je vous l'assure, ces féministes, maladroits comme on ne saurait l'être, nous contraignant à répondre à leurs provocations, ont fait de ce livre, d'une modération et d'une impartialité manifestes, un acte d'accusation, sans appel, je le crains.

Constatons aussi, sans vouloir y mettre malice ni reproche, que vous rencontrerez neuf fois sur dix le féministe en forts mauvais termes avec sa légitime. C'est dans la femme qui n'est pas la sienne que cet individu bizarre admire Sexe faible.

*
* *

Maintenant qu'il est établi que les intentions blessantes sont à mille lieues de ma pensée, je me hâte d'ajouter, lecteur, que sont exceptées, dans ce livre, les femmes chéries par vous, toutes celles que vous aimez. Vous idéalisez une jeune fille, une femme ; vous idolâtrez votre mère, votre enfant : tout ce qu'il y a de passionné, de tendre dans votre cœur enveloppe ces êtres divins que vous croyez uniques au monde et qui le sont en réalité, ce n'est pas de celles-là, bien sûr, qu'il est question dans *Sexe Faible*. Il en sera de même avec vous, charmante lectrice. Admettons, une fois pour toutes, qu'en soulignant la bêtise ou le manque de tact, la méchanceté ou l'entêtement chez la femme, je n'ai pu penser à vous, mais... à celle de vos meilleures amies que vous voudrez bien désigner.

Parlons sérieusement. Les détails variant à l'infini, avec chaque femme, selon son caractère et le milieu où

elle s'agite, ai-je besoin de souligner que je m'en suis tenu à la généralité ?

Quand Frédéric-le-Grand, homosexuel avéré, que Voltaire appelait *Luc,* mot qui n'est que l'anagramme d'un autre, quand Frédéric II, dis-je, accusait les Français de Louis XV d'être une nation de coiffeurs, il reste avéré que nombre d'entre ceux fêtés par le conquérant à Postdam, ne brandissaient pas un peigne et une brosse au-dessus du potage de leurs voisins, ainsi que ne manque pas de le faire aujourd'hui tout Prussien qui se respecte. Sa Majesté généralisait.

De même, le Père Bouvier, le grand confesseur de dames, et qui n'était pas sans expérience, apparemment, généralisait, lorsqu'il vous troussait ce compliment à l'adresse de la femme :

« ...Elle tient de la mule pour l'entêtement, de la chatte pour la paresse, de la poule pour le caquet, du singe pour la ruse. Quant à la lasciveté et à la méchanceté, elle ne peut être comparée qu'à elle-même. »

*
* *

Je ne me le dissimule pas. *Sexe Faible* peut surprendre. Point autant qu'on voudra bien le dire, toutefois, puisque les appréciations à fracas qu'il renferme ne font que traduire le sentiment de la grande foule silencieuse des victimes ; si bien que ce livre, rencontrant l'approbation, ce dont je ne désespère pas, il la devra manifestement à l'écho qu'il aura éveillé, non pas seulement chez les hommes solides que ni la galanterie exagérée, ni le servage n'ont encore rendu aphones, aveugles et sourds, mais aussi chez les craintifs, que la peur condamne au silence.

Un dernier mot :

J'aborde, je le sais, dans plusieurs chapitres, des matières délicates ; le sujet que je traite m'impose ces incursions. Que les censeurs pudibonds se rassurent, néanmoins : je me ferais scrupule de les retenir en ces sous-bois marécageux. Je me suis, au contraire, servi le plus discrètement possible, des matériaux que chacun peut se procurer en abondance. Au risque de donner place restreinte à des phénomènes particuliers mais plus fréquents qu'on ne le croit, je me suis contenté de signaler seulement certains accidents que je ne pouvais pas passer sous silence complètement. Mais, en m'abstenant de toute gravelure de mauvais goût, je n'ai pas voulu, d'autre part, sous prétexte de gazer, laisser de trop grosses lacunes subsister dans ce livre, qui en fourmille ; c'eût été m'enlever quelques-uns des arguments les plus péremptoires, on le reconnaîtra aisément, si l'on n'est pas de mauvaise foi.

Par conséquent, quitte à être montré du doigt par les butés pour n'avoir pas su garder la parfaite mesure, nous dirons notre pensée sans détours, quand la démonstration nous en fera une loi. Nous le ferons avec tous les égards que l'on doit aux faibles, si même ils sont dans leur tort, mais aussi avec cette liberté de langage qui n'est jamais plus hardie que lorsqu'elle se sent jugulée par les préventions, le parti pris et les préjugés. Que l'on veuille donc bien nous comprendre et nous excuser toutes les fois que, suivant le conseil de Boileau, nous appellerons un chat un chat.

*
* *

Certain jour de l'hiver dernier, un passant inoffensif cheminait sur la route qui va de Villefranche-sur-Mer à Cabbé-Roquebrune. Sur la petite place d'Eza ou d'Eve, il avisa un marchand qui vantait ses oranges avec emphase. A entendre cet homme, elles avaient toutes les qualités : elles étaient bonnes, tendres, savoureuses, belles, exquises, et, en effet, quelques-unes d'entre elles étaient bien belles et paraissaient bien bonnes.

Le passant inoffensif en prit une, mordit dedans et fit la grimace. Il en choisit une seconde et l'offrit à un natif qui avait écouté le boniment et opinait du bonnet. Celui-ci prit le fruit, mordit dedans et ne put réprimer un rictus. Le voyageur s'étant obstiné, les oranges y passèrent. Alors, à haute voix, le déçu, résumant sa pensée impartiale, basée sur l'observation objective, déclara que les oranges entre Villefranche-sur-Mer et Cabbé-Roquebrune, parfois exquises à l'œil, trompaient leur monde : elles lui paraissaient surfaites, leurs qualités diantrement exagérées, et qu'à tout prendre, elles ne pouvaient point prétendre au rôle de poire que, dans sa superfétation, l'intéressé leur assignait.

Le téméraire faillit se faire lapider, car maintenant chaque natif de déclarer son orange excellente.

N'empêche ! Le lendemain, la critique ayant porté, le marchand n'osait déjà plus vanter la supériorité des oranges si amères sur les poires si tendres.

OBSERVATIONS ET CONSTATATIONS

OBSERVATIONS ET CONSTATATIONS

Les ridicules, leur morne bêtise

O bêtise, morne bêtise, c'est par toi que je veux commencer ! N'es-tu pas, en effet, comparable à l'un de ces éléments inorganiques répandus dans la nature et que l'on rencontre où que l'on aille ? Croit te découvrir le contempteur sceptique à la base de nos vaines agitations et ta trace, aux yeux de l'observateur bénévole, étincelle comme filon d'or, dans tant d'actions ou pensées humaines qu'à bon droit partout l'on t'appréhende. Renan ne nous a-t-il point avoué que la seule chose qui lui ait donné la sensation de l'Infini, c'était toi ?

La bêtise, comme le génie, jette l'auréole sur les fronts, la chaleur au cœur. La bêtise anime et réchauffe, éclaire et réjouit l'humanité.

Jusqu'en ce livre, où je te retrouve, ô bêtise, dominatrice dès l'abord, car, n'est-ce pas, je vous le demande, bêtise, morne bêtise que de vouloir remonter un courant et dessiller les yeux de ses contemporains ?

Il est manifeste jusqu'à l'évidence que, dans leur emportement aveugle, les femmes ont peine à s'apercevoir du ridicule qui les accable, si souvent. Voire même à l'état calme.

Ainsi, le type de la belle-mère n'est-il pas légendaire, et un nombre inénarrable de comédies ou autres productions littéraires ne sont-elles pas la preuve que belle-maman continue à payer tribut à l'ironie publique ? Point sans motifs, certes, car, sitôt que sonne l'heure où il lui faudra caser sa fille, une mère aimante affiche inconsciemment, en les parant d'extravagances variées, les impairs les plus bouffons.

Un beau-père — il en est assurément de grotesques — ne prêterait pas à rire, sur la scène, à cause d'invraisemblance, tandis que la belle-mère, oh ! la belle-mère, qui court les réunions, les bals, acculant dans les coins, après une poursuite indécente, l'éventuel mari de son idole, qu'elle pare, le verbe haut, de toutes les vertus et de toutes les qualités, ce type-là, vous pouvez le charger sans crainte, puisqu'il se trouvera toujours une madame Cardinal personnifiant votre création fantastique.

*
* *

Vous rencontrerez des femmes fagotées en dépit du bon sens. Du burlesque de leurs attifets, ces excentriques ne se doutent même pas, et cette vieille coquette maquillée, portant chapeau à hurler de douleur et robe à l'avenant, traverse, impassible, la rue, sans apercevoir les passants, qui se retournent en pouffant, sans entendre les gamins criant à la chie-en-lit.

L'obstination, très féminine, à vouloir, sous l'Empire,

porter, malgré représentations et lazzis, la hideuse crinoline, prouve à quel point peut ascender l'ignorance du ridicule chez fille d'Eve.

*
* *

Vous n'arriverez que difficilement à faire descendre correctement votre femme d'un fiacre, d'un train. Toujours, malgré le danger des culbutes ou des entorses, elle sautera à contre-sens, le nez tourné vers le chemin parcouru.

A moins que ce ne soit le plaisir de pouvoir pousser un cri de terreur, dans le cas où le véhicule bougerait, je ne vois guère d'autre cause qu'une morne bêtise à cette pratique dangereuse. En Allemagne — où tout est réglementé, il est vrai — vous verrez, inscrit sur la plate-forme des tramways, cet avertissement, adressé spécialement aux femmes et aux enfants : *Beim Absteigen linker Hand, linker Griff !*

*
* *

Quoi de plus hilarant que les attitudes séraphiques, l'exaltation soutenue d'une Técla allemande, à partir du moment où s'est déclaré le « Verlope », comme les appelait Saintine.

*
* *

Songez un instant à toutes les ridicules manifestations, dans n'importe quel domaine, auxquelles les femmes donnèrent l'essor et auxquelles nous les voyons se livrer. Dans les Lettres, comme ailleurs, pensez un

moment aux robustes talents écrasés par les veules faisant pâmer les belles dames, distributrices des commandes, des encouragements et des faveurs.

*
* *

L'extérieur les frappe tout d'abord et les retient au-delà de ce qui est permis.

M. Georges Ancey vous dira ceci dans la préface de *Ces Messieurs :*

« J'ai voulu simplement et sans parti-pris, n'accusant personne, ou tout au moins accusant en face, j'ai voulu montrer la terrible influence que peut prendre le prêtre sur la femme, pour leur plus grand péril à tous deux, et cela inconsciemment, sans préméditation d'aucune sorte, par ce seul fait qu'il porte un splendide uniforme d'officiant et qu'il a de beaux gestes... »

En Allemagne, les officiers de hussards, les cuirassiers, d'une infériorité cérébrale patente, sont très haut cotés par les mères, les femmes et les jeunes filles, tandis qu'un capitaine d'artillerie, revêtu de son uniforme terne, rencontre accueil réservé dans les salons que fréquentent ses camarades des autres armes.

*
* *

Oh ! toutes ces reines de la mode et de l'élégance, ces grandes pécheresses, poussées par un débordement de sentimentalité inactive et par le besoin de satisfaire les dernières vanités de jolie femme en s'agenouillant sur un prie-Dieu, ces « guilledouteuses » en rupture de ban, qui s'en vont finir dans la dévotion leurs jours,

voués désormais à la plus austère pénitence, la pire de leurs extravagances.

Combien plus de diablesses qui se font religieuses que de diables qui se font ermites !

La chair est devenue muette. Purifiée de ses équivoques désirs, l'ex-cascadeuse de la bonne société traîne dans les austérités et les macérations religieuses les restes d'une existence purifiée : elle se laisse aller à des actes de contrition, à des pénitences de durée telle et d'une inflexibilité si rigoureuse, que ce repentir désarmerait s'il n'émanait pas de tête de linotte à cheveux blancs, en proie à autre délire des sens ; besoin de pose aussi d'une mondaine sur le retour, assujettie à ridicule affaire de mode.

*
* *

La femme, comme l'israélite, n'a pas la mémoire des lieux.

Il lui est impossible de se reconnaître dans ce dédale de rues ! Où se trouve l'hôtel ? Pourtant, voici plus de dix jours que Madame est arrivée à Cologne et plus d'une heure qu'elle tournoie comme toupie autour de l'hôtel, qui lui crève les yeux.

Manque de réflexion, d'observation, et un pocco de bêtise, un amalgame, quoi !

*
* *

Oh ! la rubiconde petite dondon, retirée des affaires, tenant en l'air, afin que le sang n'y afflue pas, ses gros doigts en boudin, ornés de bagues jusqu'aux ongles. Elle se montre dépitée que contrainte aussi rigoureuse ne lui réussisse pas mieux, mais elle est heu-

reuse quand même, parce que les femmes jettent des yeux de curiosité sur les perles et les rubis, tous garantis.

*
* *

Lorqu'elles prennent congé : elles se lèvent, serrent les mains, donnent des baisers, serrent encore les mains, bavardent, restant dans le courant d'air des portes ouvertes à rabâcher des redites, obligeant la société à se tenir debout. Jamais cela ne rate, car, entre femmes, l'on ne se quitte pas sans paroles. On dirait qu'elles ont une peine infinie à tourner les talons, par crainte de ce qui va être chuchoté.

De même, en accompagnant au départ des trains : elles ne peuvent, une fois les adieux faits, se tenir à distance et s'obstinent, malgré les prières et les imprécations des employés, punis en cas d'accident, à rester sur le marchepied, en tenant serrée dans la leur la main du voyageur. Enfin le train siffle, part ; elles sautent en sens contraire et... se fichent par terre en poussant un cri terrible.

*
* *

Tels ces jeunes hommes atteints du mal de Friedreich, éclatant de rire pour une futilité, pour un rien : une feuille de platane portée par le vent et qui s'aplatit contre la voilette suffit pour mettre en gaieté ces trois couturières, devisant des choses graves de l'atelier. Elles rient aux larmes, et c'est charmant de les voir montrer leurs dents, surtout quand mes petites folles sont jolies. Mais, je ne sais, je ne me figure pas Edison dans sa jeunesse, se promenant avec des amis et s'esclaffant

parce qu'un hanneton sera tombé du ciel sur le nez de l'un d'eux.

A cause de la plus insignifiante des bagatelles, la jeune fille — il faut n'en avoir jamais connu pour disconvenir de cela — rit aux larmes, spectacle gracieux, je m'empresse de le répéter, mais qui ne dénote pas une grande profondeur de pensée :

« Il n'en faut pas beaucoup pour les petites filles, écrit George Sand. Tout nous était sujet d'inextinguible risée : un nom estropié, une figure ridicule au parloir, un incident quelconque à l'église, le miaulement d'un chat, que sais-je ? Il y avait des paniques contagieuses comme les joies. Une petite criait pour une araignée ; aussitôt toute la classe riait sans savoir pourquoi. Un soir, à la prière, je ne sais ce qui se passa, personne n'a jamais pu le dire ; une de nous crie, sa voisine se lève, une troisième se sauve, c'est aussitôt un sauve-qui-peut général ; on quitte la classe en masse, renversant les chaises, les bancs, les lumières, et on s'enfuit dans le cloître en tombant les unes sur les autres, entraînant les maîtresses, qui ne crient et ne courent pas moins que les élèves. Il faut une heure pour rassembler le troupeau éperdu, et quand on veut s'expliquer, impossible d'y rien comprendre. »

Il est certain qu'à douze ans nous avons ri de bon cœur, nous autres gamins, de choses qui, par elles-mêmes, n'étaient peut-être pas drôles du tout. Néanmoins, chez le mâle, cette jovialité, qui peut présenter son côté désagréable, est moins généralisée et sera circonscrite ; chez ces demoiselles, elle ne connaît pas de limites.

L'enfantillage et le manque de sérieux sont donc choses innées chez celle qui va devenir femme.

*
* *

Dans certains milieux, pour la faire taire, il faut la faire rire, et vous n'y parvenez qu'à l'aide de quelque grosse bêtise, vulgaire de préférence, ou une niaiserie totalement dénuée de bon sens.

Elle pleure, elle tempête, les mains crispées. Alors, lui, en exécutant une gambade :

— Bec-en-plâtre, qui n'aimait pas la marmelade...

Elle s'arrête, part d'un éclat de rire et, désarmée, la voilà apaisée.

*
* *

La maréchale s'occupa si impétueusement de ce qui ne la regardait pas : elle sut, par son ingérence, plus maladroite encore que déplacée, si bien ahurir ce pauvre duc de Magenta, qu'un jour de désarroi complet, il dut lui imposer silence en lui signifiant de ne plus parler politique, « à laquelle elle ne s'entendait pas plus que lui ». Effrayée des succès des républicains, Mme de Mac-Mahon ne cessait de se lamenter et de pleurer !

*
* *

C'est de l'inconscience, de la morne bêtise !

Il l'a aimée, prônée, adulée, et après trois ans, cinq ans, dix ans de bonheur, elle meurt au milieu des siens.

Un soir de tristesse plus sombre, il fouille dans son tiroir à elle, et il trouve, sous les lettres des enfants, sous les siennes, les billets d'amour attachés avec des faveurs

roses, d'un amant, de deux, de plusieurs, qui ne lui laissent aucun doute sur son infortune conjugale !

Par stupidité, par égoïsme effrayant, cette épouse n'a pas su brûler les témoignages de l'ardent désir qu'elle inspirait, au temps de sa beauté. Pas un moment peut-être, cette cervelle d'alouette, qui pourtant a médité sur maint artifice puéril, n'a songé qu'un hasard pouvait faire tomber ces lettres entre les mains de celui dont la confiance en elle avait été si touchante.

*
* *

Elles n'aimeront pas le soleil, source de vie et de forces, parce que l'ardeur de ses rayons pourrait gâter leur teint. Pour ce motif, elles préféreront la lune, le morbide pain à cacheter sentimental, éclairant les fredaines qui se dissimulent.

Constatation surprenante, pourtant. Elles, les peureuses et les rieuses, elles ont pour l'astre radieux l'aversion des oiseaux de nuit. Plaisanterie à part, il sera toujours pénible à une mère de famille tenant à ses meubles de les sacrifier en comprenant enfin qu'un rayon de soleil animerait, égayerait, rendrait plus salubre cet appartement noir, froid, malsain.

J'entends bien, cette femme adore ses enfants ; pour eux, elle se sacrifiera et, dernièrement encore, la mère a passé trois jours et trois nuits au chevet de Bébé ; mais quand le médecin lui a parlé de laisser Phébus pénétrer dans les chambres, la femme a tressailli, et du coup, elle ne songe plus qu'à ses tentures, à ses chaises Louis XV.

*
* *

Dans les gares, les rares femmes qui achètent un journal choisissent la *Nouvelle mode,* la *Mode illustrée,* alors que les hommes ont tous, dans le wagon, un journal politique sous les yeux. Regardantes de trop près, sitôt qu'elles ne trouvent aucun avantage, elles n'auraient, au temps où végétait péniblement la *Fronde,* dépensé qu'avec hésitation le sou exigé par cette feuille qui, tout en publiant les nouvelles du jour, bouillonnait de revendications féminines et défendait les intérêts d'Eve avec passion. Hélas ! la *Fronde* ne put subsister, faute de lectrices.

Ce détachement a sa cause, croyez-le bien.

La pauvreté des périodiques féminins, le plus souvent dirigés par des plumitifs finauds, qui savent ce qui peut plaire à une clientèle de dames prises dans l'aristocratie et la bourgeoisie, la pauvreté des revues pour femmes est hurlante. Des niaiseries sucrées, d'un « bourgétisme » suraigu, forment ordinairement la partie littéraire du recueil, envahi, cela va sans dire, par des dessins et commentaires de mode, jupes de la maison Faquin, voilettes des ateliers Bischoff, juifs silésiens ou polonais.

*
* *

Personne ne les empêche de gravir une montagne, et pourtant, vous n'en rencontrez guère se livrant à cet exercice, même parmi celles fortement constituées, auxquelles une ascension ne saurait nuire. Ce n'est point

une question de danger, ni même de corset, mais simplement un manque absolu d'intérêt. L'immense majorité des femmes ne saisit pas l'attrait de ces courses, d'un charme unique pour l'alpiniste.

*
* *

Leur champ étant restreint, elles reviennent opiniâtrément au même sujet, sans l'approfondir, du reste, même si elles en tirent des conséquences.

Vous sortez de Paris ; le ciel est voilé, une brise légère, indicatrice de beau temps, émoustille, rend joyeux. Dans le taximètre qui vous transporte à la gare, parce que Madame n'était pas prête, votre compagne déplore l'état du temps. Pas de doute : il va pleuvoir, et elle qui n'a pas pris son feutre, mais le chapeau à plumes violettes ! Vous avez beau la rassurer, lui affirmer que le baromètre s'élance *ad astra,* que ce nuage là-bas, tout là-bas, est chassé par la brise du nord, rien n'y fait : durant toute la promenade, si enfin Madame a cessé — sur votre prière énergique — de prêter aux nuages absents les pires intentions, inquiète, sans mot dire, elle consulte le ciel à chaque instant. Soupirs aussi avant de se mettre à table ; si vous causez, si vous essayez de l'entretenir, vous vous apercevez qu'absente volontairement, elle songe à son chapeau, au feutre, à l'orage. Et le soir, rentrée à Paris, dans la voiture qui vous ramène au domicile, chez vous, dans le lit, elle n'y tient plus, elle sursaute et dit :

— Si la pluie... mon Dieu ! que serais-je devenue avec mon chapeau à plumes violettes !

S'il n'y a pas de quoi vous abrutir, vous, le malheureux compagnon de vie !

Vous souvenez-vous, cher ami, de cette partie de pêche dont nous nous réjouissions d'avance et qui se trouva compromise parce qu'Elle avait oublié son kodak, de par la faute de Rose qui, en faisant les chambres, déplace les objets.

La pêche que nous ne pûmes égayer, malgré nos efforts, s'éternisa et, pendant les trois heures qu'elle dura, Madame réussit à parler, à vingt-deux reprises différentes — nous les comptâmes — de l'appareil photographique que Rose...

Eh bien ! cette reprise continuelle de la même antienne, ce n'est pas seulement du sans-gêne, mais c'est un manque de tact provoqué par la bêtise, par la morne bêtise native et inhérente à Sexe faible.

*
* *

Madame Cody, au cours de l'action en divorce qu'elle intenta à son mari, le légendaire Buffalo-Bill, porteur de belles boucles blondes et de moustaches fièrement retroussées, accusa le don Juan de l'avoir trompée avec mille et trois dames, parmi lesquelles des femmes du meilleur monde et qui pis est, avec deux reines, non pas de mardi-gras, mais deux reines patentées, deux souveraines assises sur le trône !

Et rien ne force plus le rire que de voir toutes ces paonnes enfiévrées caquetant autour de ce paon. Les unes et les autres, sans crainte du ridicule, plongées

dans une extase délicieuse, s'affichaient avec ce Puycardas de la selle.

Que ces dames se fussent offert le beau blond, puisque l'envie les maîtrisait, passe encore, mais le malheur veut que, durant ces crises, la femme s'obstine à braver l'opinion et éclabousse alors inutilement ses proches en se promenant plus ou moins longtemps au bras du pitre, pas toujours bien musclé. Ce faisant, l'évaporée s'illusionne sur sa bravade et ne s'aperçoit nullement de sa bêtise.

La guerre contre les Boërs n'était pas encore terminée, lorsqu'une bande de fagotins, comparses de cirques forains, imagina de s'affubler d'énormes chapeaux de feutre avec plumes, de bottes à l'écuyère et, l'épée au côté, d'exécuter quelques sauts à cheval en se faisant passer pour de vaillants guerriers ayant combattu contre l'Anglais, en Afrique. Un spectacle lamentable de vulgarité écœurante. Eh bien ! l'enthousiasme de Sexe faible pour ces grotesques, dans certaines localités d'Allemagne et de Suisse, qu'ils traversèrent en y donnant des représentations, confina au délire et, après leur passage, plus d'un bon bourgeois se sentit le front bosselé.

De même, les prouesses amoureuses des tziganes, toujours d'actualité puisqu'un enlèvement n'attend que l'autre, dénotent chez la femme une abdication telle devant les sens surexcités que, rendue irresponsable, elle est entraînée aux actes les plus saugrenus.

Songeur attentif, un écrivain s'est même demandé si ce vertige hongrois devait être attribué au costume, à la couleur de la peau ou bien encore à la moustache bien

cirée. Il a conclu en faveur du violon, le plus puissant des aphrodisiaques pour la femme, plus puissant encore que le grand écart des cirques, qui tient pourtant bien son bout.

*
* *

Consultez les pères de famille : neuf sur dix vous diront que leur fille a moins d'ordre que le garçon.

Celles qui laissent traîner une pantoufle dans le vestiaire, l'épingle à chapeau sur le buffet, la voilette dans la serre, le mouchoir au loquet de la porte, le peigne en écaille dans la cuisine, celles-là, malgré la fréquence journalière de l'incident, dès qu'elles s'aperçoivent qu'il leur manque un objet déclarent qu'elles ont été volées et promènent leurs soupçons de la domesticité au monsieur qui les a frôlées dans la rue.

Oui, certainement, on l'a volée ! Pas possible autrement ! Elle se souvient parfaitement d'avoir placé son ombrelle là, à cet endroit, contre cette chaise ; or, quand elle revint, à peine un quart d'heure plus tard, l'ombrelle n'était plus là ! Pour sûr, ce doit être Antoine ou bien aussi Catherine, à moins que ce ne soit le jardinier du voisin qui ait fait le coup. Il y a longtemps qu'elle le soupçonne.

Dans la soirée, on retrouve l'ombrelle derrière le buffet ou ailleurs.

Certes, il y a des hommes qui oublient, et les distractions de certains grands savants ont fait la joie de leurs contemporains ; mais ces hommes oubliaient parce que leurs pensées élevées les absorbaient entièrement. Vous rencontrerez aussi des nôtres auxquels l'ordre manque.

Je n'y contredirai point, mais ils ont une excuse : ils tiennent ce défaut de leur mère.

*
* *

Elles sont esclaves des conventions.

Nul ne s'incline aussi bas devant le préjugé ; nul ne se montre plus respectueusement conservateur dès qu'il s'agit de l'observance de l'une de ces mille et deux absurdités, encombrant notre existence et dont la pratique, souvent aveugle et sans pitié, conduit aux pires calamités. Le convenu, l'artificiel leur en imposent ; elles restent les gardiennes vigilantes des préjugés, dans la vie pratique comme dans la vie intellectuelle, preuve de morne bêtise, je pense.

L'aventure de Maxime Gorki, en Amérique, est encore présente à toutes les mémoires. On l'accueille, on le fête, on le chante, on l'acclame ; puis, un beau soir, toutes les portes se ferment devant lui, les hôtels refusent de le loger, tout le monde lui tourne le dos. On vient d'apprendre qu'il vit avec une maîtresse, et les femmes, indignées, supplient l'autorité d'expulser l'impure par le prochain steamer. Leur rage contre cette artiste russe dépassa les bornes.

Or, aux Etats-Unis, la femme est reine, et c'est elle qui impose à l'homme ce préjugé de l'honorabilité de la femme dépendant d'une cérémonie civile et religieuse.

Et puisque nous en sommes venus à parler de l'Eldorado du féminisme, j'avoue que j'ai beau me raisonner, je n'arrive pas à découvrir trace d'une supériorité intellectuelle chez l'Américaine.

Ainsi un plaisir qui n'a pas coûté très cher ne sera

jamais un plaisir pour une fleur de New-York. Tous les témoignages concordent. Un journal, qui reproduisait dernièrement les impressions d'une Française demeurant aux Etats-Unis et qui a su s'installer dans les coutumes de son pays d'adoption, nous invitait à méditer sur ce passage suggestif :

« Un mari, pour l'Américaine, c'est une machine à produire de l'argent. Il n'a pas d'autre raison d'être — de même que son rôle à elle consiste à le dépenser. Demandez à cette jeune fille, fiancée à un brave garçon de condition modeste, de quelle façon elle a passé ce jour de fête avec son amoureux ; elle vous dira triomphalement :

« — Je lui ai fait dépenser tant de dollars ! »

Trouvez-vous, dans cette mentalité, trait de génie à vous pâmer devant ? Au contraire, n'y a-t-il pas trace d'une bêtise morne dans cette conception virginale et féminine, que d'aucuns voudraient voir s'épanouir en Europe.

*
* *

Lamennais, lui, n'y va pas par quatre chemins :

« ... Machine à sourire, statue vivante de la stupidité. Parlez à sa raison, son regard flotte au hasard. Insistez, elle bâille derrière l'éventail. La vérité pour elle est une porte fermée. Le Créateur, en la faisant d'un reste de limon, a oublié l'intelligence; une ombre tient la place de son âme dans son cerveau. »

Les penseurs, parmi les ecclésiastiques, traitent la femme durement.

*
* *

Minerve, déesse de la Sagesse, raffolait de la flûte, mais elle cessa d'en jouer du jour où ce coquin de Mercure, que cette musique importunait apparemment, lui eût suggéré que jouer de la flûte gonflait les joues.

Il se trouve donc que, la coquetterie venant à s'en mêler, la plus sensée devient sotte.

Depuis plus de dix jours qu'on en parle, de ce retour de revue. Les Courbachu ont, précisément, deux fenêtres au troisième, donnant sur la rue. Mais il faudra être là de bonne heure, madame Courbachu ayant invité un tas de monde.

Le grand jour arrivé, ce sont des envois répétés chez la couturière, qui ne livre pas à temps, sous prétexte que Madame s'est décidée trop tard et a exigé, hier encore, des changements à la taille, de la dentelle à la collerette.

Brouhaha, scènes, apostrophes, trépignements dans mes appartements. Pas un être humain, pas un animal domestique qui ne ressente les effets de cette irritation, allant *crescendo ;* tous, nous sommes pris à témoin, cinq fois par heure, du manque de parole de la couturière à laquelle Lucie fait pourtant mille grâces sitôt que nous la voyons paraître, en compagnie de la petite apprentie portant les cartons.

Nous parvenons à déjeuner, sur le pouce, et Madame enfin prête, on dégringole l'escalier.

Chez les Courbachu, où nous arrivons, non sans encombre, les sergents de ville n'ayant pas voulu nous laisser traverser la rue, la pièce donnant sur le boulevard est pleine de monde, archibondée et déjà, au dehors, les clairons sonnent. Cinq minutes de plus et *Il* aurait disparu ! Représentez-vous le désastre : Lucie en a les larmes aux yeux, rien que d'y penser.

Cependant, vu notre retard et derrière tous ces dos, nous ne verrons rien quand même. Je prends alors un parti héroïque ; je m'élance, je bouscule, je me faufile, je heurte, je perce la foule et parviens jusqu'à mon vieil ami Bernard, debout sur une chaise, tenant sa fillette. Sur mes instances, en souriant dans sa barbiche, il me cède la place pour la donner à ma femme, qui prendra soin de la petite. Je hêle Lucie ; mais c'est de nouveau toute une affaire pour nous rejoindre. Heureusement, le cortège a stoppé...

Le soir, en tête-à-tête :

— Eh bien ! l'as-tu vu cette fois, ton roi d'Espagne ? Es-tu contente ?

— Moi ? Je n'ai rien vu du tout ! Pense donc, mon lorgnon, sans lequel, avec ma myopie, je ne puis vivre, je l'avais oublié, dans la précipitation du départ.

Moi, très câlin :

— C'est la faute de cette couturière stup...

— Certainement ! Oh ! mais elle me le payera cher, mon roi d'Espagne... Du reste, les Courbachu... tu sais... on ne peut rien voir depuis chez eux, c'est trop haut, mais ils veulent toujours faire de l'épate, ces gens-là !

Quel tourment, quand nulle sympathie d'intelligence ne vous attache à celle que votre cœur aima dans un moment d'aberration ! Quel calvaire que la vie de ce penseur, de cet artiste adorant cette femme aux vues étroites, à la sensibilité presque animale ! Quel obstacle à l'épanouissement du talent que la vie à deux avec une aimée nulle ! Quel enfer que cette dissonance grinçante, établie par la nature et l'éducation, entre la destinée d'un homme et d'une pimbèche qui l'entrave !

Que l'on me permette de reproduire cette page où Alph. Daudet peint, avec une ironie tragique, la femme bébête alliée au poète exalté, l'incurable niaiserie de la petite bourgeoise obtuse étouffant toute envolée idéale chez son malheureux époux :

« ... Je voulais la faire entrer complètement dans mon existence. Les premières fois, elle me disait : « C'est gentil... » et je lui étais reconnaissant de cette approbation enfantine, espérant qu'à la longue elle comprendrait mieux ce qui faisait ma vie.

« La malheureuse ! comme j'ai dû l'assommer ! Après lui avoir lu mes vers, je les lui expliquais, cherchant dans ses beaux yeux étonnés la lueur attendue, croyant l'y voir toujours... J'aurais tant désiré en faire ma vraie femme, la femme d'un artiste !... Mais non... Elle ne comprenait pas...

«... Je me butais perpétuellement à ce qu'elle appelait le bon sens, la raison, cette excuse éternelle des cœurs secs et des esprits étroits...

« Peu à peu, sournoisement, silencieusement, elle est arrivée à éloigner tous mes amis... Assise dans un petit coin du salon, elle écoutait sans rien dire, se promettant bien d'éliminer un à un tous ceux qui la choquaient si fort...

« Mes amis partis, elle les a remplacés par les siens. Je

me suis vu envahir par un monde inepte, étranger à l'art, ennuyeux et méprisant profondément la poésie, parce que « ça ne rapporte pas ». Exprès, on citait très haut devant moi les noms des faiseurs à la mode, des fabricants de pièces et de romans à la douzaine : « Un tel gagne beaucoup d'argent !... »

« Gagner de l'argent ! tout est là pour ces monstres. Dans ce milieu sinistre, toutes ses habitudes provinciales, ses vues mesquines et bornées s'étaient rétrécies encore en une incroyable avarice...

« A mesure qu'elle m'envahissait de ces détails bêtes, je sentais s'en aller de moi le goût et le désir du travail... »

Alphonse Daudet, *Un malentendu.*
(Version du mari.)

«... Moi qui rêvais un petit intérieur bien tenu, clair et coquet, je l'ai vu tout de suite encombrer notre appartement de meubles inutiles, passés de mode, perdus de poussière, avec des tapisseries fanées, et si anciennes... Pour tout, ça été la même chose. Concevez-vous qu'il m'a fait mettre au grenier une très jolie pendule Empire, qui me venait de ma tante, et des tableaux magnifiquement encadrés, donnés par des amies de pension. Il trouvait tout cela hideux. J'en suis encore à me demander pourquoi...

«... Quand je vis ses amis, le monde qu'il recevait, ce fut bien pis... Avec cela pas la moindre notion des convenances ; vous pouviez les avoir à dîner vingt fois de suite, jamais une visite, jamais une politesse...

« En un an, en travaillant jour et nuit, il n'a pu faire de toutes ses rimes qu'un seul livre qui ne s'est pas vendu du tout. Je lui ai dit : « Ah ! tu vois bien... » par raison, pour l'amener à quelque chose de mieux compris, de plus productif... Mes amies me conseillaient de leur mieux : « Voyez-vous, ma chère, c'est l'ennui, la mauvaise humeur d'un homme inoccupé... »

Ibid.
(Version de la femme.)

Un exemple historique parmi tant, mais caractéristique entre tous, nous montrera jusqu'où peut aller le ridicule et la morne bêtise chez une femme dont certaines faiblesses, fort répandues dans le sexe faible, sont poussées à l'extrême. Nous voulons parler de cette princesse de Brandebourg, rayonnante de beauté, reine de Suède et épouse d'un grand roi. Mme Arvède Barine nous en a tracé un portrait bien amusant, d'après des documents anciens et nouveaux :

« ... La reine Marie-Eléonore était extravagante et pleurnicheuse ; ce n'était pas une méchante femme. Gustave-Adolphe la définissait une personne « sans conseil », et le mot était juste : elle n'avait pas l'ombre de sens commun. Son époux en était néanmoins très amoureux et lui passait volontiers son ineptie et ses éternelles scènes de larmes parce qu'elle était belle et d'une humeur fort douce... Elle vivait entourée de nains, de bouffons et de gens de peu, occupée de recettes pour conserver son teint, à l'écart de tout, ignorant tout, livrée aux basses intrigues de ses domestiques...

« ... Les questions de tutelle avaient été réglées d'avance par Gustave-Adolphe. Il avait ordonné premièrement, sur toutes choses, de ne laisser la reine, sa femme, se mêler de rien, pas plus de l'éducation de sa fille que des affaires de l'Etat. Il ne pouvait penser sans terreur à ce qui se passerait si Marie-Eléonore avait le droit d'exprimer des volontés, et il avait recommandé à tout le monde de l'exclure de tout... Rarement époux amoureux vit aussi clairement la bêtise de sa femme... »

Gustave-Adolphe meurt, percé de balles, à la bataille de Lützen (6 nov. 1632). Alors, Marie-Eléonore se livre à toutes les extravagances qu'un deuil théâtral, si cher à tant de nos petites bourgeoises de nos jours, peut inspi-

rer à une femme, moins affectée encore que déraisonnable. Laissons parler Mme Barine :

« ... La perte d'un époux était une trop belle occasion de pleurer pour qu'elle n'en profitât pas avec éclat. Elle résolut de se signaler par une douleur dont il serait parlé dans le monde. Ce furent des déluges et des hauts cris, le jour et la nuit, pendant des semaines, des mois, des années. Elle avait fait tendre de noir son appartement, boucher les fenêtres avec des draperies noires, de manière « qu'on n'y voyait goutte », et elle pleurait, pleurait, pleurait, à la lueur des flambeaux de cire. Une fois le jour, elle allait « visiter » une boîte en or, suspendue au chevet de son lit et où elle avait placé le cœur de son époux, et elle pleurait sur la boîte... Elle s'était emparée de Christine (la future reine Christine de Suède), qu'elle gardait à vue et couchait dans son lit, afin de faire pleurer l'enfant avec elle, crier avec elle, et de passer leur vie ensemble dans le noir. Elle poussait des hurlements dès qu'on faisait mine de lui ôter sa fille...

« Le retour d'Oxenstiern délivra Christine. Le chancelier se hâta d'écarter Marie-Eléonore.

« Christine avait subi trois ans le cauchemar de la chambre noire, de la boîte d'or et des crises de sanglots à heure fixe. C'était trop pour une enfant nerveuse. Marie-Eléonore est responsable d'une partie des excentricités de sa fille...»

Arvède Barine, *Œuvres.*

« ... Mais nous connaissons les filles d'aujourd'hui, et tous nous pouvons dire qu'elles suent la bêtise. Plus elles sont belles, plus elles sont bêtes.

Avez-vous fréquenté des filles ? Avez-vous jamais soupé avec elles ? Eh bien ! soyez francs, elles sont moins drôles que les honnêtes femmes, elles déconcertent par leur stupidité. Rien n'est plus lourdement ennuyeux que leurs fêtes...

« Je ne nie pas le « bagou » des filles. Toutes celles qui ont grandi sur le pavé parisien, ont le diable au corps de

nos voyous. Elles jacassent parfois comme de jolies perruches. Mais ça, de l'esprit ! Allons donc ! C'est du ressemelage, c'est du vieux neuf, des mots qui ont traîné partout comme elles, et qu'elles ont ramassés dans tous les ruisseaux. Certaines peuvent avoir un ton personnel ; seulement, la note est unique, elle ne s'appuie sur aucun fond solide et fatigue bientôt. Toutes, des toilettes voyantes avec des linges sales dessous !

« On met en avant des exceptions. Celle-ci a reçu des Altesses ; celle-là a fréquenté des diplomates qui prenaient ses avis sur le sort de l'Europe ; cette autre s'est frottée pendant quarante ans à des chroniqueurs et à des hommes de théâtre. Eh bien ! grattez le vernis, grattez les phrases volées, les grands airs pris dans un contact quotidien et vous trouverez la grossièreté et la sottise originelles... »

ZOLA, *Une campagne. — Comment elles poussent.*

Absence de pondération.
Exagération inconsciente.

Quel que soit l'aveuglement du panégyriste, il sera bien obligé de reconnaître avec nous que le propre de la femme est de manquer d'équilibre, la complexion et le tempérament, la nature intime de la plupart d'entre elles échappant à la règle et à l'équerre.

Elles ne peuvent juger avec calme si les nerfs les aiguillonnent, et ne sauraient envisager, avec pondération, une situation embarrassante ou seulement imprévue. Immédiatement, même pour une bagatelle, elles s'effarent, sont hors des gonds, vont tout droit aux extrêmes. Avec elles, une contrariété devient un gros ennui, un empêchement un obstacle et l'accident vulgaire se transforme en catastrophe. Tout choc les fait dérailler et la sensation du moment les subjugue si fort que le sens de la réalité échappe à la femme surexcitée. Incapable alors de raisonner sainement, rien ne se présentant plus dans la vraie lumière à ses yeux en pleurs, la moins nerveuse perd la mesure ; elle tombera fatalement dans l'exagération et vous aurez beau exposer des arguments sans réplique, vous arriverez difficilement à la calmer.

Dès qu'elles sont aigries seulement, elles interprètent tout à faux et les choses qu'elles eussent trouvées bonnes la veille, elles les trouveront exécrables le lendemain.

*
* *

Elles ont des haines, des dédains aussi irraisonnés qu'indéracinables.

Celle-ci devant épouser l'obligé d'un « jaune », dans un coin ignoré de province, maudit Jaurès sans que le « leader » ne lui ait jamais rien fait ; elle ignore même tout de lui, et de l'homme privé et du parlementaire. Furieuse, dans un dévergondage d'épithètes malsonnantes, elle le traite d'ambitieux, de corrompu, d'assassin, persuadée que ce monstre mérite dix fois pis. En vain, le fiancé essaye-t-il d'arrêter le torrent d'imprécations en la raisonnant, peine inutile, une fois lancée, la petite furie ne s'arrête plus :

« Laisse-moi donc tranquille ! Quand on pense que cette canaille t'a empêché de devenir conseiller municipal ! »

*
* *

Ce nervosisme, cette inquiétude, ce manque de pondération, cette exaltation fiévreuse vouent l'être qui en est atteint à l'incohérence. Aussi les voit-on, au sortir du dévergondage le plus lascif, se jeter dans les exagérations du bigotisme le plus austère. Elles vont, sans transition aucune, de l'insouciance persifleuse aux candeurs de la crédulité. François Coppée devait être hermaphrodite.

*
* *

Jules Simon est obligé de reconnaître que les ouvrières, lorsqu'elles se mettent à boire, s'enivrent aussi.

L'alcoolisme, la seule maladie honteuse des siècles, si tant est que l'on puisse, sans injustice, attribuer à une maladie une désignation dégradante, l'alcoolisme sévit aussi chez les femmes, si l'on en croit l'auteur de *Jenny l'ouvrière* :

« ... En Angleterre, dit-il, où la vie de fabrique est plus ancienne et a déjà produit toutes ses conséquences extrêmes, les débits de gin reçoivent plus de femmes que d'hommes. A Rouen et à Lille, l'ivrognerie commence à faire des ravages parmi les femmes... A Lille, elles ont dans le quartier Saint-Sauveur des cabarets qui ne sont qu'à elles ; elles y forment des sociétés où l'on consomme beaucoup de café et encore plus d'eau-de-vie de genièvre...

« A Rouen, les petits détaillants ont dans un coin un baril d'eau-de-vie de grain ou de pommes de terre ; les femmes, en allant à la provision, achètent pour quelques sous de cette eau-de-vie. Elles la boivent chez elles, d'abord pour s'étourdir sur leur misère ou pour tromper leur faim ; peu à peu elles deviennent avides, plus avides que les hommes, car elles sont extrêmes en tout... »

Les femmes sont extrêmes en tout ! Jules Simon n'est pas seul à le prétendre, d'autres déjà et non des moins galants, l'avaient dit avant lui.

*
* *

Toujours prêtes à reporter sur autrui la responsabilité de leurs fautes, elles noirciraient, dans leurs apostrophes, la Sainte Vierge en personne, si celle-ci se trouvait de la partie. Et ce qu'elles reprochent à l'adversaire, ce n'est point son travers capital, qui leur échappe, mais une futilité qu'elles généralisent, avec l'intempérance d'une imagination ardente et l'emportement d'une pas-

sion qui ne peut se contenir. Le discernement des nuances leur étant interdit, le zèle les entraîne loin dans ces moments spasmodiques. Dans d'autres aussi, par le fait.

*
* *

Vous les compterez sur les doigts les hommes célèbres ayant pu éviter les frénétiques témoignages d'admiration d'une exaltée encombrante. Le calme et la sérénité du maître, en possession de lui-même, n'ont pas toujours suffi pour le mettre à l'abri de l'électricité pétillante, échappant par tous les pores de l'énamourée. Ces pertubatrices qui, sans gêne aucune, s'intronisent ou, comme bombe d'amour, font explosion dans l'existence apaisée d'un grand homme sont plutôt ridicules. Inutile, je pense, de rappeler, à cette occasion, les ennuis de Gounod, le couteau de Louise Collet, les transports de Bettina von Arnim, et de tant d'autres possédées de moindre envergure.

*
* *

Deux chirurgiens, également habiles, également estimés, ne s'aimaient guère et vinrent à se détester, grâce à leurs épouses. Celles-ci, parce que leurs maris coupaient concurremment bras et jambes, étaient à couteaux tirés. Pour la galerie, le plaisir consistait à prononcer incidemment le nom du rival dans le salon de l'une d'elles. Aussitôt la maîtresse de la maison l'étalait pantelant devant vous. Rageusement, avec des sous-entendus effrayants, elle enlevait à cet abhorré le cœur, le cerveau, et c'est en vain, si le mari était présent, que

gêné, honteux, celui-ci essayait d'imposer silence à sa moitié.

Allons donc ! Vaginard était un maladroit, pas l'ombre de diagnostic parce que d'intellignce alourdie par l'alcool. Cette femme à la thyroïde n'était-elle pas morte l'autre jour, à la clinique ? Bref, un débordement avec flux d'expressions techniques auxquelles la plupart des assistants n'entendent rien et elle pas grand'chose.

Et cette haine implacable de la femme contre le concurrent de son mari la domine, même si Madame n'a pas grande affection pour son époux. C'est pourquoi nous les aimons tant.

Quant à ces pendards d'hommes, on pourrait presque leur reprocher le contraire. Celui qui possède une jolie femme est tout prêt à trouver fort bien la rivale en beauté ; seulement, il n'osera pas trop le dire de crainte que la compromettante appréciation ne revienne aux oreilles de sa moitié, prompte à la colère dès qu'il s'agit des mérites de cette adulée qu'elle comble de louanges mais sur le compte de laquelle elle accueille, avec joie évidente, les méchants potins que, sans avoir l'air d'y toucher, elle redit à l'entour.

*
* *

Votre femme répète ce que vous dites ; mais comme une copie renchérit toujours sur l'original, votre pensée transformée risque alors d'être dépouillée de sa force, travestie en éreintement si critique, en possibilité si truisme.

Nos échos ressemblent à ces disciples dont le privi-

lège semble être de discréditer, en les outrant, les théories du professeur.

Lorsque le peintre du *Triomphe d'Homère* était absent, Mme Ingres s'empressait de faire les honneurs de l'atelier à qui se présentait. Sans se douter de son innocence, la digne épouse se pâmait devant chaque toile :

« — Voyez donc quel coloris ! Quel chef-d'œuvre, Monsieur ! Raphaël seul a su dessiner comme cet homme. »

Et l'inimitié rageuse de son mari à l'encontre de Delacroix, cette colère d'un peintre contre un autre ayant une vision artistique opposée à la sienne, cette aversion, compréhensible chez Ingres, s'était transformée chez elle en une haine farouche, immense.

La description suivante, si exacte en son observation chagrine, de J.-K. Huysmans, pourrait-elle, je vous le demande, s'appliquer à un troupeau d'hommes ? La scène se passe à Lourdes :

« ... Il y a là des cagottes de province inouïes ; elles errent, jabotent, remuent, ainsi que des juments leurs gourmettes, leurs rosaires ; c'est à qui en récitera le plus, c'est à qui lampera le plus d'eau, à qui fera le plus de chemins de croix. Les dévotes, qui sont déjà une engeance redoutable dans les chapelles de Paris, deviennent effrayantes à Lourdes. Elles sont déchaînées depuis hier soir. Elles ont aperçu un évêque de trente ans qui a des cheveux longs et sales lui tombant dans le dos ; une barbe

de Christ et des mains tatouées de bleu comme un lutteur : et elles se précipitent sur ses traces en criant : « Qu'il est beau ! C'est notre Seigneur Jésus même ! » Et lorsque le bruit se répand que ce prélat serait un évêque de Terre Sainte, c'est du délire !

« Les autres pontifes qu'elles guettaient jusqu'alors pour se faire bénir et leur baiser l'anneau, ne comptent plus. »

Mme Arvède Barine, dans le chapitre précédent, nous renseigna sur le compte de la mère, mentionnons maintenant l'opinion de l'éminente femme de lettres sur la fille, la grande et tapageuse reine de Suède qui succéda à son père, Gustave-Adolphe, en 1644. On sait que, douée d'un esprit toujours en éveil, d'une mémoire vertigineuse et d'une ardente activité, la jeune princesse avait étonné la cour par ses progrès et ses connaissances étendues. Tout alla bien, tant qu'elle resta sous la direction du grand ministre Oxenstiern, mais après, l'excentricité et le besoin d'ahurir le monde ne tardèrent pas à se manifester :

« ... Christine méprisait profondément les femmes, les idées de femmes, les travaux de femmes, les conversations de femmes...

« ... Elle avait payé deux manuscrits (le second passait pour l'œuvre d'un faussaire) 160.000 écus, mais elle laissait voler les trois quarts de sa bibliothèque sans s'en apercevoir. Elle possédait onze Corrège et deux Raphaël, mais elle avait fait découper ses plus belles toiles pour coller les têtes, les pieds et les mains dans les compartiments de ses plafonds...

« ... Ses admirateurs les plus fervents avouent qu'elle avait une vanité extraordinaire. Cette philosophe adorait la flatterie et respirait avec béatitude tous les encens qu'on voulait bien lui offrir. Elle ne dédaignait point de tenir elle-même l'encensoir, et elle a fait frapper un

nombre incroyable de médailles où elle est représentée en Minerve, en Diane domptant les fauves, etc...

« .. La pensée de la maternité lui était odieuse... »

(Bourdelot, apothicaire, fils d'un barbier de Sens, transforma le rat de bibliothèque qu'était la jeune reine.)

« ... Bourdelot avait les femmes pour lui. C'est le parfait modèle du médecin de dames au XVIIe siècle. Il était aimable et badin, fertile en bons mots et ami des divertissements. Il savait des secrets admirables pour les eaux de toilette, chantait la romance, jouait de la guitare et cuisinait joliment. Il était sans rival pour organiser une fête ou inventer une mystification...

« ... Le fils du barbier de Sens régnait sans partage au palais. La reine ne voyait que par ses yeux. Elle lui disait tout. Elle le consultait sur tout...

« ... La plume à la main, Christine avait le badinage pesant et tortillé... »

Montglat, dans ses *Mémoires,* à propos de l'abdication, écrit ce qui suit :

« ... Cette princesse s'était abandonnée à la lecture des poètes et des romans ;... et pour faire une véritable vie de roman, elle résolut de renoncer à sa couronne. »

« ... Son intention était d'aller se montrer à l'Europe, afin de recueillir des applaudissements... »

La mauvaise impression produite à la cour de Louis XIV est suffisamment décrite par Mme de Motteville en ces quelques lignes :

« ... Aujourd'hui encore, elle embarrasse par un mélange, peut-être sans exemple, de grandeur et de ridicule, de noblesse et de perversité... »

La fille de Gustave-Adolphe se convertit définitivement au catholicisme à Inspruck, le 3 novembre 1655.

« ... Christine, continue Mme Barine, changea de religion de l'air dont elle changeait d'habit, pour ébahir la foule...

« ... L'événement était d'une extrême importance pour l'Eglise romaine. De tous les néophytes que l'Eglise pouvait convoiter, il n'en était pas alors de plus enviable que la propre fille de Gustave-Adolphe...

« ... A Rome on voulait marquer par une réception éclatante que sa conversion était un grand événement... La part de dépense du Saint Père aux fêtes se monta à 1.300.000 écus. A l'arrivée de la reine, les tailleurs de Rome travaillaient depuis six mois à habiller le cortège.

« Le 21 décembre 1655, Christine fut affermie à jamais dans la pensée qu'elle était le premier personnage de la chrétienté et la femme unique entre toutes les femmes...

« ... Il lui restait plus de trente ans à vivre, et ce long espace fut une longue chute. Elle gardait la passion d'étonner le monde, et elle avait lassé l'étonnement. Elle s'obstina à le réveiller, et se rendit insupportable... »

Paul de Saint-Victor, lui aussi, ne ménagea guère cette excentrique, qui poussa à l'extrême certains côtés lubriques de la femme douée d'un tempérament volcanique :

« Le mot de galanterie est trop faible, appliqué aux amours de Catherine. Ce sphinx babylonien, à visage de Sémiramis, se terminait par une croupe de bête. Elle eut des amants à n'en plus finir, dès sa jeunesse jusqu'au dernier jour. Elle en eut par de là toute limite honnête, à l'âge sans sexe où Messaline, elle-même, se serait rangée (1). »

---

(1) J'arrête court ces observations et ces citations ; il me serait certes facile de les allonger de la première à la dernière page de ce livre, mais l'ensemble des documents mis sous les yeux du lecteur dans chaque chapitre, m'a paru plus que suffisant pour ma démonstration.

Violence aveugle dans leurs affections.

Elles se prennent pour celui qui leur plaît, d'une affection véhémente, passionnée, irraisonnée, exclusive, qui va jusqu'à l'extase, ce qui leur fait rejeter, dédaigneusement, avec le geste et le verbe courroucés, les conseils — surtout ceux désintéressés — leur signalant le danger ou le ridicule quand il y a lieu.

A la mort de son fidèle Ecossais, la reine Victoria, affolée de douleur, écrivit la biographie du vieux domestique en termes d'une admiration qui ne mesurait pas les mots ni les épithètes. Sa Majesté autorisait ainsi les conjectures les plus déplaisantes et ne s'apercevait aucunement du grotesque de son acte, plus scandaleux en Angleterre qu'ailleurs. Le prince de Galles dut se jeter aux genoux de sa mère pour l'empêcher de rendre publique cette nécrologie, tirée à peu d'exemplaires et introuvable aujourd'hui.

*
* *

La fille aime ses parents avec fureur ; elle n'abandonnera pas sa mère, la réclamera auprès d'elle, ce rapprochement dût-il compromettre l'harmonie du ménage. Elle portera également une affection énorme à

son frère ; dans le cas d'avarice, les questions d'intérêt parviendront parfois à altérer sa tendresse. Rapinette ne saurait fléchir toujours.

Seule l'adoration aveugle pour un mari ou pour un amant, fermant la porte du logis à l'invasion familiale, pourra atténuer jusqu'à l'indifférence ses sentiments de fille ou de sœur. Mais, pour cela, il faut qu'elle soit férue de son seigneur et maître.

Beaucoup plus que le garçon, la fille porte à son père une adoration aveugle qui n'admet de réserve qu'en cas de conflit entre maman et papa. Toujours ferme, elle suivra les injonctions maternelles, donnant raison plutôt à mère qu'à pépère. Seule maman; celle-ci, hors de jeu, l'univers se liguerait que papa resterait fondé, envers et contre tous, à dire ce qu'il a dit et à faire ce qu'il a fait.

Le roi Lear n'est qu'une exception monstrueuse ; encore Shakspeare a-t-il dû faire intervenir l'amour conjugal et l'avarice, le besoin d'accaparement chez les deux exécrables harpies, qu'aucune figure masculine n'égale en perversité et en cruauté.

Mme de Staël, Antigone moderne, vouait à son père un véritable culte, qui ne fit que s'exalter après la mort. Elle s'attira, par l'excessif de la louange dont elle accabla le financier, main quolibet déplacé, cruel surtout, mais justifié dans une certaine mesure : par l'exagération, en leur faisant la partie belle, on provoque les ripostes malséantes ou les réfutations qui vous accablent.

La fille aime passionnément ses parents. Le garçon, lui, n'est point aussi emporté. Son amour pour père et

mère est moins exclusif. Plus il va grandissant, plus son cerveau est sollicité par des problèmes qui le captivent, l'accaparent, alors que sa sœur, occupée à fariboles et vivant plus que lui dans le cercle familial, reste fidèle à ses premiers transports. Par contre, les liens qui unissent la jeune fille à son amie intime sont plus ténus que ceux qui rattachent le garçon à ses camarades d'élection, devenus pour lui des frères, et auxquels il lui arrivera de sacrifier ses plus chères attirances.

Jeune fille qui se marie et qui devient mère oublie vite ses amies d'enfance pour ne plus penser qu'à son intérieur, devenu brusquement l'unique objet de ses préoccupations.

A n'importe quel âge, elles aiment qui elles aiment et ce qu'elles aiment avec frénésie, d'où vient leur profonde indifférence pour tout ce qui est étranger à leur passion.

Leur méchanceté, leur férocité.

La douceur de la femme, encore une illusion sur laquelle vous aurez à souffler dans la vie.

Il s'en souviendra longtemps, l'artiste, soupçonné de visite intéressée, du coup d'œil dont la femme de son ami examina la redingote usée, les souliers ressemelés et le faux-col trop large. Elle eut un clignement d'yeux, un froncement de nez, une façon de ne pas rendre le salut qui glaça le pauvre honteux, battant aussitôt en retraite après le péremptoire : « Mon mari n'est pas là ! »

Et le bruit de la porte se fermant lui resta gravé dans le tympan.

*
* *

Quoique l'alcoolisme, engendreur de la cirrhose, soit plus répandu chez l'homme que de l'autre côté, il se pourrait que les maladies spécifiques du foie fussent plus fréquentes chez la femme, à cause du tempérament bilieux des émules de Junon, plus colériques, plus envieuses, plus médisantes que nous.

Certainement ! Il y a plus de femmes méchantes que d'hommes méchants.

Avec les domestiques :

Froide, rogue, sèche, la bourgeoise traite la servante sans ménagement, avec dureté, avec mépris.

La riche fermière considère les filles de ferme comme des bêtes de somme.

Cette couturière, talonnée par son âpre désir du gain, exploite les apprenties, les ouvrières avec le même répugnant cynisme dont jadis elle avait si souvent à se plaindre, alors que, gamine, elle travaillait chez des patronnes peu sensibles, années dures, qui l'anémièrent pour le restant de ses jours.

Les couvents, les diaconies sont peuplés de supérieures, de sœurs revêches, malveillantes envers les novices et jalouses les unes des autres.

De même, dans les écoles laïques, les régentes, injustes et sévères, se rencontrent plus fréquemment que maîtres détestés.

*
* *

Les femmes sont sentimentales, ce qui n'a aucun rapport avec la vraie bonté, cette large effusion, la haute, intelligente et noble compassion pour le malheur d'autrui.

En général, elles mêlent à ce sentiment la curiosité, et leur secouru doit être intéressant. Dans le peuple, la concierge versera des torrents de larmes en lisant, dans Richebourg, les mornes tristesses accablant la pauvre petite orpheline, sous le galetas, gagnant péniblement sa vie avec son aiguille : mais qu'il lui en tombe une, dix fois plus intéressante, sous la main, comme locataire, et vous entendrez la voix métallique, vous verrez le regard chargé de mépris, tandis que Pipelet, lui, est susceptible d'attendrissement.

*
* *

Son insouciance, comme sa coquetterie, la rendent dangereuse. Flattée, mais avant tout capricieuse, elle badinera avec le sentiment profond qu'elle a inspiré, plutôt par perversité, car elle ne s'affecte nullement du mal qu'elle cause. Au contraire, elle voit un titre de gloire dans la désespérance de sa victime.

La torture infligée, chaque jour, à ce merveilleux et archi-bon Molière par la Bélise, s'obstinant dans ses susceptibilités et ses caprices impérieux ! Elle affichait un caractère impossible, des entêtements enfantins et le trompait effrontément par-dessus le marché.

*
* *

Dans un accès de rage, affolé par son jeu, vous tueriez, vous homme, d'un coup de pistolet. Pan ! Et qu'on n'en parle plus ! D'une balle de revolver, le jaloux exécute l'infidèle et, d'un second coup, se brûle la cervelle et... se rate.

Délaissée, elle jettera du vitriol au visage de l'adversaire. Sa cruauté, sa férocité exigent qu'elle brûle, qu'elle défigure horriblement celui qu'elle hait maintenant.

*
* *

Un censeur indulgent jusqu'à l'extrême pourrait-il émettre excuse à cruauté aussi répugnante ?

Quoi de plus abominable que cette mère coquette qui veut cacher son âge et force sa fille, grandelette, son

enfant, déjà formée, à porter des robes courtes ? Cette contrainte odieuse, blessant le sentiment de la pudeur, devient une torture atroce pour la vierge, objet de risée de ses amies, de curiosité apitoyée pour les blasés et d'attraction malsaine pour les satyres.

*
* *

Marâtre ! Remarquez que le masculin de ce mot horrible s'emploie si rarement qu'il n'existe pas, pour ainsi dire.

Quand elle entra, dans la maison, une fois mariée, ce fut, pour le fils du premier lit, un débordement de tendresses, de marques d'affection que l'enfant, d'instinct, et cachant mal sa gêne, sentait trop exagérées pour être sincères. S'il lui est donné de pouvoir les évoquer, l'orphelin se souviendra que les caresses de sa mère n'étaient point aussi extravagantes, jamais aussi théâtrales, mais combien plus douces, plus chaudes.

Par mots échappés, par réminiscences, évoquées comme à regret, mais qu'elle a fini par arracher à son mari, elle connaît les petits défauts de la première femme. Elle a obtenu l'aveu que la défunte était quelque peu négligente ; que, rêvassant, elle laissait parfois traîner les objets : alors, c'est, dès le lendemain, dans l'appartement, une ardeur extraordinaire à tout mettre en place, à poser les tableaux bien d'aplomb et, pour un couteau, pour un verre trop à l'écart de l'assiette, c'est toute une scène à la bonne, avec des réticences à l'adresse de « l'autre », qui a toujours laissé les domestiques agir à leur guise. Et lui, le mari, qui comprend

bien, et le fils, qui devine, mangent silencieusement en regardant le fond de leur assiette.

Mais, cette fois, c'est lui, Pierrot, qui a égaré son béret. Alors, ce n'est plus une scène, ce sont des lamentations : il a hérité cela de sa mère, et il s'agit de le châtier sévèrement, sinon « il deviendra comme elle », brouillon, négligent.

Peu après, cet enfant, qui a autant d'ordre qu'un autre, passe, aux yeux du père, pour un étourneau qui ne met jamais rien à sa place, qui perd tout.

O pauvres gosses, issus d'un premier lit !

*
* *

Joseph Rives comparaissait, le 18 mai 1906, par devant la cour d'assises de la Seine.

Ce malheureux peut se vanter d'être le type à souhait du *catastrophon* poursuivi par la noire guigne. Il réclamait le bagne, et il est acquitté ! Condamné pas moins de dix-sept fois pour des délits variés, dont quelques-uns, du reste, étaient purement imaginaires ; resté profondément honnête, mais dégoûté et désespéré, il résolut de se rendre coupable d'un crime qui, tout en ne mettant aucune vie humaine en danger, l'enverrait pour le moins au bagne. Il répandit du pétrole sur son lit, l'alluma et courut se dénoncer. Pour nous, les avanies et les châtiments endurés par ce récidiviste, durant son enfance, importent seuls, car ils furent la cause de ses malheurs.

La mère de Joseph était morte tuberculeuse et le veuf, jeune encore, s'était remarié, malheureusement pour l'enfant, qui passa, des caresses de sa maman, aux

coups de trique de la marâtre. Le récit des souffrances de ce petit martyre, que le père ne pouvait ou n'osait pas toujours prendre sous sa protection, fit une profonde impression sur le tribunal. Il n'est pas misères, il n'est pas de hontes que cette seconde mère n'ait fait endurer à cet innocent :

— Elle me grondait pendant que je faisais mes devoirs, parce que je respirais trop fort et que cela l'empêchait de lire le feuilleton de son journal.

Enfin, l'accablant sous le poids des accusations, elle força le père à l'enfermer dans une maison de correction. De là, il s'enfuit, démoralisé, éperdu, et ne pouvant trouver de travail, se fit cambrioleur.

*
* *

« Une femme vient d'être arrêtée pour avoir martyrisé deux fillettes issues du premier mariage de son mari. La foule a failli la lyncher. Le père a été laissé en liberté. Quand il voulait donner à manger à ses enfants et que sa femme le surprenait, il était lui aussi, roué de coups par cette furie. »

Ce « filet » ne paraît-il pas trop souvent dans les quotidiens de tous les pays ?

*
* *

Jamais tyranneau méchant, irritable et maladif a-t-il plus outrageusement abusé de sa victime que certaines Xantippes de leur époux, mouton paisible et craintif ?

Connaissez-vous au monde quelque chose de plus venimeux, de plus foncièrement canaille dans ses allégations qu'une femme de chambre, congédiée par sa maîtresse, qui avait eu la sottise monumentale d'en faire sa confidente, durant des années ?

Le domestique, quelque crapule qu'il puisse être, ne barbotera pas avec autant de volupté et aussi longuement dans l'égout des insinuations et des médisances fétides.

*
* *

Au début de son *Dernier Bourbon,* le Sâr Péladan décrit la frénésie désemparée que mettent les femmes à applaudir aux courses de taureaux, passion contrastant étrangement avec cette fameuse douceur, vantée si copieusement par de complaisants flatteurs et par celles-là mêmes qui en reçoivent l'hommage, persuadées qu'il leur est dû.

« — La course de taureaux doit toucher à quelque immonde luxure : sans cela comment expliquer la présence de tant de femmes ?

« — Elles admirent le courage, fit Marestan.

« — Elles n'admirent qu'avec leurs sens, répliqua l'autre. »

Et quand la pauvre bête, ruisselante de sang, tombe à genoux, foudroyée par le coup d'épée dans le cerveau, Mérodak voit des femmes près de lui, qui se pâment, l'œil révulsé, la gorge haletante, au paroxysme de la jouissance.

« — Le rut de la mort ! oh ! j'ignorais cela ! fit-il. »

*
* *

C'est le propre des femmes méchantes, et même souvent de celles qui ne le sont pas, d'être vindicatives, sans faculté d'oubli. Une vésicule biliaire inexorable, refoulant jusque dans les yeux le ressentiment et le besoin de vengeance.

A l'époque trouble où le poison était le moyen à la mode de se débarrasser des gêneurs, les femmes se prirent de passion pour ces mixtures, d'une composition repoussante souvent.

Citez donc un nom masculin qui puisse rivaliser avec ceux de Catherine de Médicis, de Lucrèce Borgia ou de la Brainvilliers ?

La cruauté de la femme plane sur tout le Moyen âge. Dès qu'elles sont impliquées dans l'affaire, leur ignominie dépasse celle des hommes ; ces grandes dames, surprises dans l'antre empesté où les empoisonneuses tenaient boutique de drogues, en sortaient toutes noircies des dépositions de la sorcière, mise enfin sous les verrous.

A toute époque peut être faite la preuve de la cruauté perfide, insatiable de la femme, ainsi qu'en témoignent les historiens, voire même ceux qui, dans d'autres livres, exalteront la douceur du sexe faible ; or, ces dépositions sont parfois si accablantes que l'on est tenté de croire à un arrêt momentané de l'entendement chez l'écrivain. Ainsi, voilà Michelet, chantre passionné de la femme :

« Le grand effort de la réaction ultramontaine, vers 1600, était aux Alpes, en Suisse, en Savoie...

« Cette terrible histoire des Vaudois, dois-je en parler ou m'en taire ?... Un seul mot et j'en serai quitte. Les bourreaux les plus cruels furent des femmes, les pénitentes des jésuites de Turin ; les victimes furent des enfants ! Au seizième siècle, on les détruisait ; il y eut quatre cents enfants de brûlés dans une caverne... »

Pendant la guerre des deux Amériques, les femmes du Sud se montrèrent acharnées, pleines d'emportement, Tenaces dans leur préjugé barbare, elles ne pouvaient accepter l'idée qu'un esclave devînt à peu près libre, une conception sauvage qui les outrageait. Quel entrain, quelle chaleur ne mirent-elles pas dans leur propagande !

Dans le Nord, où le côté idéal de la question avait fait courir aux armes maint combattant, les femmes ne s'échauffèrent point tant que cela ; au contraire, plus d'une, dans son for intérieur, partageait les idées de sa sœur du Sud.

En 1793, des femmes se transformèrent en hyènes, suivant l'expression de Schiller. C'étaient, en effet, des citoyennes, qui suivaient les charrettes avec le plus de joie grossière, en accompagnant les condamnés à mort d'une gesticulation infernale et de leurs insultes plébéiennes. Tous les auteurs sont d'accord là-dessus, et le premier fait qui saute aux yeux de Mme Roland, quand elle traverse la foule, le jour de son arrestation, est le suivant :

« ... Le malheureux peuple qu'on trompe... attiré par le spectacle, s'arrêtait sur mon passage, et quelques femmes criaient : A la guillotine !... »

Partout, vous trouverez la même note : la femme du

peuple, haineuse, gueularde, ignoble, vociférant, l'ordure à la bouche, alors que l'homme s'effacerait plutôt, réduit au silence, dirait-on, par les notes suraiguës du gosier féminin.

En 1806, aussi bien contre la volonté de son faible époux et les manifestations du parti de la paix qu'à l'encontre des préférences et des plans de Napoléon Ier, lui-même, qui aspirait à anéantir la Russie et l'Autriche, et à vivre en paix avec les Borusses, ses alliés éventuels, la reine Louise, idole de son peuple, déclara la guerre à la France. Cette mère, si aimante, ne paraît pas avoir pensé beaucoup aux blessés et aux morts en ce moment-là. En somme, instigatrice imbécile de cette campagne, elle fut l'auteur responsable de l'humiliation de la Prusse, après Auerstaëdt et Iéna.

Aux de Vitrolles, aux de Blacas une certaine pudeur restait devant le Bonaparte accablé, ainsi qu'une dignité de résignés, gardant leur fierté, en face des fourgons de l'étranger, tandis que les nobles dames du Faubourg, leurs femmes, leurs mères, leurs tantes, leurs filles et leurs cousines s'abandonnèrent à l'envi aux excès scandaleux. Les officiers slaves, teutoboques, slovaques et anglo-saxons disposèrent du cœur de ces agitées délirantes, qui attachaient les insignes de la Légion d'honneur à la queue des chevaux de leurs vainqueurs.

D'un cœur plus léger que la reine Louise de Prusse, l'impératrice Eugénie, en 1870, s'écria : « C'est ma guerre ! »

De toutes ses forces, elle poussa à l'hécatombe. Inspirée, Sa Majesté prononça la phrase infâme !

Cette guerre de 1870 ! Dire que deux femmes eussent pu l'empêcher, et que deux femmes l'appelèrent de tous leurs vœux !

En Espagne, le général Prim accusait Napoléon III d'avoir arrêté sa carrière au Mexique, où il prétendait se tailler une principauté et, qui sait ? une royauté. L'Espagnol, très endetté, en voulait donc au Français, mais le ressentiment de Prim n'était rien à côté de l'implacable rancœur de la générale.

Il arriva, comme chacun sait, que Prim eut l'idée de lancer la candidature du prince de Hohenzollern ; l'Empereur étant intervenu, Fidus raconte, et d'autres ne le contestent pas, que Prim, auquel une grosse somme était proposée, aurait, sur-le-champ, renoncé au projet si sa femme n'avait bondi comme une panthère et, tirant un poignard, n'avait menacé son mari.

Cette scène mélodramatique est sujette à caution ; ce qui reste avéré, toutefois, c'est la part prise, par cette femme, au maintien de la candidature, si tant est qu'elle ne la suggéra pas, et cela dans le but de brouiller les cartes.

Mégères affolées, dans leur frénésie bestiale, les belles dames de Versailles, après la défaite de la Commune, frappaient de leurs ombrelles — d'aucunes essayant de crever les yeux — les prisonniers que le président Adolphe Thiers, entre ses deux femmes, envoyait au conseil de guerre ou directement à Satory.

*
* *

Sur cent femmes de la bourgeoisie, quatre-vingt-neuf réclament avec feu le maintien de la peine de mort.

En présence d'un attentat dépassant le crime banal, les onze autres, déclanchées à leur tour, oublieraient vite leurs beaux principes, leur argumentation élevée, en exigeant le lynchage de l'assassin.

Si cette ridicule égalité sociale des deux sexes, dont on parle tant, était jamais réellement tentée, le maximum des peines serait constamment réclamé par le verdict du jury panaché, sauf dans les cas, bien entendu, où il s'agirait d'une fripouille, damoiseau à moustache conquérante. Celui-là serait sûr d'obtenir des circonstances atténuantes.

La veille, il avait plu ; l'avant-veille, il avait plu, et quoique nous fussions à fin juin, la neige était tombée sur les grandes montagnes que l'on apercevait dans le lointain. En sautant du lit, j'avais vu, avec une joie indicible, que le ciel était limpide et qu'il allait faire chaud, très chaud. Oh ! quitter, pour un jour, la cité bruyante, sortir de la ville pour m'en aller à l'aventure déjeuner à la campagne, en prenant les chemins de traverse.

Comme je gagnais un tramway, je fis la rencontre de Vaginette, bonne et douce créature, qui se rendait à son atelier. Je n'eus pas grand peine à la débaucher, et nous voilà partis tous deux. Après déjeuner, nous nous couchâmes au pied d'un chêne, au bord d'un petit sentier caillouteux qui traversait les champs.

Vaginette est grande et jolie. Ses beaux yeux bruns si doux ne sont certes pas ceux d'une méchante fille.

Au contraire, elle passe pour avoir du cœur. Avant de venir nous rejoindre en province, elle avait vécu trois ans à Paris, en compagnie d'un jeune naturaliste, excellent garçon, distingué, qui l'avait quittée pour fonder famille.

Comme nous causions de tout cela, étendus, côte à côte, sous l'arbre, un papillon vint à se poser, à deux pas de nous, sur un chardon. D'un mouvement réfléchi, il ouvrit lentement ses deux ailes, et, dans le velours, brillèrent les deux yeux bleu foncés et bruns, du *Petit Paon* de jour. En baissant la voix, je fis remarquer à Vaginette la splendeur de ses couleurs et la grâce étourdissante des mouvements. Et comme je m'extasiais et que le papillon continuait, en toute quiétude, à ouvrir et à fermer ses ailes, je vis cette femme se lever doucement, ramper jusqu'au chardon et, d'un brusque coup de main, s'emparer de la pauvre petite bête au moment où elle allait s'envoler.

J'applaudis à cette dextérité, mais comme un *petit paon* n'est pas chose rare, j'intercédai en sa faveur. Vaginette n'écoutant rien, pressa le thorax et, tout en épinglant la victime à son chapeau, elle me racontait, à mon grand étonnement, qu'elle s'intéressait aux lépidoptères, qu'elle en possédait plus de six cents dans des boîtes de carton. Je voulus en avoir le cœur net et je m'aperçus vite que la bonne fille, n'ayant retenu que des noms, n'avait pas appris à élever une chenille et ne portait en réalité qu'un intérêt féminin à sa collection, aussi inutile que dénuée de valeur. Le papillon lui rappelait son amant de Paris, collectionneur obstiné.

Une demi-heure s'était bien passée, lorsque mes yeux

s'étant fixés sur le chapeau de Vaginette, je vis le *petit paon* ouvrir et fermer désespérément les ailes.

— Mais, Vaginette, Vaginette, m'écriai-je, vous ne l'avez point tué... la pauvre bête vit encore... Tu...

— Oh ! c'est qu'ils ont la vie dure, fit-elle d'un ton indifférent qui me froissa. Pensez-donc que, l'an passé, aux Voirons, un *Apollo* a vécu jusqu'au lendemain soir.

— Mais c'est dégoûtant cela, ma chère ! Pourquoi ne prenez-vous pas d'éther... du chloroforme...

— Pour sentir mauvais, hein ! Et si le flacon se brise? Allons ! Vous ne voudriez pas !

Je voulus lui expliquer que ces ravissantes petites bêtes, merveilles des merveilles, quoique n'ayant pas un système nerveux aussi compliqué et sensible que le nôtre, devaient souffrir. La douleur ne leur est certes pas inconnue, surtout quand on les empale sur casque de femme, près des fleurs fabriquées.

— C'est ravissant, Vaginette, un papillon ! C'est si proche de nous, l'égal de l'oiseau. Une punaise, un serpent, je ne dirais pas, mais tuer, sans utilité, un...

— Ah ! bah ! fit-elle en haussant les épaules, et elle s'élança pour saisir au vol un *citron* fané qui, heureusement, lui échappa.

Je l'arrêtai, irrité cette fois. Je la priai de laisser là ce jeu idiot et de tuer, pour tout de bon, le *petit paon,* puisqu'elle me défendait d'y toucher.

— Ne comprenez-vous donc pas qu'il va s'abîmer, en luttant ainsi contre la mort.

Cette fois, elle se résigna, enleva son chapeau et pressa le papillon entre ses doigts.

Nous allâmes plus loin, nous barbottâmes dans l'eau

courante d'un ruisseau, en cherchant des petits poissons.

Le soir venu, comme je la quittais en lui faisant un petit signe d'adieu, je vis de nouveau, revenu à son martyre, le papillon, fermer et ouvrir, dans un appel inlassable et déchirant, ses deux grandes ailes, ses deux beaux yeux, qui s'éteignaient dans le brun velours des cils.

Elle s'éloigna de son pas tranquille, la douce Vaginette, et moi, je ne pus dormir de la nuit, stupéfait, apeuré devant cette cruauté inconsciente de la femme. Oui ! je n'ai pu dormir, mais jamais plus je ne reconduisis Vaginette à la campagne.

Leur ténacité, leur entêtement.

Quand elles se sont mises une fois quelque chose en tête, impossible de les en faire démordre ; tout raisonnement échoue, et elles parviendront à leur but par un moyen ou par un autre.

Ta voilette sent le tabac ! disait l'Immortel de Daudet à sa femme, qui venait de rendre visite à un membre de l'Institut pour le prier d'appuyer la candidature de son mari. Or, cette femme d'académicien n'est nullement perverse, au contraire ; mais elle veut que *Crocodilus* soit nommé et, pour parvenir à ce qu'elle ambitionne, il n'est pas de répugnantes complaisances auxquelles l'entêtée ne consente à se livrer.

Quand elles veulent arriver à leurs fins, ces colombes ne connaissent ni trêve, ni repos. Tantôt en sourdine, tantôt avec éclat, elles vous répéteront le sempiternel refrain avec mansuétude, si ce n'est avec bris de porcelaines. Têtues, elles persisteront jusqu'à ce que leur désir soit exécuté. Rien ne rebute cette obstination, qui finit par vous lasser ou vous exaspérer à tel point que vous... cédez.

Aucune échappatoire. Elles sont parfois si opiniâtrément attachées à leur idée fixe que tous vos subterfuges se briseront à ce rocher. Nul raisonnement, nulle

preuve, nulle prière non plus ne les sortira de cette obstination farouche.

On dirait que Michelet a observé le fait, qu'il en a souffert. Impossible, d'après lui, de réduire l'entêtement des femmes pieuses à éluder toute discussion dès que le prêtre se trouve en jeu :

« Prenez le moment où l'on aimerait à se recueillir avec les siens dans une pensée commune, au repas du soir, à la table de famille ; là, chez vous, à votre foyer, hasardez-vous à dire un mot de ces choses. Votre mère secoue tristement la tête ; votre femme contredit ; votre fille, tout en se taisant, désapprouve... Elles sont d'un côté de la table ; vous de l'autre, et seul.

« On dirait qu'au milieu d'elles, en face de vous, siège un homme invisible, pour contredire ce que vous direz... »

Leur susceptibilité.

Elle se manifeste au grand jour ; les exemples pullulent, et il suffirait de prendre la pléiade des observateurs de la vie courante : les Tristan Bernard, les Courteline et les autres, pour embrasser l'étendue de ce vilain défaut chez fille d'Eve. C'est le lot commun de toutes celles dont la suffisance égale la bêtise et l'emportement ; de quelques autres ensuite.

*
* *

Le nombre des femmes brouillées entre elles dépasse celui des hommes qui ne se saluent plus, voire même celui des duellistes qui ont essuyé le feu de deux balles sans résultat.

*
* *

On s'en revenait des courses de Maisons-Laffitte.

Une dame, d'une trentaine d'années, qui montrait, par ses impatiences joyeuses, qu'elle avait gagné, se trouvait assise, dans le compartiment, en face d'un jeune homme dont le visage rayonnait également. Le train roulait, et la bonne femme, s'adressant à son vis-à-vis, lui demande, avec un léger accent étranger :

— Quel est le cheval gagnant le Grand Prix, dimanche prochain ? Dites !

— Ma foi ! madame, répond l'interpellé en éclatant de rire, je préférerais avoir à deviner l'âge d'une vieille demoiselle qui le cache que de...

— Impertinent !... Malotru !... Oh ! mais c'est trop fort, vraiment...

Comme les voyageurs la regardaient, surpris, ne se permettant pas encore de rire :

— Mais personne ne prendra donc la défense d'une femme, ici ?... Ah ! l'on voit bien que nous sommes en France. Si j'étais seulement accompagnée de mon mari... Il est employé à la gare... Je joue avec mon argent, avec sa permission... Je n'ai aucun compte à vous rendre, blanc-bec... Gredin !... D'où vient votre argent, à vous ?

— Mais, madame, je vous assure...

— Oh ! mais c'est trop fort, s'exclamait-elle en trépignant... Je suis une honnête femme, une mère que vous n'avez pas le droit d'insulter, entendez-vous...

— Permettez-moi, madame, de vous faire remarquer...

— Quelle lâcheté... de m'insulter ainsi...

— Mais, nom d'un petit bonhomme, je prends ces dames et ces messieurs à témoin...

— Misérable ! si j'avais été accompagnée...

Le criminel, pour couper court, je crois, descendit aux Batignolles.

Egoïsme, besoin d'accaparement.

Dans les premiers temps, maîtresse soumise ou à peu près, cette femme, qui a le cœur comme l'esprit, passionné et exclusif, s'est transformée en une épouse despotique. Ayant su ruser pour parvenir à le capter, elle s'est, par la suite, emparée de lui comme la sorcière le fit de Macbeth. Mariée, elle accapare : Mélanie veut être aimée sans partage. Son premier soin fut d'écarter les amis de jadis, qui eussent entraîné Gaston. De ces camarades d'antan, ses compagnons les meilleurs, il ne reverra plus que ceux qu'elle a bien voulu retenir, dont elle tirera quelque profit, qui la feront rire, qui la flatteront et qui ne sont pas à craindre, au point de vue des emprunts ou des entraînements. Sans tarder, au lendemain des noces, n'ayant qu'une banale curiosité d'esprit qui l'obséderait plutôt parfois, elle s'est tracée un minuscule domaine où elle veut se renfermer et enfermer son Gaston.

Ce besoin de possession exclusive, cette hallucination de mettre sa main sur ce qui l'entoure, domine toutes ses préoccupations. Une fois la place conquise, l'ex-maîtresse n'admettra pas davantage l'ingérence du mari dans ses intimités ; elle le rembarre, même durement, lorsque celui-ci se permet une observation ou la prie de

ne pas recevoir la baronne Atouvent, épouse légitime, à coup sûr, mais très compromettante. C'est bientôt, dans le *home* du malheureux, une véritable descente d'interlopes — toutes l'alliance au doigt, portant même dans leur corset leur acte de mariage, de telle sorte qu'il en est à regretter, maintenant, les familières d'antan de sa maîtresse, la coiffeuse, la chiromancienne et la blonde Irma.

Madame abuse vraiment de ce pouvoir, auquel on la vit aspirer avec des précautions si tortueuses, et qu'elle détient pour ne plus le lâcher. Elle entend régner seule ; elle le séparera de la mère aussi, et déjà tous ses gestes, toutes ses attitudes clament à qui entre :

« Gaston et tout ce qu'il possède n'appartiennent désormais qu'à moi ! »

*
* *

L'altruisme leur échappe complètement, et c'est un des reproches les plus fréquents adressé au mari humanitaire :

— Pense donc une fois à toi, au lieu de toujours t'occuper des autres !

Soit par égoïsme, soit par manque de largeur de vues, Sexe faible est dans l'impossibilité de s'élever au-delà de son propre nid.

La nature des femmes, bornée aux affections immédiates, reste sèche. Inaccessible à l'ironie et à l'émotion élevée, les deux grands moteurs, aucun élan du cœur, aucune indulgence clairvoyante ne les associe aux souffrances des autres. Cela dépasse leur entendement.

Cette excellente Louise Michel était l'exception qui confirme la règle.

*
* *

Pour dix amis que le mari possède, dont il est sûr et auxquels il tient, la femme compte à peine une confidente qu'elle estime et dont elle médira sous peu.

*
* *

Scrutez la femme américanisée sans le savoir : son mari est taillable et corvéable à merci. Lui, le docile, s'incline, étant doux et ennemi des querelles, parce qu'il est large, tendre et paisible.

*
* *

L'infériorité cérébrale de la femme, qui lui fait ignorer tout autre sujet de portée méditatrice, la confine dans les limites étroites de sa personnalité. Chez elle, le « moi » prend forcément des proportions himalaïesques. Leur horizon étant borné, la question de la domesticité une fois épuisée, elles passent volontiers à leurs malaises, à leurs intentions et, en général, à tout ce qui les touche personnellement. Cette préoccupation apparaît couramment aussi bien dans leurs conversations que dans leurs lettres, et perce même, à tout instant de la journée, dans le geste : elles ne peuvent passer devant une glace sans se mirer. Sur cent conversations de femmes, il y en a plus de la moitié, pour le moins, où le « je » et le « moi » prédominent. Ouvrière ou bourgeoise, par manque de connaissances et d'intérêt, Sexe faible concentre tout en lui. Ce que la femme pourra faire converger vers sa personnalité la captive, le reste, qui est l'immensité, ne figure pas dans le programme.

Sans-gêne, manque de tact.

Encore un apanage du beau sexe ou, tout au moins, un côté négatif beaucoup plus fréquent chez Eve que chez Adam.

Dans la séance du 2 mars 1906, le député Barthou signale les incidents qui ont marqué les audiences de la cour d'assises de la Seine (affaire Gallay-Merelli). Les invités et *surtout les dames* avaient à tel point envahi le prétoire que les magistrats pouvaient à peine s'asseoir. M. Barthou demande au ministre de faire connaître les mesures qu'il compte prendre pour faire respecter la décence (*sic*) dans les audiences : « Ces incidents sont fâcheux, et il n'est personne à la Chambre, ajoute l'orateur, qui ne déplore cette dépravation des mœurs judiciaires. »

« *M. Chaumié.* — Je suis absolument de l'avis de M. Barthou... »

Le fait est que ce fut un véritable scandale, un caquetage incessant, des rires épais, des plaintes sans fin, au sujet de la chaleur ou de robes froissées, comportements effrontés, que les admonestations du président et les appels de l'huissier ne parvenaient point à réprimer pour longue durée. Et ce ne sont point là femmes du peuple, mais des dames, de grandes dames qui s'enor-

gueillissent de savoir tenir un salon, de savoir le remplir d'imprévu et d'animation. Ne serait-ce donc que vernis ?

Je ne citerai que pour mémoire également, la conduite du public féminin lors des audiences de l'affaire Soleilland et me tourne du côté de la Chambre. Les tribunes y sont envahies non par des citoyens curieux d'assister aux délibérations où s'agitent les plus graves intérêts du pays, mais par des dames ne prêtant aucune attention aux débats, occupées qu'elles sont à discuter la coupe du pantalon de M. Deschanel et le nœud de cravate de M. Binder. Si, par un hasard extraordinaire, vous avez la chance de pouvoir vous caser dans cet essaim bourdonnant, vous abandonnerez vite l'espoir d'entendre les paroles de l'orateur qui reste caché à vos yeux, les chapeaux de ces dames interceptant la vue.

De ce scandale se répétant à chaque séance, tirons, au moins pour notre satisfaction personnelle, l'enseignement suivant :

Les femmes étant comme certains juifs, partout où elles ont pris pied, sachez leur imposer silence. Le lieu y perdra en bruit assourdissant, il y gagnera aussi en bon ton et en sérieux.

*
* *

Celle qui réclame de l'homme une prévenance continue, manque du tact le plus élémentaire, fait fi des convenances primordiales dès qu'entrée en ébullition, elle obéit à un transport subit, à l'une de ces fantaisies maladives qui traversent incessamment ses méninges. Une fois lancées, les femmes donneront libre carrière à leur frénésie en se livrant à des excentricités de tenue et de langage dont le ridicule rejaillit sur d'innocentes

victimes, les enfants, l'époux, les parents, obligés souvent d'endosser les responsabilités. L'homme, dans ses moments de crise, rares au demeurant, n'oublie point d'observer une certaine retenue, tandis que sa véhémente compagne perd non seulement le sentiment de l'équité et du ridicule, mais tous les autres avec.

Emportée par son ressentiment, cette brunette timide, ornée à peine de bijoux, vient de dévoiler subitement son origine porcine. A la suite d'une contrariété au cours d'une discussion futile que son ami eut le tort d'aviver par des remarques plus ou moins spirituelles, mais que, de son côté, elle rendit irréparable, elle éclata et nous apparut, tout à coup, en sa nudité de poissarde venimeuse.

*
* *

Beaucoup ne veulent pas qu'il soit dit d'être « barométriques », suivant l'expression de Michelet, et, d'un autre côté, elles trouvent, dans le perpétuel qui-vive, infligé à leur conjoint par les défaillances de leur sexe, la sanction du droit qu'elles s'arrogent d'être insupportables en invoquant leurs nerfs. Celle-ci menace de s'évanouir, de se suicider, tandis que celle-là, ayant provoqué la querelle, ne cessera de tempêter, de donner des coups de pied jusqu'au moment où le charretier, à bout de patience, lui aura appliqué une mornifle. Alors, elle se mettra à crier plus fort que jamais en invoquant sa faiblesse de femme, en anathématisant la lâcheté de l'exaspéré.

Si les hommes se permettaient d'employer les procédés des femmes, que ne diraient-elles pas sur la brutalité, l'emportement, le coup de force masculins ?

*
* *

Ayant conquis, elle abusera de sa victoire.

*
* *

Avec l'aveuglement et l'obstination intempestive de son sexe, elle se raidit dans un entêtement irréductible, sans souci du mal que cette absurde conduite peut causer.

*
* *

Aux guichets des théâtres, à ceux des gares, heureuse, dirait-on, d'agacer ceux qui attendent derrière elle, la femme vous aura inévitablement une dernière explication à demander au préposé, explication qu'elle prolonge par un redoublement de questions prouvant qu'elle n'a prêté qu'une attention distraite aux réponses déjà fournies.

*
* *

Trouvant naturel que vous fassiez le pied de grue, elles seront toujours en retard. Risqueriez-vous une remontrance qu'elles se fâcheraient comme alcoolique à qui l'on reproche son absinthe. Or, quand, une fois, elles ont commencé de récriminer, ceci est de connaissance générale, elles ne cessent pas. Intarissables, elles expliquent, accusent, et, à la fin, c'est vous le fautif.

« — Car voilà notre grand défaut, ma chère Xantippe, avoue l'Eulalie d'Erasme, une fois que nous nous mettons à crier, nous n'en finissons plus... »

Non ! elles ne peuvent être prêtes à l'heure fixée. Leur vie serait-elle en jeu que ces dames, choquantes de sans-gêne, feraient attendre un dieu. A cause d'une arrivée tardive, causée par la coiffure dont le long échafaudage lui fit manquer l'heure de la présentation au roi, Mme du Barry faillit passer à côté de la fortune. Le duc de Richelieu, accablé, voyait toutes ses combinaisons à vau-l'eau, Choiseul rayonnait et Louis XV allait s'en aller, lorsque parut, enfin, celle que l'on avait attendue si longtemps.

*
* *

Mariage du roi Alphonse XIII d'Espagne, le 31 mai 1904 :

« ... Mais la reine-mère et la fiancée se font attendre encore ; une demi-heure, trois quarts d'heure s'écoulent après l'arrivée du roi. Celui-ci finit par montrer des signes d'impatience. On ne sait que se dire, l'agacement de Sa Majesté gagne les courtisans, la foule. D'aucuns bâillent... »

*
* *

Dans une correspondance de Londres du *Gil Blas* (6 juillet 1906) sur la « season », la petite anecdote suivante, coup de marteau bien appliqué sur le clou :

« ... On ne parle que français. La duchesse de Manchester se fait attendre une heure. Lorsqu'elle arrive enfin, elle donne, en guise d'excuse, ce motif à son retard : « Figurez-vous que je suis grand'mère et que j'ai voulu embrasser mon petit-fils ! » Et comme, fort respectueusement, l'ambassadeur de Portugal lui demande depuis quelle époque elle a ce bonheur, elle répond : « Depuis huit jours, mais j'ai été si occupée

jusqu'à présent que je n'avais pas eu le temps d'aller le voir encore. C'est la première fois aujourd'hui. »

Avec une nuance d'amertume, mais sans oser lancer un cri de révolte, le correspondant ajoute :

« Elle a choisi l'heure du dîner, alors que vingt convives, invités par elle, l'attendent depuis soixante minutes. »

Mais elle est à fesser, l'insipide créature, toute duchesse de Malborough ou Manchester qu'elle soit !

*
* *

Insupportables dans les magasins où elles feront déballer les marchandises sans parvenir à fixer leur choix, il leur arrive de planter tout là, après avoir dérangé le personnel aux abois et l'avoir exaspéré par une dépréciation sévère des objets qui leur ont été présentés.

Poussez l'enquête : les employés dans les magasins de chaussures, etc., vous assureront que l'on sert, avec succès, deux hommes avant d'en avoir terminé avec une dame.

*
* *

L'absence de tact dont la femme fait preuve dès qu'elle est irritée ou même à l'état naturel vis-à-vis de qui lui déplaît, alors qu'elle sait si bien dissimuler ses sentiments quand il lui convient ; ce sans-gêne qui met l'époux en si fâcheuse posture ; cette inconvenance dont il est menacé, à tout bout-de-champ, oblige celui-ci

de céder à la volonté de son irascible et présomptueuse moitié. Ainsi faisant, il évite la scène qui le ridiculise ou l'obstinée récrimination qui ne cessera qu'après sa capitulation.

« Der Gescheitere gibt nach », prétend le proverbe allemand.

Dans son geste, dans son œil impérieux, dans sa manière de parler à son mari, chercheur émérite aux œuvres consciencieuses, il y a de la souveraineté, de la tyrannie hautaine ; dans l'humble complaisance du pauvre diable à répéter son : « Oui, ma chère ! » au bavardage inutile de l'épouse, il y a de cette subordination respectueuse, sans arrière-pensée, de l'esclave abruti par les coups du garde, armé de son fouet. Par quelle sorcellerie vulgaire ou savante, avec quels philtres du sérail, cette créature captiva-t-elle cet homme distingué qui devait parfois rechercher le positif en amour ? Que vous répondrai-je que vous n'ayez déjà exprimé ? Ce n'est point dépravation de goût, mais esclavage de l'habitude après la prise énergique d'une sèche volonté égoïste de femme sur une nature conciliante d'homme qui ne craignait rien tant que l'éternelle redite et les scènes de ménage.

*
* *

Voyagez avec une femme, la vôtre si vous y tenez ; dans le rapide qui vous mène de Valence à Avignon, — sans arrêt, — dînez dans le wagon-restaurant : votre femme sera persuadée que le Monsieur resté dans le

compartiment et qui ne prend pas le repas, attend le moment d'être seul pour fracturer ses bagages à main, sa valise à Elle ! Remarquez qu'il n'y a rien à voler dans cette valise, que l'on a fini de dîner bien avant d'arriver à Avignon, — vous le lui répétez pour la tranquilliser, — peu importe : le regard, menaçant dans sa fixité soupçonneuse, qu'elle a jeté sur l'inconnu au moment de quitter le compartiment, lui a suffisamment traduit l'opinion de Madame sur son compte et ce dont elle le soupçonne.

Le Monsieur a eu le bon esprit de ne point s'en formaliser ; il vous a même jeté un coup d'œil, en souriant, sourire qui vous a gêné.

*
* *

Que leur importent le lieu, le sujet de l'entretien ; que ce soit au cabaret ou à l'église ; qu'il s'agisse de questions d'intérêt général ou d'un fait les touchant de près, elles vous planteront là, vous et vos explications, pour suivre de l'œil le corsage qui passe, le chapeau qui disparaît au loin.

C'était, l'autre jour, à la quatrième chambre, pendant une suspension d'audience. Hâtivement, Me Danet expliquait à sa cliente comment il allait répondre à l'incident provoqué par l'adversaire. Fébrile, elle écoutait les yeux fixés dans les yeux de l'ancien bâtonnier. C'est qu'il s'agit de la garde des enfants qu'elle adore. Malheur ! Une mantille s'apprête à descendre l'escalier et voilà la cliente de Me Danet absente pour un long temps !

*
* *

Dans certains lieux de réunion, leur manque de tact frise l'impudence.

Aux courses, les femmes sont plus animées et plus bruyantes que nous autres ; elles sont aussi aglutinantes que le serait porte-guigne, acharné à votre poursuite.

A Monte-Carlo, elles montrent certainement plus d'acharnement que les hommes. S'emparant des sièges avec impétuosité, protestant dès qu'un bras effleure une plume de leur énorme chapeau, elles mettent à jouer une fébrilité, une passion anxieuse et bruyante qui font, à tout instant, se récrier joueurs et croupiers. Autour des tables, les discussions entre hommes sont peu fréquentes et ordinairement correctes. Entre filles d'Eve, elles ne sont même pas espacées et toujours accompagnées d'éclats de voix, d'appels à la justice, d'accusations graves récusant l'erreur de prime abord.

A l'époque où elle existait, le contraste entre la salle réservée du premier étage, dont l'accès avait été interdit aux femmes, et les salons du parterre frappait les uns et les autres. Alors qu'un silence tombal ne cessait de régner autour de ce trente-et-quarante où, sur deux cents joueurs enfiévrés, une vingtaine au moins risquaient le maximum à chaque coup, avec intermède de boissons américaines au buffet, en bas, vulgaires de ton, avec des ripostes et attitudes communes, elles se chamaillaient à propos de cent sous.

Ainsi que l'a suffisamment démontré la controverse irritante du chapeau, débattue devant tous les aéropages

depuis des années, elles se prélassent, au spectacle, avec prétentions intolérables pour ceux qui ont le bonheur contestable de se trouver derrière ou à côté d'elles. Impossible de supprimer le chapeau dans les théâtres de Paris !

C'est là un exemple typique du sans-gêne de la femme, de son mépris pour le droit d'autrui et de sa ténacité dans ses décisions les plus exaspérantes.

Impossible de supprimer les chapeaux au théâtre et Eiffel sait s'il en est de dimensions colossales avec plumes de casouar, sinon de colibri, ou autres oiselets que le Brésil et le Cap, bientôt dévalisés, envoyent à ces dames, antivivisectionnistes passionnées et pleurant à une injection faite à un cochon d'Inde dans un laboratoire.

Que n'a-t-on pas tenté depuis des années, pour obtenir que les coiffures féminines ne soient plus un obstacle irritant à la vue ? Protestations, pétitions, consultations, sans parler de l'éventualité, toujours menaçante, de scènes pénibles, duel entre le grincheux et le mari obligé de prendre fait et cause pour les fausses boucles attachées au casque de sa moitié, tout a sombré et les directeurs se sont déclarés vaincus. Impossible de faire capituler cette prétention, arborée au XVIIIe siècle, et qui est archi-sotte, puisque vous êtes appelée, chère Madame, à en souffrir vous aussi, pour peu qu'une dame se trouve assise devant vous !

Elles refusent même de porter une sorte de béguin ! Partout on récrimine, dans tous les pays, dans toutes les villes, contre cet abus intolérable ; les directeurs de théâtre ont demandé respectueusement aux dames de

bien vouloir se décoiffer : elles n'ont rien voulu entendre, pas plus à Paris qu'à Montevideo. Consultés, les spectateurs de Madison, en Amérique, ont déclaré toute tentative impossible en répondant: « Nous sommes obligés de tolérer les chapeaux de nos femmes; nous ne leur demandons qu'une chose, c'est qu'ils ne soient pas d'un prix trop élevé. » D'autre part, certain rédacteur au *Lyon Républicain* rappelle que voilà dix, quinze, vingt ans qu'il proteste avec cette conviction qui anime les apôtres des nobles causes. L'autre jour, il s'est attiré la réponse suivante, exquise d'impudence inconsciente :

— Que voulez-vous ? J'ai la tête petite, et les grands chapeaux me vont bien.

*
* *

Oh ! l'air d'importance que prend Mme la préfète pour traverser les salons ; l'air de bravade, avec lequel, capricieuse, la belle catin à la mode, dont la joie est de remplir les cafés de nuit d'esclandres et de propos effrontés, fait son entrée à Armenonville, écrasant de son luxe ses camarades, passant impertinente à côté des dames de la haute société qui la suivent d'un regard admiratif où percent, dirait-on, des velléités d'envie inavouée.

*
* *

Quand elles s'abordent, est-il un regard de juge d'instruction, un « dévisagement » de policier enquêteur plus inquisitorial que ce long enveloppement de l'œil allant des pieds à la tête ? N'est-ce pas un manque de tact, blessant au suprême degré que cette curiosité désobli-

geante que toutes pratiquent, afin de satisfaire à l'une des préoccupations prédominantes de leur intellectualité? Or cette manière d'agir est vraiment trop fréquente et trop prononcée pour qu'on puisse l'imputer à telle classe, à un manque d'éducation ou à un travers personnel n'affectant pas la généralité : la duchesse aussi bien que la bourgeoise, même distraites, se rendront coupables de cette grossièreté.

Une femme du meilleur monde qui en accoste une autre ? Mais on jurerait vraiment qu'elle cherche — impatiente de trouver — un faux pli à la robe, la ride nouvelle au visage, un cheveu blanc sous le chapeau. Et elles s'inspectent ainsi, les unes les autres, avec une obstination entêtée, sans éprouver cette répugnance que ressentirait tout être d'éducation plus achevée et plus délicate. Décidément, par nombre de côtés, la femme ressemble au juif.

*
* *

Une dame âgée, qui tient une pension à Genève, s'exprimait ainsi :

— Je préfère de beaucoup les messieurs aux dames comme pensionnaires. Un homme, à moins d'être Allemand, est exact aux heures des repas ; il ne récrimine pas sur tout et, à moins que ce ne soit un butor, montre des égards envers les autres personnes qui habitent sous le même toit. A table, ces messieurs sont gais, et pourvu que mes femmes de chambre aient dépassé un certain âge... Mais les dames... non je préfère avoir la maison vide... Elles accaparent le personnel, réclament des soins incessants, des prévenances et des privilèges, ne se déclarent jamais complètement satisfaites, et dès

qu'elles sont plusieurs autour de la même table, on peut être sûr qu'après les effusions d'une intimité spontanée, deux au moins d'entre elles se sont brouillées. Et puis, sitôt qu'elles sont contrariées, elles critiquent tout, lésinent, excitent les domestiques en les poussant à leur confier les griefs qu'ils peuvent bien avoir contre leurs maîtres... Ah non ! plutôt trois messieurs que quatre dames !

*
* *

Combien de femmes se sont arrogées le droit d'ouvrir les lettres de leur mari, celui-ci serait-il médecin, avocat, et cela, non pas par jalousie, mais trop souvent par curiosité, par manque de délicatesse supérieure ?

Mentionnerai-je les filles chez lesquelles la mère occupe l'emploi d'une domestique ?

*
* *

En confiant, ainsi que je le ferai remarquer d'autre part, — du moins en ce qui concerne la reine, — l'une ses joyaux au perruquier Léonard, et l'autre son auguste personne à son dentiste, toutes deux, au moment de la fuite vers la frontière, LL. MM. Marie-Antoinette et Eugénie, se montrèrent, sans contredit, femmes par excellence en ces moments critiques, mais elles manquèrent un peu de tact, que vous en semble, gentilshommes de la cour, tout prêts à vous dévouer pour votre souveraine ?

De nos jours, le couturier a détrôné le perruquier. Ceux qui ont lu Beaumarchais ne manqueront pas de

le regretter. En vérité, Figaro était plus amusant que M. Faquin, officier d'Instruction.

Le couturier, c'est le confident, celui pour qui l'on n'a pas de secrets, et duquel la riche parvenue soutirera des indiscrétions sur les dessous de la comtesse de X... Ce dispensateur a le privilège des longues audiences ; il pousse aux folles dépenses, sans crainte des rebuffades, parce qu'il s'adresse à la coquetterie, qu'il accorde de gros crédits et qu'il a connaissance de détails croustillants.

*
* *

Elles sont dangereuses, les nièces des grands hommes, quand elles se mêlent de publier les lettres de l'oncle, nullement destinées à la publicité. Un frappant exemple de cette courte vue nous est fourni par la publication des notes et billets d'Alexandre de Humboldt, par Mlle Ludmila Assing, livre qui provoqua jadis, dans l'Allemagne entière, un scandale retentissant. Aussi bien, en songeant aux mobiles qui poussèrent cette terrible nièce à commettre l'erreur, on se demande si ce sont là, à aucun degré, les indices d'une intelligence perspicace. Ces billets n'étaient pas destinés à voir le jour si peu de temps après la mort du savant. Ce sont des boutades, des accès d'humeur, des cris incohérents de rage. Qui peut se vanter, demandait Saint-René Taillandier, choqué à la lecture de cette publication intempestive, de n'avoir jamais laissé échapper une parole dont la publication solennelle le couvrirait de confusion et le remplirait de douleur ? Selon lui, Mlle Assing a failli compromettre le grand nom dont elle a abusé, sans intention mauvaise, mais « par vanité, par une activité

brouillonne, incapable de résister à sa démangeaison d'écrire et de paraître. »

Julian Schmidt, de son côté, s'écriait, après une volée de bois vert :

« Dieu nous préserve d'avoir jamais des nièces qui s'avisent de publier nos lettres à tort et à travers ! »

Il n'y a pas très longtemps que M. Gabriel Monod se voyait dans la triste obligation d'avouer que Michelet n'avait écrit aucun des volumes publiés, sous son nom, après sa mort. C'était tout simplement la veuve qui exploitait, en librairie, la glorieuse signature du mari, à l'aide de quelques notes, laissées dans un tiroir.

*
* *

Les maris des femmes célèbres ont, dans cette position difficile, toujours su garder leur dignité ; échappant au ridicule les menaçant à tout propos, ils savent tenir leur rang et s'effacer modestement.

Rarement, les épouses des grands hommes qui portent un nom dans l'histoire, ont su se montrer à la hauteur de leur fortune ; la plupart ont même encouru pis que le blâme.

Je tiens à le répéter : si, dans la rédaction de ces pages, une expression trop vive, quelque outrance aussi dans l'examen venaient à se rencontrer, je prie mes aimables lectrices de bien vouloir m'excuser, l'insolente notule ne s'adressant pas à elles personnellement. Si j'ai forcé le ton, en outre, c'est pour mieux indiquer que, nous, hommes, journellement attaqués, sans ménagement

aucun, par des femmes et leurs succédanés, les féministes, sommes capables de répondre de même. Enfin, le souci de la vérité, aussi bien que celui de la démonstration m'obligent à citer, sans les atténuer, des faits historiques irréfutables, et que nul ne pourra contredire.

Arrivé à ce chapitre de *Sexe Faible,* je me vois dans la pénible obligation de rappeler que, de toutes les femmes des Présidents de notre troisième République, la seule qui ait su tenir son rang sans encourir de blâme, c'est encore la bonne maman Grévy, à laquelle Mme Fallières doit ressembler. Toutes les autres ont donné des sujets d'inquiétude aux républicains. Mme Carnot passa son temps à intriguer et à contrecarrer les idées des ministres avancés, et Mme Loubet, tout comme ses devancières, ne recherchait que la société des évêques.

*
* *

Dans un pays comme la France, où la femme joue un rôle prépondérant, l'homme se voit contraint d'abandonner souvent tel agrément, dont la privation peut le faire souffrir.

Prenez un train sans couloir. Il n'y a qu'un seul wagon pour fumeurs. Vous pouvez être sûr que trois places sont prises par trois épouses qui ne veulent point quitter leur mari, ne serait-ce que pour une heure. Si vous sortez votre pipe, une des trois dames vous jettera un terrible coup d'œil, tout en pinçant les lèvres et les ailes du nez d'une façon significative. Or, le tabac est un désinfectant au premier chef et sent bon, tandis que l'horripilante eau de Cologne et la nauséabonde ver-

veine dont elles humectent leurs dessous sentent mauvais à la longue et indisposent.

Ajoutez qu'il n'y a pas une âme dans le compartiment des dames seules !

Ce sans-gêne, ce manque de considération envers autrui chez la femme qui, dès qu'on lui livre le doigt, accapare le bras, vous heurte à chaque pas dans la vie quotidienne.

Vous pouvez assister à la scène, une fois au moins par jour ; si cela ne vous convient pas, questionnez les conducteurs.

L'autobus des Feuillantines, bondé de monde à l'intérieur et avec son impériale garnie, quitte la place du Théâtre Français en laissant en panne une dizaine de voyageurs, qui maugréent de n'avoir pu trouver de place. A cent mètres de là, au moment où la voiture va s'engouffrer sous les guichets du Carrousel, une dame demande qu'on arrête ; le conducteur s'y refuse, et comme elle insiste, il riposte. Elle se fâche et menace l'employé de se plaindre. Pourquoi n'est-elle pas descendue place du Théâtre Français, puisqu'elle avait affaire rue de Rivoli ? C'eût été une marque d'égards qui ne lui eût rien coûté, au contraire, à l'adresse des voyageurs qui attendaient. Descendant à l'arrêt, elle cédait sa place à l'un d'eux.

Questionnez les conducteurs : il est rare qu'un homme montre aussi peu de considération pour autrui et autant d'exigences déplacées que les voyageuses.

Ceci se passe en Europe ; c'est pis aux Etats-Unis, à en croire la scène que raconte le baron de Hübner :

« Je suis assis dans un tramway-car. Un léger coup

d'éventail m'arrache à mes pensées et voilà, fièrement dressée devant moi, une jeune femme qui me toise de pied en cap, d'un regard hautain, impérieux, voire même courroucé. Je m'empresse de me lever, et elle prend ma place sans daigner me remercier. »

*
* *

Entraîné par celle qu'il aimait et dont il était aimé, dans le duel qui devait lui être fatal, Ferdinand Lassalle apprend encore, avant de mourir, que celle-ci épousera sous peu le prince Racowitz, son adversaire.

Lola Montès se trouva mêlée au duel qui coûta la vie à Dujarrier, le rédacteur à la *Presse,* frappé d'une balle au front, le 11 mars 1845.

Elle afficha une désespérance tragique, cria à l'assassinat, pour courir le guilledou quatre jours après.

*
* *

Leur curiosité, après la mort d'une hétaïre cotée, — le bonheur de ces dames de la société de pouvoir fouiller dans les linges intimes de cette fille de joie, de cette fille de tristesse, comme disait Michelet, quand il lui arrivait de songer à la bêtise de la plupart de ces poupées !

*
* *

Je n'aurai garde de surcharger ma démonstration d'exemples puisés dans les réclamations envoyées journellement aux gazettes et qui sont un tableau des mille et deux ennuis dont le manque de retenue, l'incorrec-

tion et le sans-gêne féminins accablent le genre humain dans les services publics. Je glisserai donc sur ces demoiselles du téléphone, me contentant de rappeler la circulaire du ministère prussien, qui fit le tour des journaux.

A partir de janvier 1907, la femme préposée aux guichets des gares est remplacée, en Prusse, par un employé masculin. L'expérience, affirme cette communication ministérielle, n'a pas été favorable au sexe faible, et les femmes, sous tous les rapports, à l'en croire, sont inférieures aux hommes. Au point de vue de l'exactitude, de la courtoisie, de la bonne humeur, de l'application, l'employée ne peut soutenir la comparaison.

Il paraît que le public se plaignait beaucoup et trouvait que les employés-hommes « sont plus complaisants, plus justes et ne sont pas aussi enclins à se montrer désagréables ».

*
* *

Sur la petite place, sous l'ombre des marronniers, les gens, le ticket à la main, attendent l'autobus. On vient à signaler un ballon dirigeable passant au-dessus des têtes, là-haut, dans le ciel. Aussitôt, tous de descendre du trottoir en bousculade, mais, sur cinq dames, trois, aussitôt, ouvrent l'ombrelle, tout en protestant contre le rudoiement ; puis, sans égards pour les voisins, elles empêchent les curieux de voir et les blessent au visage avec les pointes de baleine, levées, baissées, tournoyant dans tous les sens.

*
* *

N'est-ce pas aussi un manque de tact que ces gentillesses auxquelles j'ai déjà fait allusion, et qui sont continuellement adressées à l'homme par ces plumifères, revendiquant le droit de vote pour des sœurs qu'elles tiennent, du reste, en piètre estime ? Nous flagellant d'un mépris tenace, les bas-bleus n'ont garde d'adoucir l'expression ou de chercher à expliquer les torts et actes de vandalisme qu'elles nous prêtent autrement que par notre corruption et notre bestialité. M. de Malguénac a raison de dire que nous avons quelque mérite de toujours les déclarer charmantes alors qu'elles ne nous ménagent guère. Prenant les romans de Gyp à témoin, le spirituel écrivain souligne que tous les hommes décrits par l'aimable comtesse sont laids, grotesques, pervers et despotes. Chaque fois que cette dame exquise présente quatre hommes et autant de femmes réunis dans un salon, à l'Hippodrome, dans un coin quelconque, « soyez sûr que sur les quatre femmes, trois au moins sont jolies, dont au moins une ressemble à Gyp. Mais les hommes sont laids ! Elégants — nous ne fréquentons que le monde élégant ! — mais laids. Voilà pour le physique. Quant au moral, c'est l'abomination de la désolation... »

Ce qui, chez Gyp, confine à de l'exagération hystérique, devient véritable phobie chez d'autres pour qui tous les hommes sont des monstres ignobles, des êtres vicieux avilissant leurs femmes, etc. Ces terribles amazones méprisent évidemment le mâle, et la passion la plus aveugle parle, dans leurs manifestes, le langage

le moins modéré. Malheureusement, en cet amas d'invectives formant bibliothèque, très rares l'observation raisonnée et surtout l'esprit. Pour trouver le mot vraiment drôle qui fait oublier le ton de la diatribe, il faut remonter haut et l'aller chercher dans la protestation, mentionnée par M. Du Bled, de cette petite marquise qui, se plaignant d'une infériorité féminine, s'écriait, en faisant une moue délicieuse : « On voit bien, à la manière dont nous avons été traitées, nous autres femmes, que Dieu est un homme. »

Scène de tous les jours

— Quel temps fait-il ?

— Gris, menace de pluie, ma chère...

— Assommant ! Je ne sais vraiment quoi me mettre. Du reste, je n'ai pas grand choix...

— Si tu n'as pas grand choix, tu n'as pas longtemps à...

— Non, monsieur, je n'ai rien à me mettre... On dirait d'une pauvresse.

Lui, impatienté :

— Mets ce qu'il te plaira, mais habille-toi, ma chère, je t'en supplie.

— Ma robe noire... ma bleue, avec la collerette ?

— Quelle importance veux-tu...

— Te voilà de nouveau dans un de tes mauvais jours. Cet homme est vraiment charmant !

— Mais non, je t'assure... Je suis très heureux de vivre et d'y voir clair... Mais voilà une heure que je drogue ; nous sommes en retard d'un quart d'heure déjà, et j'aurais tant voulu entendre ce *Prélude*...

— Avec ça que c'est ma faute... Si cette stupide bonne...

— Tu aurais pu abréger ton algarade ou remettre à ce soir tes...

— Voyez-vous cela ! Mais tu m'y fais penser ; j'ai totalement oublié de lui savonner les oreilles, à cause du gigot... Rose... Rose...

— Je t'en prie... habille-toi... ne recommence pas...

— Rose ! Rose ! Ah ! mais la voilà qui fait semblant de ne pas entendre... je vais descendre à la cuisine...

Le mari pousse un soupir :

— J'aurais pourtant bien voulu entendre le *Prélude*.

La Scène à la gare

Recroquevillée dans le fond du compartiment, les yeux lançant des éclairs, les poings crispés, elle attend avec une impatience qui déborde. Les voyageurs se demandent ce qui peut l'agiter à ce point.

Enfin, le voilà, le criminel ; il accourt, essoufflé :

— Ah ! c'est toi... ce n'est pas malheureux... Qu'as-tu fait ?

— On n'en a jamais fini avec ces sacrés bagages... tous ces colis...

— Voyez-vous cela ! Tu ne voudrais pourtant pas que je voyageasse pendant un mois...

— Oh ! dix jours, ma chère...

— Avec une seule robe... Mais te voilà bien, toi, voilà bien les hommes...

Comme elle parle à haute voix, sans se gêner devant les voyageurs, ceux-ci se jettent des coups d'œil moqueurs, tandis que le pauvre diable de mari cherche à la calmer, et explique très bas :

— Je t'en prie, ma chère... Au mois d'août, à Interlaken... en pleine saison...

Furieuse, elle accentue les reproches :

— Tu ferais mieux de te taire que de venir me raconter des sornettes... oui, monsieur, des sornettes...

— Mais réfléchis donc, Emma ! Le seul Grand Hôtel avait passé soixante malles à enregistrer... Il faut du temps, les employés...

— Tais-toi... Tais-toi... D'ailleurs, tu viens du buffet et non de la salle des bagages.

— J'en viens, en effet, puisqu'il était convenu que nous nous y retrouverions...

Hors d'elle, elle le regarde en face :

— Ah ! ça c'est trop fort, par exemple ! Alors, tu crois que je vais t'attendre dans ce buffet, seule ; me morfondre jusqu'à ce qu'il plaise à monsieur... Ah ! bien non, il fallait venir dans ton Oberland, où il n'a fait que pleuvoir, pour entendre celle-là...

Le train siffle. Résigné, n'osant plus souffler mot,

Monsieur s'empare d'un journal et se cache le visage, tandis que Madame, les lèvres pincées, rumine, tantôt en regardant le paysage, qu'elle ne voit pas, tantôt en promenant sur nous, qui n'avions pourtant rien à nous reprocher, son dur regard de femme outrée.

Tout doux ! nous ne sommes pas uniques au monde. M. de Varigny, dans son livre : *La Femme aux Etats-Unis*, cite, entre autres protestations, un article de M. O. Fay Adams, paru dans la *North American Review* (sept. 1890), et dont la reproduction s'impose ici. Je ne sache pas de critique plus générale et mieux fondée que cette spirituelle sortie :

« Il s'agit des femmes, et je sais d'avance que je vais à l'encontre de toutes les idées reçues... Depuis trop longtemps l'on nous répète sous toutes les formes que la femme exerce sur nos manières une influence salutaire, que par son exemple, elle les affine et les polit... Les hommes le croient, ou affectent de le croire par galanterie ; quant aux femmes, elles en sont convaincues. Il n'en est rien et si les hommes, entre eux, adoptaient les manières des femmes hors de chez elles, leur égoïsme féroce et leurs allures déplaisantes, c'en serait tôt fait de la vie sociale. »

Et pour justifier ses assertions, M. Adams énumère un certain nombre de cas empruntés aux détails de la vie de chaque jour, et il en déduit les conclusions suivantes : 1° l'indifférence avec laquelle la femme subordonne à ses caprices les convenances d'autrui ; fait à

noter surtout chez les jeunes ; 2° la dédaigneuse tranquillité avec laquelle elle fait faire antichambre à ses visiteurs et visiteuses ; 3° l'impossibilité pour elle de laisser finir celui ou celle qui parle ; trait commun à toutes les femmes, comme l'impossibilité d'être exacte et leur impolitesse les unes vis-à-vis des autres.

« ... Une femme réclame un billet, se dit pressée et demande à l'employé des renseignements sans fin que l'indicateur qu'elle tient à la main peut lui fournir. Si quelqu'un réclame et l'invite à se placer à son rang, elle le tient pour un impertinent et le lui laisse entendre. Elle ne veut attendre ni se presser ; l'idée ne lui vient pas qu'elle empiète sur les droits de ceux qui la précédaient, et si le buraliste la prie de faire place à ceux qui suivent, elle s'éloigne, indignée de son insolence... Mais c'est dans les magasins de nouveautés qu'il faut la voir étaler son inconscient égoïsme. Depuis le moment où elle franchit le seuil, en laissant négligemment retomber la porte sur celle qui la suit, jusqu'à l'heure où elle quitte, pas une minute où elle n'affiche le plus profond dédain des convenances. Pendant des heures, elle condamne de malheureux employés à déplier les étoffes qu'elle n'a nullement l'intention d'acheter ; elle fait à haute et intelligible voix des commentaires blessants sur la lenteur et la bêtise des vendeuses ; elle déplace et laisse tomber les objets avec la plus parfaite indifférence ; elle toise insolemment ses voisines de haut en bas, elle encombre les couloirs et son ombrelle est une perpétuelle menace pour les yeux d'autrui. Quand elle part, enfin, n'ayant rien fait de ce qu'elle eût dû faire et beaucoup fait ce qu'elle n'eût pas dû faire, elle rentre chez elle la conscience satisfaite. »

Éducation maternelle.

Cette jeune personne possède, en réalité, les aspérités de caractère dont l'entourage se plaint ; elle les cultive d'abord parce que sa nature l'a voulu ainsi, mais aussi et surtout, reconnaissez-le, parce qu'elle fut élevée par sa mère qui, oncques, ne vit rien d'aussi beau que sa fille, personne d'aussi accompli, d'aussi parfait et qui, depuis les langes, le lui répéta sans interruption.

Eût-elle mille fois tort dans ce conflit, qui la met, pour la première fois, en face de son mari, la fautive sera poussée aux extrémités par la mère, n'admettant pas qu'Angèle pût avoir des torts. Sous l'assaut de ces instigations maternelles — jamais paternelles, le père n'excluant pas l'erreur chez sa fille, — le caractère de la jeune femme s'aigrira forcément ; malgré l'amour qu'elle a pour son mari, par habitude, elle donne raison à sa mère, qui n'est pas précisément prompte au pardon dès qu'il s'agit du bourreau de l'idolâtrée.

La tendresse aveugle qu'une maman porte à sa fille, tant admirable soit-elle, ne fait pas moins de celle-là une éducatrice pernicieuse. En gâtant cet être malléable, qui deviendra fantasque, capricieux et volontaire, en lui cédant sur toute chose, dès l'enfance, — en satisfaisant tous ses désirs, elle l'a, en lui préparant

d'amères désillusions, bien mal armée contre les futures déconvenues.

Charly, un insupportable gamin, commet quelque grave faute. Les assistants froncent le sourcil ; l'enfant, narquois, recommence ; la mère gronde ; au paroxysme de la colère, le petit garnement la frappe. L'assistance est révoltée, et la mère se décide à châtier ; mais, un instant après, l'emportant dans ses bras, elle s'échappera avec le Benjamin, le cajolera et lui demandera de lui pardonner !

Oh ! les mamans.

Dans une page exquise d'attendrissement, où elle parle de celle qui fut la sienne, George Sand écrit les lignes suivantes, pâle image de l'éducation incohérente dont la petite Aurore eût à se réjouir :

« Quand elle s'apercevait qu'elle avait été trop loin, elle me pressait dans ses bras, elle pleurait, elle m'accablait de caresses. Elle me disait qu'elle avait eu tort, elle craignait de m'avoir fait du mal, et moi, j'étais si heureuse de retrouver sa tendresse, que je lui demandais pardon des coups qu'elle m'avait administrés. »

Ah ! s'il est un souvenir inoubliable, une évocation d'une douceur infinie, que l'on garde en soi, enchâssé, durant toute la vie, dans le plus profond de son cœur, c'est bien cet amour dont votre mère vous combla. Mais cet amour, dans ses débordements et dans son exclusivisme, autant que dans son aveuglement, ne tendra-t-il pas à faire de cet enfant précoce un parfait mufle, lui, par caractère, enclin à l'orgueil, travers qui n'eût pas dégénéré en vanité affligeante, si on l'avait énergiquement combattu jadis ?

Et pourquoi cet enfant, généreux et tendre au dehors, se montre-t-il volontaire, acariâtre même, irritable dès qu'il est seul à seul avec sa mère, qui souffre horriblement de voir son fils dur à ce point ? A qui la faute, si ce n'est à cette pauvre maman qui, dès les premières années, gâta son chérubin, l'écoutant souffler. Michelet raconte combien l'éducation maternelle l'avait rendu tyrannique, méchant :

« Bientôt j'étais touché de la peine de ma mère, mais j'étais trop fier pour revenir et j'accumulais ainsi des torts graves, qui me laisseront toujours les plus cuisants remords... »

*
* *

Cependant, avec cet œil sans cesse fixé sur sa fille, avec les recommandations d'heure en heure répétées, de se tenir droite, de ne pas pencher la tête, de ranger sa coiffure, le chaperon maternel complète admirablement le déséquilibre atavique des côtés féminins de l'enfant. Le système nerveux, le seul exercé, le seul tenu constamment en éveil, prend alors, chez la patiente, une prépondérance absorbante, nuisible à la santé, préjudiciable à la pondération de la pensée, à l'équilibre du jugement.

*
* *

A les voir exhibant leurs filles, on dirait qu'une mère est toujours plus ou moins la proxénète de son enfant. L'attitude choisie, quand elle présente le trésor à celui qu'elle soupçonne pouvoir devenir le gendre rêvé, est tout un poème.

Dans ces cas-là, la conduite du père est diamétralement opposée. Il appréhende de donner sa fille et la voudrait garder auprès de lui.

Avant le mariage, le père est hostile au soupirant ; après les noces, il le soutiendra plutôt dans ses revendications, par simple esprit de justice.

Du côté de la mère, c'est une autre chanson. Doucereuse, pleine d'attentions pour ce cher jeune homme tant qu'il n'a fait que rôder autour du piège, elle l'écorchera vif si, une fois ligoté, le sacripant cause quelque chagrin à son épouse, enfant gâtée, de l'aveu de tous, qui hurle pour un rien.

*
* *

Quand une mère préfère l'un de ses enfants à l'autre, il n'est pas d'injustices qu'elle ne soit capable de commettre en faveur du Benjamin, dorloté, choyé, gâté et admiré sur toutes les coutures. Pour l'autre, les rebuffades, les punitions, car il est toujours rendu responsable des sottises que commet son frère. Plus tard, celui-ci pourra commettre des folies, et sa nature, corrodée par l'inconscience maternelle, l'y entraînera volontiers, — peu lui chaut, ne sait-il pas que la mère se tient derrière lui, la maman qui payera ou qui excusera, si elle ne l'admire, cette explosion de rage, laquelle, pour une simple contradiction, blessa si dangereusement le voisin,

J'ai questionné quatre criminels de marque : trois avaient été élevés par leur maman qui, en les choyant et en leur pardonnant tout, pouvait s'attribuer grosse responsabilité.

*
* *

Au beau milieu du repas, l'enfant unique simulant l'irritation, et regardant son père, assis en face, crie en repoussant la main de la mère :

« — Laisse donc, maman ! J'ai mes nerfs aujourd'hui.

Prononcé par cette bouche de six ans, le mot inattendu est vraiment drôle.

Autour de la table, le rire d'éclater ; les deux tantes contemplent le môme avec des larmes dans les yeux :

— Avez-vous entendu, cher ami, dit la maîtresse de maison au convive, petit bonhomme a ses nerfs aujourd'hui ?

De nouveau, tous de s'esclaffer.

Comme, pour la troisième fois, petit bonhomme répétait la plaisanterie, ce qui n'était plus drôle du tout, le père, un tantinet gêné, l'envoya jouer dans le jardin, avec un bonbon dans chaque main.

Alors, le convive qui avait ri à la première saillie, se douta de l'affaire. Un beau matin, petit bonhomme, la cueillant de la bouche maternelle, avait, sans la comprendre, lancé la phrase. On s'était beaucoup égayé ; mais, depuis lors, par sot orgueil, dès qu'il y a quelqu'un à table, la mère, par des invites, des coups d'œil, haletants pour ainsi dire, l'évoque dans la mémoire du bambin et celui-ci, toujours sans comprendre, finit par répéter sa drôlerie.

Cette maman est en train de rendre son fils aux trois quarts idiot.

*
* *

Toutes ces femmes, mères, grand'mères, tantes, sont vraiment dans une perpétuelle agitation, et c'est, à la vue d'un miniscule danger, l'appel véhément, le cri d'alarme terrifié qui vous contracte le cœur :

— Albert ! ô mon Dieu ! Albert ! ne marche donc pas là... Veux-tu faire attention...

Violemment, dans un mouvement de surexcitation nerveuse que le danger à courir n'exigeait nullement, elle a saisi, par le bras, le petit qui, secoué comme cerisier par main de maraudeur, ne retrouve son équilibre qu'un moment après.

Vraiment, à l'entendre cette mère, on aurait cru le gamin perdu.

Que ce même Albert se promène avec petit père, l'oncle ou bon papa, ceux-ci, si pareil faux pas le menace, se contenteront de l'avertir :

— Attention où tu marches, mon gaillard ! Sentinelle, prenez garde à vous !

Albert regarde et continue son chemin sans accident.

Combien de maladies de cœur, combien de troubles, d'origine nerveuse, eussent été épargnés aux générations passées et à la nôtre si mères, sœurs, nourrices, tantes et gouvernantes, avaient bien voulu dominer leur apeurement puéril et ne pas secouer pareillement ce petit à propos d'un caca qu'il eût évité de lui-même.

Observez une mère avec son fils, en voyage. Elle ne laisse pas tranquille, une minute, ce garçon qui éprouve un impérieux besoin de bouger, de regarder, de ques-

tionner, et ce sont de continuels : Robert, ne te penche pas ainsi ! Robert, tiens-toi droit ! Robert, ne touche pas à ce loquet ! Robert, ne veux-tu pas souffler contre la vitre ! Robert, ne...

Oh ! combien crispante pour tous cette admonestation sans arrêt.

Cependant, à l'autre portière, j'ai observé un père qui n'a pas adressé, durant tout le trajet, quatre observations à son fils, pour le moins aussi turbulent que Robert, et s'il le fit, ce n'est pas par conviction, mais un peu par faiblesse d'homme en présence d'une femme à laquelle il désire montrer qu'il abonde dans son sens.

De cette éducation qui ne fait qu'empirer, nous tirerons la conclusion que notre moderne neurasthénie doit provenir, en majeure partie, de cette surveillance maternelle si promptement alarmée sans cause suffisante. Oui, c'est elle la vraie fautive souvent et c'est à l'entourage féminin qui berça leur enfance et leur jeunesse que nombre d'entre nous peuvent allègrement attribuer l'agitation nerveuse qui les tourmenta sur le tard et la maladie cardiaque qui les enlèvera à la fin.

*
* *

Ce pauvre diable, enthousiaste de nature, intelligent, mais élevé dans les jupes de sa mère et de cousines âgées qui l'écoutent souffler et perdent la respiration dès qu'il fait un geste, ce garçon, on eût beau le recommander à la bienveillance des professeurs, comme il n'a aucun goût pour ce qu'on lui enseigne, il échoue aux examens. Evidemment, ce génie est la victime de basses

intrigues et ses maîtres se sont montrés d'une sévérité révoltante envers lui.

Cependant, le voici à la tête du fonds de commerce. Jeune, devenu prétentieux à force d'encens, il bouleverse, rénove, achète à tort et à travers, revend à perte, sans écouter un conseil, tandis que mère, mère-grand, tantes et cousines continuent à secouer l'encensoir.

Trois ans après, à peine âgé de trente-cinq ans, le pauvre garçon que la vanité et sottise maternelles ont complètement dévoyé, sonne aux portes d'huissier, le dos voûté, avec, sur la tête, des cheveux déjà blancs.

Il vient de faire une grosse faillite et la mère, les tantes et cousines, à défaut de coupables, accusent le gouvernement d'être la cause de cette ruine imméritée. Ces excellentes personnes en rendent aussi responsables les circonstances, les clients, les voisins, le concierge, bref, l'univers entier, sauf elles et lui.

*
* *

— Comment ! encore une culotte trouée.

— Mais, maman, elles sont usées ces culottes du frère...

— Et dans quel état t'es-tu mis, mon garçon ! C'est-y Dieu possible...

— Nous avons été au moulin...

— Au moulin ! Je t'ai défendu d'aller au moulin... Je ne veux pas que tu ailles au moulin, entends-tu... Les machines te broieront un jour...

— Mais c'était avec le contre-maître et Ernest pour voir les rats dans la...

— Tu sais bien que je ne veux pas que tu fréquentes

Ernest... Et tes souliers, grand Dieu !... Mais regarde donc tes souliers, malheureux, dans quel état ils sont... Mais regarde donc !

— C'est la farine, m'man...

— Et tes mains... tu vas me faire le plaisir d'aller laver tes mains... ce n'est pourtant pas de la farine, cela...

Elle lui enlève la casquette :

— Et comme te voilà peigné, mon enfant !... Peut-on imaginer chose pareille !... J'ai vraiment honte de toi... Tu me fais une très grande peine...

Comme cela tous les matins, tous les soirs, durant la longue enfance. Mais alors, ô mère, sainte maman, ne vous demandez pas, plus tard, pourquoi votre fils fait, en se lamentant, une cure d'isolement.

A la 6e chambre, dans les procès en divorce, les juges ont pour règle constante d'abandonner l'enfant à la garde de la mère, mais ils s'en repentent parfois. Le petit bonhomme qui sait que sa maman ne peut rien lui refuser se moque de la discipline des institutions où l'a placé le père, soucieux de son avenir. Excusé d'avance par la sainte femme, prompte à accuser le proviseur, le directeur et les professeurs, Maurice ne travaille pas, reste à la maison sous les prétextes les plus variés et finit, malgré son intelligence éveillée, à devenir un cancre capricieux.

*
* *

Dès que l'enfant est grandelette, la mère l'incite à tromper autrui en lui enseignant les artifices de la toilette qui soustrairont au regard telle anfractuosité et

feront rebondir telle protubérance fléchissante. Aussi, jamais un homme ne saura-t-il dissimuler comme femme, quand il s'agit de niaiseries.

*
* *

J'ai acheté une dizaine de poupées à trois sous pièce, et les ai distribuées aux petites fillettes de mon voisinage dont quelques-unes ne sont pas enfants de pauvres. La joie fut grande. Le lendemain, toutes les poupées avaient disparu : c'étaient les mamans qui s'en étaient emparées, malgré supplications et pleurs, « pour les mettre de côté », « pour plus tard », pour « une autre fois ».

Il y a aussi pas mal de bêtise méchante là-dedans.

*
* *

— Monsieur Henry ! Monsieur Henry ! venez à côté de moi, ordonne la bonne en poussant la voiturette où dort un autre mioche.

— Non, je veux courir...

— Monsieur Henry ! voulez-vous venir ! Je dirai à Madame que vous avez été désobéissant. Elle vous grondera...

Monsieur Henry fait la moue, marche en traînant les pieds.

Je m'adresse à cet être stupide — personne ne s'y méprendra :

— Pourquoi ne pas le laisser courir sur le trottoir ?

— Madame l'a défendu...

— Mais vous voyez bien qu'il n'y a pas de place pour lui entre ce mur et vous...

— Madame ne veut pas que Monsieur Henry se mette en nage.

L'enfant baisse la tête et pense aux autres gamins, plus libres que lui et que l'on voit courir sous les ombrages du Luxembourg ; ces fortunés développent leurs muscles, leur voix et leurs poumons en « se mettant en nage ». Ceux-ci, brisés de fatigue, dormiront à poings fermés, toute la nuit jusqu'au matin, tandis que Monsieur Henry rêvera, très agité, à leur chance de n'avoir ni bonne ni maman qui défendent de « se mettre en nage ».

*
* *

Tenez ! Voici une famille déambulant au bord de la Méditerranée, sur le chemin de halage.

La petite fille, déjà gourmée, les bras ballants, marche silencieuse auprès de sa mère ; elle ne pense à rien et regarde sans voir. Le garçonnet, d'un an plus jeune que sa sœur, la main dans la dextre paternelle, sautille, bougillonne, regarde à droite, à gauche, et questionne sans s'arrêter :

— Papa, mais il leur faut beaucoup de charbon à ces gros navires de guerre. Où le mettent-ils ?

Gravement, le père donne l'explication.

— Papa, l'eau de la mer, pourquoi est-elle bleue et non pas blanche comme celle que nous buvons ?

Explication paternelle plutôt embarrassée.

— Papa, les oiseaux, comment font-ils pour se maintenir dans l'air avec leurs ailes ? »

Ces demandes sont évidemment jetées à l'étourdie et l'enfant se contentera d'une réponse qui n'en est pas une. Mais, que diable, elles témoignent quand même chez celui qui les pose d'un intérêt pour l'inconnu, d'une tentative d'analyse réfléchie d'essence supérieure et autrement plus désignatrice d'intelligence que l'atonie détachée de la fillette.

Cependant, tandis que son frère questionne, elle, de son œil tranquille, regarde le bleu de l'eau, la mouette qui vole et que le frère a désignée, puis, comme vient à les croiser, accompagnée de sa maman, une fillette de son âge, elle a planté là l'oiseau, la mer, pour dévisager curieusement la passante ; dix pas plus loin, elle ouvre la bouche pour faire remarquer à sa mère que la collerette de la jeune fille était fripée et que sa robe n'avait que trois volants. Ne pouvant se retenir, mère et fille se retournent brusquement. Cependant, à vingt mètres derrière elles une scène identique vient de se dérouler : la maman a signalé à l'attention de sa fille la pèlerine de la dame ; aussitôt toutes deux de tourner la tête au moment où les deux autres faisaient de même. Confus, les quatre sexes faibles rougissent, reprennent leur promenade en regardant le sol et en ne soufflant plus mot.

Plus tard, comme le fils pose à son père une dixième question, la mère qui a besoin d'oublier son impair, lui crie, courroucée :

— Voyons, Ernest, quand auras-tu fini d'ennuyer ton père avec tes questions ?

« ... Une mère, dans la petite bourgeoisie, devient absolument capable de tout, quand l'heure critique sonne où il leur faut caser leur demoiselle.

« Dès la seizième année, on part à l'affût. Sa mère la conduit dans les réceptions de leur entourage... Les robes sont retapées tous les deux mois avec des garnitures neuves, pour qu'on ne les reconnaisse pas. Et, dans ces réceptions, sous les paroles gentilles, les moues aimables, les petits rires, il y a une rage d'impatience qui s'accroît à mesure que la jeune fille se mûrit. Quand elle a vingt-deux ans, la mère la jetterait dans les bras d'un monsieur, afin que le monsieur l'épouse ensuite. Le cas est fréquent.

« Belle éducation que l'enfant prend là pour son futur ménage ! Il faut entendre comment la mère parle des hommes, ces va-nu-pieds dont pas un ne songe à lui apporter une fortune. Dans ses heures d'amertume, elle les « débine » à sa fille, de façon à l'en dégoûter pour jamais ; et même elle n'épargne pas le père, égoïste comme les autres, qui ne se remue pas, qui l'a trompée sur ses capacités, et que certes elle n'épouserait plus, si c'était à refaire. Puis, elle enseigne à la petite comment on empaume un jeune homme...

« ... Aucune sollicitation des sens dans tout cela : Femme élevée par une mère respectable et prude dans cette idée que les hommes sont mis au monde pour fournir des robes aux femmes, autant qu'elles en veulent. »

*
* *

« La mère élève sa fille comme si elle devait vivre dans une contrée vague, qu'elle ne connaît pas bien elle-même, la contrée de l'innocence et de l'honnêteté. Alors ce sont des soins extraordinaires... quand elle sort la petite, la mère la surveille d'un œil terrible ; le père, à la maison, met sous clef *Paul et Virginie*... Ils veulent que la jeune personne soit pure, et cela présente, à leurs yeux, une somme d'ignorance et de niaiserie incalculable...

« Le pis est que, au milieu de ces sévérités, on lui permet les romances. Elle chante au piano des choses où il y a des petits oiseaux et des gondoliers. Sa bêtise s'attendrit, ses ignorances nagent dans le bleu des amours idéales...

« Ce sont les jeunes filles trop pures, qui, plus tard, font les femmes coupables trop faciles. On les a élevées dans une telle imbécillité, qu'elles n'ont pas même l'esprit d'être honnêtes. »

ZOLA, *L'adultère dans la bourgeoisie.*

Le mensonge.

Combien nombreuses les femmes ayant la manie de mentir !

Mentir à tout propos, sans nécessité aucune, par besoin inné de mentir, par éducation, par habitude stupide, parce qu'il leur plaît de mentir et qu'elles sont incapables de réagir. Inventer, de toutes pièces, une histoire qui parfois provoque des conséquences déplorables, dégénère souvent, chez les femmes atteintes de cette insanie, en une maniaque préoccupation.

A ceux qui lui demandaient pourquoi elle mentait à journée faite et sans motif souvent, la Dame aux Camélias, inspirée par Nestor Roqueplan, si je ne me trompe, donnait la jolie réponse suivante :

— Parce que le mensonge me blanchit les dents.

C'est qu'elle le croyait, la péronnelle !

*
* *

Que nous dit l'aphorisme du confesseur jésuite, aux oreilles duquel des milliers de femmes ont murmuré leurs plus intimes confidences :

« Le confesseur ne doit pas ajouter foi tout de suite aux paroles d'une femme qui se plaint de son époux, parce que les femmes sont d'habitude portées à mentir. »

*
* *

Astucieuse ou non, le mensonge est son arme favorite. La confiance bonasse de l'homme répugne à entrer dans ce labyrinthe de ruse et de fraude ; le voudrait-elle qu'elle s'y perdrait comme dans les dédales d'un refuge de taupe.

« ... J'ai passé avec elle cinq ans de bonheur parfait... Sa beauté, son caractère répondaient à tous mes rêves. Cette femme ne m'a jamais quitté ; elle est morte chez moi, dans mes bras, en m'aimant... Eh bien, quand je pense à elle c'est avec colère...

« Je faisais mes préparatifs de départ lorsque, un matin, dans mon appartement même, parmi l'encombrement des meubles ouverts et des malles éparses, je vis à ma grande stupeur entrer Mme Deloche...

« Tout un roman d'amour et d'abandon...

« L'histoire était touchante, mais un peu longue, pleine de ces jolies redites, de ces incidents interminables qui embroussaillent les récits féminins...

« ... Je ne soupçonnais rien. Tout ce qu'elle disait avait l'air si vrai, si naturel. Je ne lui reprochais qu'une chose. Quelquefois en me parlant des maisons où elle allait, des familles de ses élèves, il lui venait une abondance de détails supposés, d'intrigues imaginaires qu'elle inventait en dépit de tout. Si calme, elle voyait toujours le roman autour d'elle, et sa vie se passait en combinaisons dramatiques...

« ... Je crus ce qu'elle me disait, sans me méfier de ce flux de paroles débordant à la moindre question, noyant toujours l'idée principale sous une foule de détails inutiles, l'heure de l'arrivée, un employé très impoli, un retard du train... »

Alphonse Daudet, *La Menteuse.*

Astuce.

Elles se sont arrangées de manière à n'être point obligées aux sincérités viriles; elles vont aux résultats par voies détournées. C'est à l'aide des petits moyens : par l'intrigue, les transactions équivoques, les portes de derrière, les escaliers dérobés qu'elles parviennent au but.

Il ne nous coûtera certes rien de reconnaître qu'elles excellent dans la tactique des manèges inférieurs, système qui réussit non point parce qu'il n'est pas apparent, mais surtout parce qu'elles y persistent ; leur rouerie ne saurait tromper un avisé. Ainsi, toute l'adresse de cette maîtresse, de la Maintenon si vous réclamez un exemple historique, fut de jouer à la prude, de refuser ce que, par lascivité, elle brûle d'accorder, d'ajourner, de faire languir, d'arracher des promesses et des serments avant d'accorder la moindre faveur pour, finalement, se donner dans un grand élan simulé de passion.

L'amant, à l'encontre de Louis XIV, n'est pas toujours dupe de ce manège, mais, capté par les désirs, il n'offre pas de résistance, lui aussi.

L'adolescent, l'amoureux, sont les victimes pantelantes des sordides manèges de la jeune coquette, de la dextérité de celles qu'ils aimeront, eux, naïvement. Plus avancée que l'adversaire en cette matière, lorsque la

question se pose, l'astucieuse, plus intéressée que touchée, se demande si ce parti sera avantageux, et, durant le temps nécessaire, elle réprimera les élans de son cœur, pour n'avoir pas à regretter une rupture. Tant que l'amour ne l'affole, le calcul dominera dans sa cervelle de trafiquante qui cherche l'intérêt matériel. Dans cette lutte, inégale entre elle et lui, la vierge a des idées très arrêtées sur l'importance stratégique des accessoires, sur l'art d'enflammer, de captiver et de retenir, sans trop s'engager.

La première manifestation chez la jeune fille, c'est la hardiesse ; chez le jeune homme, la timidité. C'est elle qui quête l'hommage, c'est elle qui attaque. Elle le regardera effrontément ou en dessous; ensuite, elle rira de ses soupirs ; elle simulera l'indifférence, bien même qu'il lui plairait, et poussera jusqu'à la coquetterie pour le rendre jaloux, tandis que lui, la bonne poire, ne sait cacher ses sentiments.

C'est encore une loi de ces fraîches années des premières tendresses : la jeune fille se tenant sur la défensive, dépiste la curiosité et ne laisse pas deviner son secret, tandis que mon gros bêta, clamant sa passion aux étoiles, ne sachant pas dissimuler, fait la culbute dans le premier traquenard qui s'offre.

A en croire M. de Varigny, dont le chapitre sur la femme est à lire et à relire, les jeunes filles américaines n'ont rien à envier aux nôtres, quant à l'astuce, dès qu'il s'agit d'amorcer Werther. Seulement, ce qui n'est, en somme, qu'artifices d'une madrée ayant les atouts en main, le distingué savant l'appelle facultés extraordinaires, supériorité intellectuelle, etc. Je me permets de croire qu'il exagère :

« ... Elle en use avec la dextérité de son sexe, avec la confiance que lui donne le respect qu'elle inspire, avec la sagacité d'une précoce expérience et la conviction que de l'usage qu'elle en fera et du choix auquel elle s'arrêtera dépendra le bonheur de sa vie... Elle a le sens pratique de la vie, elle sait ce qu'elle peut en attendre et ce qu'elle veut. Dans ces têtes mutines et que l'on croit évaporées, il y a plus de diplomatie qu'on ne soupçonne, un cœur plus calme, une nature plus rassise que les apparences ne le laissent soupçonner...

« Aussi avec quel art merveilleux, avec quelle habileté consommée, elle manœuvre sur ce terrain difficile, elle dirige, active ou ralentit son attelage d'adorateurs, insouciante ou rieuse en apparence, excellant à faire jaillir d'une conversation badine, à saisir dans l'épanchement du tête-à-tête discrètement préparé, un trait de caractère, un détail significatif qui l'éclaire !

« Sous ces dehors frivoles qui frappent seuls les yeux, se joue une partie décisive pour elle. Il y faut un rare sang-froid, une vigilante perspicacité. Le cœur peut se prendre et mettre la clairvoyance en défaut. Pour armes naturelles elle a son instinct féminin, sa supériorité intellectuelle, une précoce expérience de l'homme, inhabile à dissimuler, que la jalousie aiguillonne, que la vanité aveugle, que la passion entraîne, que déconcerte ses savantes retraites ou ses habiles avances... »

*
* *

Cette fameuse diplomatie féminine — refus entouré de simagrées et d'agaceries avant la reddition — qu'elles mettent au jour quand elles veulent se donner ; cette astuce spéciale, quand elles brûlent de se marier ou qu'elles veulent forcer la main à qui les aime, manque parfois de noblesse ; elle est souvent entachée de trivialité. Fénelon, qui n'est pourtant pas méchant, l'avait déjà remarqué :

« ... Les larmes ne leur coûtent rien ; leurs passions sont des vices et leurs connaissances sont bornées ; de là vient qu'elles ne négligent rien pour réussir, et que les moyens qui ne conviendraient pas à des esprits plus réglés leur paraissent bons. »

*
* *

La duplicité à laquelle Manon se façonnera, aux approches de la puberté, offre par cela même plus d'attraits à la femme qu'à l'homme. Cet ange calamiteux a tant de choses à voiler, tant de malaises à dissimuler, tant d'imperfections à cacher qu'elle prend goût au jeu.

Toilette, chiffons.

A quels malaises ne s'astreignent-elles point, afin de faire valoir — elles se l'imaginent, du moins — leurs charmes ? Bien-être, santé, elles sacrifieront même la vie de l'enfant, confié à une nourrice, en province, pour laisser croire qu'elles sont ce qu'elles ont été. Malgré les conseils du médecin et les instances du mari, en dépit des souffrances, celle-ci, pour garder sa taille de guêpe, celle-là pour paraître élancée, la troisième dans un but quelconque se serreront le buste, le corps, jusqu'à ne plus pouvoir respirer, portant, au-dessus du bassin, de laides, de repoussantes marbrures, produites par les baleines du corset, engin de torture responsable de leur manque d'appétit, de leur anémie, de leurs aigreurs d'estomac et d'une foule d'autres indispositions plus ou moins graves. D'autres, après avoir fait des réclames de journaux leur lecture favorite, détruisent leur santé florissante et dépensent un avoir en se collant sur les joues, sous les yeux, sur les lèvres des cosmétiques ignobles, du fard puant et des pâtes hideuses. Il s'en trouve qui banniront l'eau !

Impossible de les convaincre ! Pour faire ressortir — quand elles ne les détruisent pas avec ces contraintes et ces manipulations — des avantages, problématiques

souvent, elles endureront n'importe quelle peine. Aussi, de toutes les servitudes, naturelles ou non, accablant la femme, aucune, après celle des menstrues, ne s'impose à elle aussi despotiquement que celle du couturier et du coiffeur.

*
* *

Allez à la huitième chambre, pénétrez à la cour d'assises, combien de fois n'entendrez-vous pas l'avocat débuter par ces mots :

« Il aimait cette femme charmante ; il voulut entourer celle qu'il chérissait d'un peu de luxe, il désira qu'elle eût cette joie d'être aussi élégante que les plus riches. C'est ce qui l'a perdu... »

Pareille à l'hydre de Lerne, renaît sans cesse, dans les ménages cossus, la sempiternelle question de la toilette, du chiffon, des robes que l'on relègue au fond des armoires dès qu'un nouveau costume vous fait envie, du chapeau qui cesse de plaire, sitôt que la commandante en a arboré un plus excentrique. De même, il ne vous arrivera guère d'entendre que ce carabin, flirtant de trop près avec cette étudiante en médecine, a dépassé ses ressources en offrant à sa belle un microscope ; cette élève en droit n'a pas demandé non plus à son amant de se ruiner dans des achats de bibliothèque. Comme ailleurs, en ces milieux d'intellectualité, le chapeau, la jupe, le corsage relèguent au dernier plan le reste, les choses utiles ou de première nécessité.

Auriez-vous ouï dire qu'une femme riche s'intéresse particulièrement aux elzévirs, à la galerie de tableaux de son mari et ce godelureau millionnaire ne se couvri-

rait-il pas de ridicule en offrant un Carrière, au lieu du saphir remarqué, à cette femme de sous-secrétaire d'Etat, dont il est l'amant ?

D'irrésistibles contraintes les attirent chez le perruquier, le couturier et le bijoutier, aucune chez le libraire.

*
* *

Peut-on imaginer caprice plus inconcevable que la mode en ses soubresautantes transformations ?

Un beau matin, le grand couturier, qui compte probablement des pickpockets parmi ses bailleurs de fonds, se réveille avec l'idée de fournir à ces gas-là un bénéfice facile. Et d'inventer la robe sans poche ! Aussitôt, comme pintades suivant la voix du gardien, les femmes envahissent les ateliers du pince-sans-rire, qui les force à se pourvoir d'un réticule, qu'elles perdent si on ne les en soulage. Nul besoin d'une pince-monseigneur pour cela.

La femme qui n'aime pas précisément perdre son argent, qui a besoin d'un mouchoir, d'une ombrelle, d'une bourse, d'une glace, d'une houppe à poudre de riz, se fourrer dans une robe sans poche, conçoit-on inconséquence pareille ? Mais avec cet appel magique : C'est la mode ! le porte-aiguilles les mènerait au diable vau-vert.

*
* *

Dans la province française, l'économie rapace est une des principales causes de la dépopulation. Ni elle, ni lui ne veulent avoir beaucoup d'enfants.

A Paris, un autre facteur vient s'ajouter au premier : la coquetterie. Madame ne veut point être déformée par les couches multiples.

*
* *

Combien de femmes enceintes ne prennent pas, par pure coquetterie, les précautions nécessaires, continuent à s'enserrer la taille d'un corset et, malgré les conseils du docteur, ne manquent pas telle première, pour ensuite accoucher d'un enfant rachitique.

Quel est le médecin qui n'a pas protesté contre le corset, que Réveillé-Parise appelait une véritable insulte à la nature ?

Elles savent pertinemment que cette machine infernale est antihygiénique et antiesthétique à la fois ; ces considérations péremptoires, pour tout être de bon sens et de goût, ne sauraient entrer en ligne de compte à les entendre : « C'est la mode, que voulez-vous ! »

Passe encore, si ces tatouées trouvaient, comme Ninette, un joli mot, de temps à autre, pour atténuer leur incohérence :

« Ne le supprimons pas, notre corset, s'écriait Ninette, le retirer est un tel soulagement ! »

*
* *

Un couturier, fanatique d'Armand Silvestre, a dû leur jouer le tour.

Malgré cette pudeur de vierge immatérielle chantée si souvent, les jeunes traînent derrière elles, au bas du dos, depuis 1906, un poids à faire reculer un hercule de

foire. Exagéré incongrûment par une entente méphistophélique du placement des baleines, le postérieur d'une pucelle ballotte, oscille de droite à gauche ou de gauche à droite, à la grande joie des yeux concupiscents, mais au détriment — que vous en semble ? — du sentiment pudique, ce charme, délicat entre tous, de la femme.

Maintenant, à la contempler par derrière, une sylphide parisienne de seize printemps ressemble à femme de brasseur bavarois. Mais la mode exige cette monstruosité fessière, alors adieu tact, pudeur et chasteté !

*
* *

Les travaux bactériologiques ont beau se multiplier, les appels contre la poussière dangereuse continueront à retentir, la femme ne peut se décider à abandonner la robe à traîne que la domestique, le lendemain, sera obligée de brosser dans un nuage de microbes.

*
* *

Elles ne peuvent guère s'habiller sans assistance, et il leur faut quelqu'un pour boutonner les gants.

Alors, quand il s'agit d'agrafer la robe dans le dos, ce sont des recommandations à la camériste, des inspections dans la psyché, des reculs, des pas en avant, des mouvements de bras, des flexions de la taille à exaspérer l'époux le plus patient, en vue duquel ces interminables apprêts ne sont pas toujours exécutés.

*
* *

Porter les cheveux d'un autre sur la tête me paraît pratique répugnante. Une calvitie frigorifique me déciderait à arborer perruque, mais mêler à mes belles boucles blanches les poils d'un tonsuré, ceci je ne le ferai jamais.

En face de chez moi, une bonne petite rentière, qui a de beaux cheveux blancs bien à elle, passe, tous les matins, environ une heure à peigner et à repeigner sa natte de Fantine, d'un brun-roux crasseux, qu'elle a accrochée à un clou en vue de cette opération. Il faut la voir repassant ces crins de la main gauche, tandis que la droite, armée de la brosse, du peigne ou du fer à friser, gesticule, sans arrêt.

Saint Augustin, que la galanterie n'étouffait pas, écrivait déjà :

« La femme est un animal qui se délecte dans sa toilette. »

*
* *

En compagnie de maman et de papa, une fillette et un garçon déjeunaient au restaurant. Durant le repas, mortel de lenteur pour tous deux, à qui l'on avait promis Guignol, le gamin témoignait, par le mouvement de ses jambes et par ses questions, de son impatience, en vain réprimée par la mère. La fillette, au contraire, restait sage comme une image.

Lorsque tous quatre furent levés, le garçon tenait déjà le loquet de la porte et le père le rejoignait, tandis

que, devant la glace, mère et fille mettaient leur chapeau, tiraient un ruban, se tournaient, se miraient, rajustaient une mèche, s'adressaient des observations et n'en finissaient plus.

Eh bien ! Je le demande aux sensualistes, aux féministes, aux vaginards, comment s'imaginer que des êtres constamment préoccupés, depuis les avant-coureurs de la nubilité, des détails de la toilette et dont, pour ainsi dire, tout l'effort de pensée est dirigé vers le chiffon, puissent à volonté convertir leur cervelle de colibri en cerveau de castor et s'adonner aux études sérieuses.

Maladies, lubricité.

Je risque dans ce chapitre, plus délicat que d'autres, des investigations faites pour indigner et m'en excuse d'avance. L'opinion du monde, qui se paye d'apparences, n'admet pas ce genre de brutal examen, qu'aucune considération ne paraît pouvoir atténuer. Pour ma décharge, j'émettrai l'avis que le démonstrateur, obligé d'aborder certain thème, doit non seulement dénoncer les hideurs qu'il rencontre avec courage et sagacité, mais avec une entière liberté, sans cachotteries ni embarras. Ne conviendrait-il pas aussi de se rappeler que nombre de ces abominations, que la femme doit à son organisme sexuel, sont de poids dans notre démonstration, et que paraître les ignorer, toutes à la fois, serait trahir notre cause ? Je n'en passe déjà que trop sous silence, quoiqu'elles ne laissassent pas d'être convaincantes, utiles à être mises en lumière ! Enfin, celui qui, sans l'ombre d'intention malsaine, énonce ce qu'il croit être la vérité, ne devrait-il pas, Mesdames, bénéficier d'une tolérance exceptionnelle, même auprès de pudiques irascibles ? Ceci exprimé, je crois pouvoir garantir qu'un sentiment des convenances un peu vieillot, tant qu'il n'entravera point ma liberté d'action, s'opposera à ce que je m'étende sur tel sujet scabreux.

*
* *

« L'utérus est la source de six cents maladies », a proclamé Hippocrate, qui répondait invariablement quand on lui demandait : Qu'est-ce que la femme ? La maladie !

Or, comment voulez-vous qu'avec un organisme aussi délicat, Sexe faible puisse devenir l'égale de l'homme ? L'angoisse si cruelle et si absorbante qu'occasionne cette constitution débile pourrait-elle ne pas influer et sur l'humeur et sur l'intelligence de cet être, voué à tous les malaises ?

Nombre de médecins, avant et après le Dr Monin, féministe paternel pourtant, vous le répéteront à satiété, si l'occasion d'observer ce phénomène fréquent ne s'est point présentée à vos yeux : La femme en état de menstruation est souvent en proie aux bizarreries les plus graves du caractère, à l'exaltation détraquée des sens et des sentiments, aux idées de contrariété, de jalousie et de querelle. D'autres fois, c'est la dépression hypocondriaque. L'homme s'incline, prend son mal en patience et, de peur d'aggraver la crise, n'ose même plus raisonner la malade.

Eh bien ! je dis que, quand sur cent femmes il y en a quatre-vingts qui souffrent d'une menstruation pénible, il me paraît risqué de les proclamer les égales des hommes, ignorant ces perturbations passagères, mais combien troublantes déjà par l'appréhension de leur apparition ou... de leur absence.

Chacun conviendra qu'il serait facile d'expliquer l'in-

fériorité féminine par ce seul phénomène d'une ovule gonflée, qui accapare votre pensée et vous gêne terriblement dans vos opérations ; mais je n'ai garde de me servir, jusqu'à usure, de cette arme, fournie aux mysogynes par dame Nature, quoiqu'en négligeant, par chevalerie pudique, cette argumentation décisive, je passe de gracieux détails.

Répéterons-nous, après le célèbre gynécologue, que « la femme est un utérus entouré d'annexes ? » Non, certainement, le mot étant cruel, mais il n'en est pas moins vrai que cet organe les préoccupe et les subjugue plus que les autres, et qu'il n'y a guère de femme qui n'ait quelque chose de détraqué de ce côté-là. Les apologistes, ceux qui se montrent pudibonds, discrets, en criant très haut que rien de vulgaire ne souille l'amour et que tout ce que touche ce grand enchanteur, il le transforme, ces élégiaques, dès qu'ils veulent parler sérieusement de la femme, sont bien obligés de mêler l'anatomie et la physiologie à la psychiatrie en exposant au jour les opérations cachées de la nature. Michelet, lui-même, n'échappe pas à cette inéluctable obligation. Comme l'a fait observer un critique, l'auteur, quoique spiritualiste par nature et admirateur profondément respectueux de notre compagne, qu'il divinisait en la sienne, dont il était l'esclave, Michelet ne peut éviter l'écueil du détail secret, qui reste l'explication du phénomène. La physiologie sexuelle abonde et surabonde dans son livre : *L'Amour,* parce que cette science lui donne la seule explication valable de la nature féminine. Le voilà même obligé d'insister sur la périodicité de cer-

taines fonctions, qui le préoccupent entre toutes, et cet adorateur du sexe faible ira jusqu'à affirmer que la femme n'a aucune volonté, seize jours sur vingt-huit, à cause du flux mensuel !

Ce chapitre, chez Michelet, faisant comprendre merveilleusement, sans qu'il l'ait prémédité, à moins qu'il ne l'ait écrit par supercherie, calcul inattendu chez ce penseur austère — ce chapitre des menstrues développant de façon magistrale les causes de l'inanité d'un effort féminin vers les réalisations supérieures, j'y renvoye le lecteur.

*
* *

Presque toutes les femmes supérieures furent des sensuelles, des lascives. Faut-il en citer ? Christine de Suède peut compter parmi les plus instruites, les plus assimilatrices, les plus primesautières, et vous connaissez son histoire ! Elle était pourtant fille du chaste Gustave-Adolphe, chef protestant ; elle avait même soutenu glorieusement, au début, la rude couronne de son père : à cette bienfaitrice de Descartes, Pascal dédiait sa machine arithmétique. Reine adulée, elle resta, durant de longues années, l'idole des savants et des lettrés, eh bien ! tout cela ne l'empêcha nullement de se livrer à un dévergondage sexuel, à des extravagances lubriques qui édifièrent les contemporains.

Des sensuelles aussi, Elisabeth d'Angleterre, Catherine de Russie, Marie-Thérèse, Mme de Staël, George Sand, etc.

Les grands penseurs, par contre, sont plutôt des ascètes ou des hommes normalement constitués, que

n'a point troublés hors proportions la délicieuse bagatelle : Newton, Kant, Darwin, Helmholtz, Littré, Berthelot, Baccelli, Ibsen, César Franck n'offrent point, dans leur vie limpide et uniforme, de ces continuelles sautes enfiévrées, qui expliquent tant de contradictions et de désordres inattendus chez les femmes célèbres, en proie au vertigo d'une toquade nouvelle.

*
* *

Veuillez analyser la dose de bêtise et de lubricité composant l'engouement de ces filles du trottoir, qui réclament le protecteur et l'adorent au prorata de la vigueur du poing qui les châtie ? Elles sont subjuguées par la virilité du mâle, cette virilité qui reste la souveraine, l'unique puissance peut-être, grâce à laquelle le moins intéressant d'entre nous retiendra cœur de femme aimante.

*
* *

O mystères insondables du cœur de la femme ! s'écrient les féministes élégiaques, en accordant leur lyre.

Mais, nom d'un petit bonhomme ! il n'y a pas plus de mystères dans le cœur d'une jeunesse de vingt ans que dans le creux de votre main, ô poète, et si nous en croyons Desbarolles, votre main...

Laissez-moi vous le dire, aussi ! Puisque cette dame aux camélias, dont vous chantez l'inconstance, s'est livrée à telle équipée, insondable pour votre entendement, surprenante même chez elle, soyez certain que ce n'est pas le cœur, mais un autre organe, qui se trouvait en jeu.

*
* *

Les Catherine de Sienne, la bergère de la Salette, toutes ces exaltées de la mysticité, sont en proie à l'érotomanie religieuse. Dieu, la sainte Vierge sont délaissés par ces extatiques, qui s'en prennent à Jésus, Jésus amour, au doux Jésus, au divin époux auquel, en toute pureté, elles s'unissent, sans connaître rien du rapprochement des sexes, mais par la seule excitation vaginale leur troublant le cerveau.

Si pareille inconsciente faiblesse perturba l'âme des saintes créatures, que doit-il se passer chez les autres moins éthérées ?

Plus accapareur et plus précoce, le mystère tourmenté de la sexualité s'empare de l'imagination de la petite fille. Combien, dans les écoles, en voit-on amoureuses de leur professeur de géographie ? Combien, en concurrence avec leur maman, leurs tantes, leurs cousines et leurs sœurs, suivent, d'un œil de convoitise enamourée les gestes lents du jeune prêtre qui officie et qui confesse ?

*
* *

L'imagination hantée de bals, de gentils cavaliers à la moustache bien cirée, la jeune fille se déprave plus rapidement et plus foncièrement que l'éphèbe, dont la vision est pure ou bestiale, mais point ignorante et niaisement sentimentale.

*
* *

Elles sont blanchisseuses.

Le tripatouillage d'une chemise maculée ne répugne pas trop à leurs yeux, à leurs doigts.

Et quelle singulière pratique que celle d'une foule de jeunes filles de la bourgeoisie, d'aller siéger aux w.-c., en compagnie.

Hier encore, dans une villa aux environs de Paris, j'en vis sortir trois qui, en s'apercevant que je les avais remarquées, ne rougirent point, mais se mirent à rire comme de petites folles. S'il y a pourtant un lieu où les attroupements devraient être interdits, c'est bien aux cabinets !

Qu'y a-t-il au fond de cet exercice nauséabond ? Elles n'osent pas s'y risquer seules ? Car je crois plutôt à de la bêtise qu'à autre chose.

*
* *

La kleptomanie est plus fréquente chez notre compagne ; les accès coïncident parfois avec l'époque des règles, de la grossesse et l'allaitement. Le vol, assurent médecins et juristes, s'accompagne assez souvent d'une excitation génitale.

Jules Simon, lui-même, constate les provocations semi-inconscientes des petites-filles, et pourtant il ne vous viendra pas à l'idée d'accuser d'antiféminisme ou de néo-malthusianisme le doucereux auteur du *Salaire des femmes* qui, malgré sa circonspection habituelle, va jusqu'à écrire ce qui suit :

« Les filles sont plus précoces que les garçons. En sortant de l'atelier le soir, quand les garçons et les filles se trouvent réunis dans les escaliers, dans les rues avoisinantes, ce sont quelquefois les filles qui provoquent leurs compagnons, qui les raillent de leur gaucherie, qui les poursuivent de propos obscènes... »

La petite fille, approchant de la puberté ou déjà réglée, éprouve un besoin de frottement, de caresses satisfaisant ses sens à peine éveillés, alors que ces démonstrations d'amicale tendresse, équivoques chez les libidineux, répugnent profondément aux petits garçons.

La perversité est innée chez l'innocente, frêle créature déjà secouée par le tremblement érotique ; il suffira d'un satyre Gabriel pour éveiller en ce corps immaculé des lascivités inconscientes, endormies avant l'attouchement, toutes prêtes à s'épanouir, après les premiers soubresauts de l'apeurement pudique.

Alors que les petites filles éprouvent un réel plaisir, une véritable jouissance lubrique à se laisser caresser par le lascif familier, le petit garçon, en colère, et avec un dégoût instinctif, se regimbe, se révolte quand une femme, à l'indéfinissable palper charnel, le contraint à s'asseoir sur ses genoux.

Vous verrez une gamine de douze ans, sur les cuisses du vieil ami de la maison, riant à gorge déployée, prenant un plaisir sensuel à être chatouillée par cette main ridée et effleurée par cette face congestionnée. Jamais vous ne surprendrez un collégien se trémoussant sur le sein d'une duègne affriolée. Bien pis, au spectacle de

la fillette turlupinée par le sénateur, la mère rira, tandis que le père, impatienté, fera cesser le jeu surexcitant, mais qui l'offusque, lui seul.

*
* *

Un père ne prostitue sa fille qu'avec dégoût, alors que la mère, proxénète d'instinct, n'a point de ces pudeurs.

« Ces mères, dit encore Jules Simon, deviennent indifférentes aux vices de leurs filles, elles sont les confidentes et les conseillères de la prostitution. »

Vieilles femmes, vieilles filles.

Etablissez un parallèle entre une vieille fille et un vieux garçon, de fortune égale.

Elle, Mlle Céline, passera son temps embusquée près de la fenêtre donnant sur la rue ; elle tricotera, potinera du matin au soir, faisant de sa servante, qui lui rapporte les cancans du quartier, la confidente de ses joies et de ses peines ; elle passera ainsi, égoïste, dans une oisiveté désespérante, exempte de préoccupation intelligente, les années d'une vie nulle, dénuée de toute curiosité élevée.

Lui, le vieux garçon, à moins que ce ne soit un ivrogne ou un imbécile, sera collectionneur de quelque chose, de minéraux, de papillons, de plantes ; il s'intéressera peut-être aux reliures, à la peinture, aux livres ; toqué de grande musique, il suivra les concerts, les théâtres ; c'est, chez nombre de riches, le goût des cabinets de curiosité, la passion des voyages ; bref, le désir d'orner son esprit de cette sorte d'entendement esthétique de la beauté, qui lui permet de jouir et d'admirer avec discernement. Ces vieux garçons-là ne sont pas morts à toute manifestation intellectuelle.

Avez-vous jamais rencontré vieille femme rentière possédant une galerie de tableaux, une bibliothèque ? A aucun moment de son existence, doublement stérile,

cette vieille demoiselle désœuvrée n'a ressenti le besoin de compléter une éducation insuffisante. Les plus raffinées lisent Paul Bourget, les autres Ohnet, ou sont abonnées à une revue bi-mensuelle pas cher, avec images de modes. L'esprit vide d'idées, le cœur pauvre de sentiments, en somme, les dames arrivées à certain âge, si elles sont sans famille, n'ont d'autre souci que d'aller de maison en maison faire montre de leur caquet, et qu'une seule préoccupation, celle de jouer leur rôle dans les conjonctures matrimoniales, cela par lancinant besoin d'intriguer. D'un naturel officieux, elles aiment à nouer les fils d'une amourette, à s'offrir en qualité d'intermédiaire entre Juliette et Roméo ; sortir, chargée d'un questionnaire, du palais des Capulet, pour franchir le seuil des Montaigu.

*
* *

Et leur amour exagéré pour les bêtes, pour leurs chats, pour leur chien, le plus souvent de race bâtarde, galeux et repoussant ? Attendries, elles suivent d'un œil mouillé Bichon, quand il lève la jambe, et elles se pâment délicieusement quand le toutou les pourlèche de sa langue douteuse.

Les vieilles filles conservent aussi des trésors de tendresse sentimentale, dans le plus profond de leur cœur, pour le rastaquouère ; pour peu que l'horrible cosmétiqué, en peine d'argent, veuille s'en donner la peine, les voilà pâmées, conquises jusqu'au caleçon.

Le « vieux marcheur », divers et ondoyant, se laissera duper, enjôler, mais point aussi aveuglément

qu'une vieille fille, qui mettra dans sa passion une fougue incroyable. Elles ne se rendent à aucune preuve, et plus les dupe, les gruge, les rudoie ou les flatte le puant individu, plus elles croient en lui. La variété de la demoiselle, avancée en âge et amoureuse, est heureusement rare.

Conversations.

Faites l'essai vous-même, si vous veniez à me taxer d'imposture ; bien mieux, priez les féministes de votre connaissance de tenter l'expérience :

Descendez, un matin, dans la rue ; suivez — pour ce bon motif, bien entendu — deux sexes faibles causant ensemble, et prenez note aussitôt de ce qu'ils se communiquent. Allez plus loin ; tendez l'oreille auprès d'autres femmes, engagées dans une conversation. Choisissez vos sujets ; prenez celles qui vous paraîtront supérieures ou piquez au hasard de la fourchette, comme je le fis : vous êtes libre.

Le lendemain, suivez les hommes pour, ensuite, surprendre les petites filles ; enfin, le quatrième jour, consignez sur vos tablettes ce dont s'entretiennent les gamins de l'école et les apprentis.

Je suis bien tranquille.

Vous serez édifiés sur l'abîme qui sépare les paroles des mâles du bavardage féminin.

De deux cent treize conversations — côté sexe faible, — surprises au salon, dans la rue, etc., pas une qui ne présentât un caractère de banalité, de futilité insondable : niaiseries, chiffons, migraine.

Les hommes causent d'affaires, de politique, d'art,

de femmes, d'autos, et, si dans toutes ces paroles, saisies au vol, aucune ne décelait quelque préoccupation extraordinaire — le hasard ne m'ayant probablement pas fait rencontrer deux êtres exceptionnels, — je puis, en toute vérité, attester que la moins sérieuse de ces paroles interceptées pesait dix fois plus lourd que la moins sotte, énoncée du côté féminin.

Epiez les petites filles, au jardin ou au sortir de l'école.

Les unes ne s'entretiendront que de tailles, de coiffures, et, à voix basse, de la moustache de celui-ci ou des dents de celui-là ; enfin, à l'oreille, après la classe, les autres ne tariront pas sur l'éloge du professeur d'anglais, fraîchement débarqué, dont elles sont toutes plus ou moins éprises par sentimentalisme bébête, né d'aspirations vaginales qui déjà gargouillent en elles.

Allez, par contre, aux garçons : avec feu, ils causeront d'autos, de mécanique, de photographie, de timbres, de voyages, de montres, d'électricité, d'armes à feu, bref, de sujets décelant, chez ces esprits qui se forment, une curiosité supérieure, inconnue à leurs sœurs.

N'est-ce pas là, de nouveau, une démonstration sans réplique de l'infériorité féminine ? La femme n'a pas, innée, la curiosité des choses sérieuses ; elle l'aurait, qu'elle perdrait peut-être de son charme voluptueux.

Mais, écoutons-les causer :

— Je vous le répète, chère madame, c'est son nouveau chapeau, relevé sur le devant ; les fleurs sont faites à la main, et il lui a coûté soixante francs, chez...

— Je vous assure, chère amie, que les rubans mauves ont été enlevés, et que ce chapeau est le même...

— Puisque je l'ai accompagnée chez Irma Brissotin, voilà trois...

— Erreur, chère...

*
* *

Celles-là — deux dames d'âge respectable, pourtant, — c'est le costume « tailleur » qui les accapare. Il n'en est pas de plus « habillé » et, durant tout le temps que j'écoute, la conversation roule, précipitée, sur ce sujet palpitant.

Cependant, voici deux « trottins » qui surviennent :

— ... Ce voleur ! Il m'a donné huit mètres et m'en a compté neuf...

— Aussi, pourquoi t'adresser au « rouquin ? »

— La teigne !

— Le noir, avec sa barbe, est...

*
* *

— Personne ne sait comment je m'organise et personne...

— Moi, je vais t'avouer une chose. Quand...

— Personne... Gustave encore moins...

— Quand, hier, j'ai cru devoir...

— Oh ! Emilie, cette chipie, a beau dire...

— Entre nous, ce voyage me coûte trois cents francs. Lucien sera bien obligé...

— Non ! non ! personne ne saura comment je m'organise...

*
* *

— Il doit être difficile à mettre, ce paletot ?

— Oh ! Mathilde est toujours là pour m'aider, cela va sans dire : comme je ne l'enlève pas chez Claire...

*
* *

— Elle me mena, imagine-toi cela, par un sentier désert. L'herbe y poussait ; nous ne rencontrions pas un chat...

— Par cette belle matinée de juin...

— Ah ! bien non, c'est bon pour une fois, sais-tu ! Traverser le Bois de Boulogne, sans voir cavalcader une amazone, sans déranger des amoureux, ça n'a rien de folichon. Je n'aime pas ça, moi, et puis j'ai peur...

— Grosse bête, va !... A onze heures du matin...

*
* *

— C'est cousu à la main, Angèle, et c'est monté sur onglets : le dessus me durera vingt ans ; il en voulait huit francs quatre-vingt-dix. Oui, ma chère, huit francs quatre-vingt-dix ! Mais je les ai eus pour huit francs cinquante...

J'ai cru deviner qu'il s'agissait d'une paire de pantoufles.

*
* *

— J'ai montré le collier à Lalique, qui m'a déconseillé... Mais, vois donc ce bonhomme qui nous offre sa

vanille... Avons-nous des têtes à acheter de la vanille sous les portes...

Elles s'éloignent, en riant aux éclats.

*
* *

— A l'atelier, cet après-midi, nous avons mesuré nos mollets... Eh bien...

— Tiens ! nous aussi, l'autre jour... Ce que nous avons ri !

— Eh bien ! chez nous, c'est Ursule et moi qui avions les plus gros, et pourtant il y en a d'autres de beaucoup plus grosses...

— Pense donc, Emma, Charlotte, les deux...

— Auguste !... Auguste ! regarde donc cette dame qui monte en auto... Sa jaquette noire et la jupe blanche... Oh ! j'aime bien ça... C'est très élégant... Seulement, la sienne est mal taillée... Il faudrait que ce fut en rond, comprends-tu ?...

Et un geste de la main dessine le rond que la jupe ou la jaquette — je ne sais pas au juste — eussent dû faire.

*
* *

Sur un ton irrité :

— Lucie est ridicule avec sa galerie...

— Tout à fait...

— Cela se met dans les entrées, dans les cabinets de toilette, que sais-je, mais dans une galerie...

Je n'ai pu savoir de quoi il s'agissait.

*
* *

La gouvernante à un petit garçon, qui ne songe nullement à mal :

— Ne m'arrachez donc pas mes gants comme cela, monsieur Emile ! Ah bien ! vous en avez des inventions, vous ! C'est-y Dieu possible...

Je demande l'âge du gamin : il a quatre ans !

*
* *

— Oh ! cette Emma. Vraiment exagéré ! Une jupe aussi courte...

— Elle veut montrer sa jambe.

Je regarde Emma, joli tendron en formation, au sourire moqueur, à l'œil gai, parce qu'elle se sait plus gentille que les autres.

— Elle est inconcevable...

— Moi, j'aurais honte... Quand on va sur ses dix-huit ans...

*
* *

— Elle est charmante, jolie au possible.

— Avec cela, une réelle distinction, ce qui est la plus belle parure d'une femme.

— La princesse en raffole, dit-on. Elle porte les mêmes ondulations qu'elle.

— Mais ne pensez-vous pas qu'elle se teint...

— Certains jours...

— Tenez, avant-hier, encore, chez...

*
* *

— Je vous assure, Auguste, il faut se couper les ongles tous les lundis, comme cela vous n'aurez jamais mal aux dents... ?

— Etes-vous folle ?

— Non ! non ! on nous le disait au couvent, et l'on ne dit pas toujours des bêtises au couvent, croyez-moi...

Représentez-vous la cérébralité du pauvre hère, après dix ans d'indissoluble mariage, de cohabitation avec ce numéro !

*
* *

— Les parvenus l'aiment beaucoup, cette excellente Sophie. Elle...

— Oh ! moi, je la connais depuis le couvent. Sophie n'a pas beaucoup de cœur, aucun talent ; tout ce qu'elle a pour elle, c'est qu'elle est la maîtresse du baron...

— Qui la trompe avec cette petite Machinkoff...

— Pas possible... Eh bien ! en voilà du nouveau... Oh ! contez-moi cela, je vous en supplie... Vraiment, le baron...

*
* *

— Nous avions jusqu'à Hoche, page 64, n'est-ce pas?

— Non... non... jusqu'à Quiberon...

— Cela s'écrit ?

— Qu...

Alors toutes trois d'étouffer leurs rires ; ce qu... est évidemment d'un drôle irrésistible ; aussi en ont-elles pour un moment .

D'autres écolières surviennent ; c'est alors un caquetage sans fin et sans suite, avec des cris à propos de rien. Elles rient énormément, ces fillettes :

— Moi, jusqu'à neuf ans, j'ai cru que cela se passait dans un melon...

Eclats de rire.

— Caroline et moi, dit la plus grande, nous étions persuadées que maman nous avait achetées dans un chou, au marché. Mais Gaston nous répondait que ce n'était pas possible, puisque les chiens ont aussi des petits, et les chiens ne savent pas parler ; or, pour acheter, il faut savoir...

Le tramway s'arrête et, comme un vol d'étourneaux, elles disparaissent.

*
* *

Elle énumère, comptant sur les doigts :

— Donnant sur le salon, la salle à manger ; au premier, notre chambre à coucher, celle des enfants ; au second, le salon de Virginie, oh ! un amour de petite pièce, tendue de rose, du plus charmant effet... Nous avons beaucoup hésité entre le rose et le bleu-clair, etc., etc.

*
* *

Dans le train, entre Paris et Asnières :

— Oh ! ces gants, oh ! laissez-moi toucher ces gants, chère madame.

L'autre dame, flattée, avec une petite moue de suffisance :

— Ils sont très avantageux, encore fallait-il...

— Dites-moi, je vous prie, où vous achetez ces merveilles...

— Vous en trouverez d'autres de Suède qui sont loin de les valoir... et trente sous plus cher ! Neuf cinquante au lieu de...

— Ce n'est pas possible ! Comme ils vous gantent bien...

Et la petite bourgeoise, les yeux rivés sur les gros saucissons de la dame, semble être en extase. Le monsieur profite d'un moment de silence :

— Cette Séparation aura des conséquences...

— Croyez-vous vraiment qu'elle se fera ?

— Mais, madame, à suivre les débats...

— Les monstres ! Où allons-nous avec ces jacobins ! Quant à moi, qui ne brillais pas par ma régularité, j'ai donné ordre à mes gens d'aller tous les dimanches à la messe dorénavant... des ordres très sévères...

Pendant quelques minutes, sa poitrine opulente aspire et se dilate. Puis, laissant le monsieur à ses réflexions, elle se retourne vers la dame et reprend :

— Ils se lavent très bien...

— Oh ! ces gants ! Je n'en reviens pas, vraiment !

*
* *

— Tu comprends, Marie, je faisais comme si je ne le voyais pas, mais je m'étais aperçue de son manège depuis...

— Moi, l'autre soir, avec Georges...

*
* *

— Le corsage de la bonne... le sien...

— Celui aux parements...

*
* *

— ... Je suis très occupée, comme vous le voyez, chère ma...

— Moi aussi, sur pied dès...

— Mais je n'ai pas fini... Aussitôt après, c'est le dîner que j'ai à surveiller... nous recevons... le spectacle... au ministère, mon mari a souvent des billets de faveur... je raffole de Mounet...

— Nous, nous allons très souvent au café-concert, mon mari connaît Mayol...

— Oh ! délicieux Mayol... Comment, vous connaissez Mayol ?...

*
* *

— ... De gros volants à l'ancienne, avec le corsage blanc... Oh ! très distinguée pour l'été...

— Mais, voyez donc la démarche de cette dame... Tout le monde la regarde...

— Elle doit avoir une jambe de bois... Le chapeau, très simple, rien de chargé : un ruban large et de grandes roses derrière, faites à la main...

*
* *

— Cela me venait surtout quand nous devions aller

en soirée. Un regard de travers, un mot mal interprété, et je me mettais à pleurer...

— Alors ton mari, ma toute belle ?

— Il se montrait agacé... Ah ! Est-on bête, quand on est jeune mariée.

— Evidemment...

— Une observation, un rien, te dis-je, et je voulais me réfugier chez maman...

— Vis-à-vis de Léon, il faut reconnaître qu'elle n'a pas toujours été...

Cela, à la Sorbonne, pendant que M. Aulard parle de la Convention, en réfutant Taine.

*
* *

Je rentre chez moi et, sur le pas de la porte, je me retourne pour écouter les propos de deux petits « trottins » :

— Ne le fais pas, Jeanne...

— Pourtant...

— Toutes les fois que je me suis lavé la tête, j'en ai eu pour huit jours à ne pas savoir comment me peigner...

*
* *

Au restaurant, Lui, il a l'air de l'aimer beaucoup, sa nouvelle conquête. Elle, elle trouve tout bon, mais elle n'a guère d'appétit. On devine qu'elle poursuit une idée, qu'elle a un plan. Ce qu'il lui propose, elle l'accepte. De la raie au beurre noir ? Va pour la raie. Une côtelette de mouton ? Va pour la côtelette. Au dessert seulement, alors qu'il devient très tendre, elle dit :

— Moi, je ne suis pas du tout comme Emilie, qui ne voit de beau que les bijoux. Une perle, un rubis... tu sais que Lucienne m'a assuré que celui qu'elle montre avec tant de joie, était faux. Je m'en doutais... Moi, les bijoux, cela ne me dit pas grand chose... Je serais plutôt pratique... Un chapeau, une ombrelle... Ainsi, cette ombrelle que tu as remarquée en venant ici...

Lui, légèrement inquiet, mais toujours très tendre :

— Quelle ombrelle, ma chérie ?

— Mais, oui ! Celle à pommeau d'or que je t'ai montrée...

— Plutôt salé comme prix...

— Oui ! elle est chère... Je l'ai dit aussi à M. Robinson.

— Ah ! tu as demandé le...

— Oh ! en passant... Robinson était justement sur sa porte... Une ombrelle de cette qualité dure aussi plusieurs étés... C'est inusable... Eh bien ! Emilie ne peut comprendre nos goûts... Il lui faut des bijoux... du clinquant, ce qui revient très cher, beaucoup plus cher que cette ombrelle... n'est-ce pas, mon chéri ?...

Se trouverait-il un lecteur qui ne devinât point la suite ?

Ouf ! J'en aurai eu pour mon péché d'indiscrétion. Cependant, si vous veniez à émettre quelque doute, je répète mon invitation : de grâce, tentez l'expérience, écoutez-les dans la rue, dans les salons et ailleurs ; ensuite, vous nous en direz des nouvelles.

Cuisine.

Le « cordon bleu » n'est pas un mythe, et quand il est une réalité privilégiée, nul cuisinier, au dire de certains gourmets, ne pourrait joûter avec lui : la cuisine faite par une femme experte a toujours un je ne sais quoi d'inattendu, de savoureux, auquel un homme ne saurait prétendre. Il en est ainsi, en effet, tant que nous comparerons une bonne cuisinière de maison bourgeoise, blanchie sous le harnais, à un cuisinier ayant roulé sa bosse dans les hôtels suisses, où se confectionne d'horribles ratatouilles. Toutefois, il ne peut plus être question de supériorité féminine, quand vous avez affaire à un cuisinier amateur, à un cuisinier gastronome dont le goût, le doigté, l'odorat n'ont point été gâtés par les déformantes nécessités d'un milieu gargotinisé.

Dans le département qui eut l'honneur de voir naître Brillat-Savarin, et où l'on mange encore aujourd'hui la meilleure cuisine de France, partant du monde, tout vieux garçon, tout propriétaire sait préparer à merveille un dîner de dix couverts.

Cependant, vous ne vous en tiendrez pas là, assurément. Du moment où vous savez préparer des merveilles et chambrer votre Bordeaux, il faut avoir aussi le talent d'en jouir. Or, l'immense majorité des femmes

ignore les délices d'une table idéale et les rares élues capables de les savourer, ces mets succulents, ne ressentent pas cette émotion sacrée que l'homme, qui a du palais et le goût des bonnes choses, éprouve devant une belle pièce de gibier et un verre de divin bourgogne. La femme ne connaît pas davantage le raffinement culinaire. Du reste, presque toutes, jusqu'à la ménopause, grignotent de corrosives sucreries et, par crainte d'une déformation de la taille, se méfient d'une chère un peu relevée. Elles ont peur de grossir, de s'empâter en mangeant bien : de là leur retenue dès la puberté, retenue qui dégénère en l'incompréhension, en une aversion, qui est la résultante aussi d'un manque d'entraînement.

Subordonnant tout à une question d'embonpoint, la femme est incapable de savourer un mets, un vin, un fruit, comme le ferait un connaisseur. Quand il arrive à telle exception de ne point trop avoir souci de sa taille et de trouver plaisir à table, soyez sûr que vous aurez une gloutonne devant vous, n'ayant aucune aristocratie de goût et n'avalant que certains plats de prédilection.

*
* *

Dans les restaurants populaires, où se coudoient midinettes et employés, sur cinquante clients, vingt à peine mangent de la salade, salade raisonnablement assaisonnée d'après la formule de Brillat-Savarin : l'huile par un prodigue, le vinaigre par un avare.

Par contre, sur cinquante ouvrières, trente-cinq préparent leur petite romaine ou laitue, en versant du vinaigre, sans compter.

L'acidité, voilà qui leur va.

Les femmes et l'art.

Dans ce domaine, comme ailleurs, éclate leur incapacité de s'élever.

Michelet prétend que l'art reste seul inaccessible au mensonge. Tout le reste, en effet, s'imite et se joue. On peut simuler, explique-t-il, le saint et le juste ; comment simuler le beau ?

Serait-ce la clef de l'énigme et aurions-nous, dans cette pensée, l'explication de l'absence de génie artistique chez les femmes ? L'humanité ne connaît pas, en effet, de très grand artiste appartenant au sexe aimable.

Les deux arts essentiellement féminins en peinture sont la miniature et l'aquarelle. Cela dit beaucoup aussi.

Ce sont encore des pendentifs art moderne, l'un avec interprétation de plumes de paon, l'autre représentant un hippocampe encadré dans une ossature de style oriental ; des objets en bois avec applications de cuivre, où l'on sent une influence byzantine, etc.

Et tout cela est bien gentil, je vous l'assure.

*
* *

Mon Dieu, oui ! Mme Vigée Lebrun, Rosalba Carriera,

Rosa Bonheur, Mlle Breslau, Mlle Cassat et la plus géniale de toutes : la femme d'Edouard Manet.

Et après ?

Prenez Mlle Baschkirtcheff dont la critique s'est manifestement trop occupée : comme une foule d'autres femmes-peintres, celle-ci fut très adroitement dressée et placée en vedette par ses maîtres. De cette jeune fille douée, riche, libre, dont la perte fut si amèrement pleurée par MM. Claretie et Coppée, que reste-t-il ? Toujours élève de quelqu'un, imitant Tony, copiant Bastien, elle ne s'est jamais affranchie jusqu'à la personnalité, et, de son œuvre inachevée, pas une toile ne se dresse désignant un talent original, digne de survivre à un tapage éphémère.

Ce sont là vérités déplaisantes à proclamer, et que les intéressés qui nous étalent en grand appareil la gloire de ces défuntes n'aiment pas toujours à entendre. Mais qu'y puis-je ? N'est-ce point eux les premiers fautifs avec leur panégyriques boursouflés et leurs coups de gong ?

*
* *

Elles ignorent totalement l'interprétation de la forme.

Dans les ateliers de Julian — les énergiques à larges coups de brosse pour faire croire à leur virilité, — sagement, docilement, toutes reproduiront le modèle avec une vision photographique.

Quand Delacroix dessine et peint la lutte de Jacob et de l'Ange, chaque muscle du berger nous révèle l'effort surhumain que Jacob est obligé de faire, tandis que, chez son adversaire, l'attitude même et l'aisance qui se dégage de sa personnalité vous révèlent le futur vain-

queur. C'est que Delacroix, comme tous les grands peintres et une foule d'inférieurs, avait le sentiment élevé de la forme et comprenait qu'un os n'est pas seulement un os.

Quand Rodin nous montre deux êtres enlacés, vous comprenez l'Amour, alors que, même si elle applique des tonalités vigoureuses là où elles n'ont que faire et rugisse contre la peinture blanc et rose d'un Flamengo, une jeune peintresse, traitant le même sujet que Rodin, ne saura vous représenter qu'une bête à deux dos.

*
* *

Ne vous y trompez pas, le compliment flatteur par excellence que vous puissiez adresser à une femme de lettres, à une femme peintre, c'est de lui dire qu'elle a de la virilité. Et chez Mme de Staël, chez George Sand, chez nos plumitives modernes, vous rencontrez fréquemment cette admiration voluptueuse de la force, exprimée de façon significative. De même, chez les femmes peintres. Combien dissimulent leur impuissance, en abusant avec impétuosité des coups de brosses vigoureux, des méplats musclés.

En musique, Mme Augusta Holmès ? Mais, les plus ardents féministes hésiteront à comparer sa page la plus évocatrice à la plus mièvre de M. Massenette.

Voilà pour la création. Quant à l'exécution, il n'en va guère autrement. Avec ses nerfs, sa faiblesse constitutionnelle, ses incommodités, sa vue bornée, la femme reste inférieure à l'homme. Quel nom féminin oseriez-vous opposer à ceux de Paganini, de Vieuxtemps, de

Joachim, de Sarasate, d'Ysaïe, de Rissler ? A quand le grand chef d'orchestre enjuponné ?

*
* *

Eblouissante, belle, d'un sculptural éclat de beauté romaine, la princesse Mathilde, réunissant dans ses salons — un terrain neutre — les fidèles des arts et des lettres, passait pour être non seulement une femme éclairée, mais une artiste de valeur.

A l'inventaire, après sa mort, beaucoup de mauvaises choses : ils étaient vraiment médiocres ces bibelots, désignés parfois à l'admiration de la noble dame par Niewerkerke, dont le goût n'était pas toujours exempt de défaillances.

Elle qui avait de l'argent, ne sut pas acheter, à l'époque, un Corot, un Troyon, un Millet.

La naissance, la fortune, la beauté, l'esprit étaient les avantages qui permirent à cette princesse de rassembler et de réunir autour d'elle une compagnie d'élite. Ce dont on saura gré, par conséquent, à S. A. I., comme à tant de captivantes maîtresses de maison, c'est d'avoir retenu, dans son intimité, plusieurs célébrités de l'époque : Sainte-Beuve, les de Goncourt, Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, d'autres encore. Mais de là à l'élever sur le pavois en tant qu'artiste, il y a loin.

*
* *

En somme, il n'en est pas beaucoup de ces dames virtuoses, peintres, écrivains s'imaginant avoir rendu leur nom de durée, qui sortent du rang des amateurs bien doués.

Remarquez, en passant, que, de trois femmes célèbres, dont deux se trouvent au premier rang, les trois procèdent de Jean-Jacques, d'un malade. Mme Roland, Mme de Staël, George Sand sont restées longtemps soumises à l'influence de ce monomane de la persécution, dont les lamentations, de son vivant, captivaient surtout le sexe faible.

Ce que nous faisons observer ici, les partisans convaincus de la supériorité des femmes n'ont point à le prendre en mauvaise part, puisque Jean-Jacques est un très grand écrivain et que ces dames de qualité eussent pu choisir modèle inférieur. Nous désirerions retenir seulement la préférence accordée à l'insupportable lamentin de génie, alors que deux écrivains de taille qui le valaient, comme pensée et comme art, Beaumarchais et Diderot, ne semblent pas les avoir préoccupées.

*
* *

Ce furent, sans conteste, les lectrices et les spectatrices qui contribuèrent, en premier lieu, au scandaleux succès de deux bien piètres créations de notre époque, je veux parler de *Quo Vadis ?* et de *Cyrano de Bergerac.*

Superfétation de leurs mérites.

Rien que cette prétention de se croire les égales de l'homme !

*
* *

Nous exagérerions notre thèse, nous la fausserions même, si nous venions soutenir que la modestie n'est pas de ce monde féminin ; toutefois, qu'il nous soit permis d'énoncer que le travers si commun d'exagérer son importance personnelle est plus répandu chez la femme que chez l'homme. Le lecteur pourra le constater plus loin, en ce qui concerne les personnes de notoriété : peu de femmes célèbres échappent à cette superfétation de leur action sur les événements de l'époque qui vit s'épanouir ces fleurs rares.

Il n'y a vraiment pas à craindre qu'une femme de mérite meure d'un excès de modestie. Dès qu'un bas-bleu montre du talent, aussitôt, pour elle et son entourage, qu'elle transforme en petite cour, Madame devient un être supérieur, extraordinaire. Ne vous permettez pas de faire des réserves, même mentales ; on les devinerait, vous seriez congédié.

Incontestablement, la plupart se croient bien au-dessus de ce qu'elles sont en réalité. Que si l'on nous pressait trop, à propos de cette constatation, il nous

serait loisible de citer, à son appui, les noms des intellectuelles dont s'occupent les journaux.

Leur vanité, qui tourne vite à l'orgueil, s'enfle aisément. Même lorsque, très humble, elle demande conseil, Malvina reste Malvina. C'est le métier qui veut cela, vous écrierez-vous, et j'en tombe d'accord car il en est plus d'un parmi les mâles de tout temps que la vanité poussa dans les ridicules d'un orgueil démesuré. Cependant, adressez-vous à la femme auteur qui vous présentera autre objection, en outre : Si la conscience de son talent s'hypertrophie volontiers chez la romancière, chez la journaliste, la faute n'en est pas seulement à l'entourage, tombé en pâmoison, la faute en est aux critiques qui ont la fâcheuse tendance d'ignorer les œuvres féminines parce qu'elles sont de prime abord taxées d'insignifiantes. Par crainte légitime de passer inaperçues du public, les femmes de talent sont donc obligées de recourir à plus de démarches que leurs confrères quand elles ont enfanté le chef-d'œuvre ; ayant trop conscience de la valeur de leur tableau ou de leur livre, elles multiplieront les invites intéressées ou joueront de l'intimidation ; mais comme ces méchants hommes, jaloux de leurs lauriers, ne se prêtent pas toujours à ce jeu, force est aux femmes dédaignées d'emboucher la trompette et de frapper sur la grosse caisse à coups redoublés.

Elles ont certainement raison de ne pas toujours se montrer satisfaites des hommes, mais le fait n'en subsiste pas moins : peu de femmes d'élite qui sachent rester modestes ! Cela les enrage d'abord de ne pas compter plus que leurs sœurs laïques dont l'opinion en politique, en art, ne peut peser puisqu'elle n'existe pas.

Ces élues, frémissantes de n'être point suffisamment appréciées, ressemblent alors au parvenu qui prouve trop qu'il est riche. Elles vous accablent sous le poids de leur forfanterie continuelle ; elles vous abasourdissent de leur « moi » et de leur « je », trop fréquents. Dans le commerce habituel de la vie, elles prennent volontiers, dès qu'interlocuteur veut émettre son opinion, un petit air de protection qui n'est pas sans une teinte de burlesque. La conviction en leur supériorité qu'elles s'imaginent transcendentale et qui se retrouve au fond de tous leurs agissements, rend souriante ou narquoise la bienveillance avec laquelle elles jugent ou prêtent l'oreille et va jusqu'à se refléter dans l'aveu de ce qui leur manque :

« — Ah ! si j'avais été à la place de Jules Ferry et que Bismarck eût bronché », s'écriera..... Mme Juliette Adam.

*
* *

Comparez donc la pauvreté des préoccupations chez les femmes et l'énormité de leurs prétentions.

Les féministes auront beau glousser d'émerveillement dans les salons et en dehors ; elles-mêmes, grâce à la flexibilité de leurs organes, à la vivacité si mobile et si riche de leurs impressions fugitives, auront beau donner le change, former çà et là un aéropage dont les plus graves esprits n'osent pas, par galanterie, décliner la juridiction : vains efforts ! Les gerbes les plus lumineuses, tout le jeu brillant des étincelles n'empêchera pas le clairvoyant de voir la triste carcasse du feu d'artifice.

Dans les salons se presse une foule de femmes charmantes, au bagout extraordinaire. Cette facilité d'élocution verbeuse qui fait illusion, elle leur sert à exprimer divinement leur pensée, surtout quand elles n'en ont pas. Et puis après ? Lisez seulement une page de cette actrice au caquetage triomphal dont, la veille, vous goutâtes, émerveillé, la conversation, vous resterez stupéfait devant l'ignorance de syntaxe et la pauvreté d'idées qu'elle a pu mettre au jour. Remémorez-vous la faconde de la baronne, cette évaporée au sourire moqueur ! Son charme n'était, hélas ! que mousse de champagne. Dégrisé, le lendemain au réveil, vous n'admirerez pas sans ironie la facilité singulière avec laquelle cette sirène abordait les questions, leur distribuait sa confiante compétence et passait, dédaignant l'objection qu'elle refusait d'entendre.

Croyez-en les observateurs et votre expérience personnelle : cette sagacité qui vous a ébaubi n'est qu'instantanée ; elle est à fleur de peau, n'a pas de profondeur, car ce n'est que poudre aux yeux. Attendez d'être désensorcelé, de ne plus risquer de tomber sous le charme et revoyez la dame, je vous prie.

Les femmes montrent, affirme-t-on, plus d'endurance que l'homme dans la souffrance. Certains malaises doivent causer à la patiente des ennuis qu'un mâle, doué d'une sensibilité normale, supporterait difficilement.

Parbleu ! Dès la prime jeunesse, ne sont-elles point obligées de s'habituer à la douleur physique ? Aussi se moquent-elles de nous quand nous nous plaignons

d'une migraine qui nous abat. Il est évident que n'étant pas sujet aux nausées, aux crises de nerfs, aux pertes de sang et que sais-je encore, ces malaises ont tôt fait de nous démoraliser, alors qu'une femme s'affolerait si elle n'éprouvait pas, de temps à autre, des souffrances aiguës. Il n'y a pas de quoi se vanter, en vérité ! Devoir à des perturbations répugnantes le stoïcisme qui vous permet d'endurer la souffrance, le sourire aux lèvres, n'est pas d'essence philosophique bien relevée. Mais est-ce là tout et ne point paraître accablée par une secousse périodique, cela prouve-t-il grand chose ?

Le mal persistant, le mal durable, les hommes le supportent avec autant de calme que la femme. Comparez deux tuberculeux. Faites manœuvrer un régiment de femmes par la pluie, pendant deux jours, dans les plaines de Leipzig. Combien de penseurs chétifs, assiégés de maux, ont enduré des douleurs qui ne les empêchèrent nullement de penser et de produire ? Ainsi Darwin, à partir de vingt-cinq ans, je crois, n'a pas cessé un jour de souffrir horriblement de sa vessie. Durant son grand voyage, il n'est pas resté une matinée sans éprouver les affres du mal de mer, ce qui ne l'empêcha pas de rapporter des merveilles et de les étudier à bord. Flaubert plaisantait sur son « tremblement de terre », crises formidables chez ce géant, devenu, tout à coup, sans raison apparente, très pâle. Il souriait, croyait à une fausse alerte, puis son visage pâlissait encore plus, prenait une expression désespérée et la crise le terrassait. Lisez la scène dans Maxime Du Camp.

S'est-il jamais plaint et cette horrible torture, en le menaçant, à chaque pas dans la rue, a-t-elle empêché

l'admirable artiste d'écrire l'*Education sentimentale* et la *Légende* ?

Quant à nous, nous ne pouvons nous figurer des femmes à la place d'un Briand et de la Chambre résistant pendant d'interminables mois à la discussion, article par article, de la loi sur la Séparation.

Nos femmes n'ont pas la puissance ni peut-être la volonté des excès auxquels l'imagination de leurs meneurs les pousse. Du reste, si fille d'Eve prône haut son endurance, il lui arrive aussi de se réclamer de sa faiblesse constitutionnelle et Mme de Staël, dans son réquisitoire contre Bonaparte, savait, fort à propos, lui rappeler que ce qui ajoutait à la grossière barbarie de persécuter les femmes c'était que « leur nature est tout à la fois irritable et faible ». Elles souffrent « plus vivement des peines et sont moins capables de la force qu'il faut pour y échapper ».

Au surplus, ne nous hâtons pas trop, sur le su des endurances subies par elle, d'admirer le courage de la femme.

Qu'elle soit victime d'un traumatisme accidentel qui fasse gicler le sang et vous l'entendrez pousser des cris de terreur avant qu'elle ne s'évanouisse, alors que l'homme, en jurant, ira à la pharmacie voisine. Et pourtant, je pencherais à croire que la nature physiologique de la femme est moins impressionnable que la nôtre, dans certains cas limités. Eve se rapprocherait du Chinois qui, sans broncher, supporte des tortures dont la moins cruelle jetterait l'Européen dans le coma.

Faisons donc nos réserves quant à l'endurance. Plus habituée à certains maux, l'épiderme rendue moins

sensible, par habitude de la souffrance, la femme, dans certains cas, endure les altérations obligatoires de la santé avec plus de stoïcisme que l'homme qu'une maladie abat doublement, puisqu'elle le réduit à l'inaction.

Il en sera à peu près de même avec le courage féminin si l'on veut se donner la peine de réfléchir.

La femme ne recule pas devant le danger ; elle n'hésite même pas. Le plus souvent, en effet, elle s'exposera de gaieté de cœur. Cela tient à ce qu'une fois exaltée, elle voit rouge et fonce de l'avant, alors que l'homme analyse encore.

Il est vrai qu'une fois le péril passé, la virulente Hachette tombera en syncope.

Les cérébralités rudimentaires, au surplus, sont plus courageuses que les autres. L'énorme cuirassier, aux muscles forts mais au front bas, écrasé par le casque, est certainement plus courageux qu'un officier du génie.

N'oublions pas aussi que telle qui adore les bêtes et caresse le premier chien venu dans la rue s'évanouira devant une souris traversant la chambre. Que n'avez-vous assisté au spectacle édifiant de Mme Léa d'Asco lutinant le tigre royal de sa ménagerie, à Nice, et fuyant éperdue, en poussant un cri perçant, à la vue d'une araignée s'accrochant à sa jupe !

*
* *

M. Paul Meyer, le célèbre romaniste, répondant à M. Edmond Borel, qui lui avait proposé divers échantillons d'écriture à analyser, écrit textuellement :

« La raison d'attribuer à une femme le n° 2 est que

l'adresse est absurde... Les femmes n'ont aucune précision dans l'esprit : elles écrivent, en général, comme elles parlent, sans réflexion. »

Cependant M. Meyer, qui est un universitaire, ajoute :

« Ce qui est généralement vrai maintenant changera lorsque nous leur aurons donné une meilleure éducation. »

Possible ! Mais, transformées, resteront-elles femmes? Une éducation sérieuse tendrait moralement à détruire le principal charme qui nous entraîne vers les êtres faibles qu'il nous appartient de protéger et de façonner. Sérieusement, je vous le demande, ô maître, une jolie femme, sans sa tête de linote, serait-ce encore une jolie femme ?

Trop les initier est malsain, aussi bien qu'inutile, et cette malheureuse croyance en l'intelligence féminine n'a déjà que trop entraîné à des conséquences déplorables, dans le domaine de l'instruction, notamment.

J.-J. Weiss, avec preuves à l'appui, s'élevait déjà contre le « bourrage », en disant que c'était folie de mettre un appareil nerveux aussi délicat et aussi sensible que celui de la jeune fille devant les angoisses sans cesse renouvelées d'une série d'examens, alors que ce surmenage est déjà dangereux pour le jeune homme qui possède un cerveau dont le volume et la capacité font un récipient de notions et d'idées bien plus commodément distribué, plus solide et plus large.

*
* *

Une revendication qui a fait couler beaucoup d'encre est celle du droit de vote.

Les frères Margueritte n'ont jamais entendu donner une bonne raison contre cette demande, qu'ils qualifient de légitime ; ils soutiennent que ceux qui se contentent de rétorquer : « Cela ne s'est jamais fait ! » peuvent être comparés à Thiers, condescendant à déclarer, lors du premier chemin de fer Paris-Saint-Germain, que ce genre de locomotion pourrait convenir, peut-être, aux très petites distances. Pour ces auteurs, fêtés à bon droit, car ils ont écrit de beaux livres, le droit de vote s'impose ; ce n'est qu'une question de temps, de persistance, d'éducation des esprits, d'habitude à prendre. Ils sont persuadés que ce cri d'une minorité saura se faire entendre, car il est permis de croire que le vote des femmes aurait un caractère pratique de salubrité, de protection sociale, parce qu'il s'insurgerait, en premier lieu, contre l'alcoolisme, cette plaie publique, et contre le mal vénérien, non à coups de règlements de police, non avec des dispensaires-prisons, mais avec des pharmacies, des hôpitaux largement ouverts, un régime de liberté que seconderait une propagande énergique pour le respect de l'être humain et la dignité de l'amour. Dans leur zèle, les auteurs des *Braves gens* déclarent qu'un fois la femme éligible, la tuberculose serait également traquée, non seulement en détail, mais en grand, parce qu'on l'empêcherait d'éclore !

« Les femmes n'accompliraient-elles, ne décideraient-elles l'homme qu'à accomplir cette triple tâche, elles auraient déjà bien mérité de leur patrie et de l'humanité. Mais on peut croire que leur œuvre ne se bornerait pas là. Elles étendraient leur besoin de protection à tous ceux qui souffrent : infortunées, enfants malades, vieillards. Elles assumeraient un rôle magnifique d'assistance sociale. Par elles, la solidarité prendrait son vrai sens. »

Abstraction faite de mon manque de foi, j'avoue ne pas très bien comprendre, en outre. Si, vraiment, les femmes possèdent un spécifique contre l'alcoolisme, l'avarie et la tuberculose, pourquoi cent sièges de députés doivent-ils être occupés par elles pour sauver la France de ces trois fléaux ? Comment peut-il se faire que la propagation d'un pareil bienfait puisse dépendre uniquement d'une ambition politique satisfaite ? S'il suffit, en outre, de lois pour supprimer le mal immense, l'incommensurable peste, m'est avis que ces lois ne seront pas faciles à établir et que, pour leur seule élaboration, il faudra un peu plus que les bonnes intentions et certaines tirades ronflantes. Pas aussi facile peut-être que ne se l'imagine Mlle Odette Laguerre, d'élaborer même un simple règlement qui tienne debout.

Et puis, disait M. Charles Benoist, avec raison, avant de réclamer les droits politiques, les femmes n'auraient-elles pas le devoir, si c'en est un, de réclamer leurs droits civils et économiques et de songer d'abord aux élections municipales, aux élections de prud'hommes, aux élections des tribunaux de commerce avant de viser les élections législatives ? Qui veut les honneurs doit avoir été à la peine.

Enfin, les frères Margueritte, qui voient décidément tout en beau, sont persuadés que les femmes pouvant enfin voter, mettront leur ardeur, leur zèle au service des partis avancés et des réformes sociales. Tel n'est point l'avis de M. Charles Benoist, qui déclare que la réforme demandée par les partis avancés fournirait, à n'en pas douter, un appoint énorme aux partis conservateurs, parce que la femme, en France, est conservatrice d'instinct, et traditionaliste de tempérament.

Je crains fort que Michelet, fût-il des nôtres, eût partagé l'opinion de M. Benoist, car il a toujours accusé les jésuites d'élever, de gouverner les femmes en France. Battus sans retour dans le monde des idées, ces personnages ne pouvaient reprendre la guerre ailleurs que dans le champ de l'intrigue, de la passion et des faiblesses humaines :

« Là personne ne pouvait les servir plus activement que les femmes. Quand elles n'agirent pas avec les jésuites et pour eux, elles ne leur furent pas moins utiles indirectement, comme instrument et moyen, comme objet de transactions et de compromis journaliers entre le pénitent et le confesseur. »

En supposant la femme électeur et que la loi eût pu, comme en Suisse, être soumise à un referendum, il est hors de doute qu'en France, la Séparation des églises et de l'Etat eût été rejetée à une immense majorité ; M. Benoist aurait donc raison contre MM. Margueritte ; ajoutons cependant que l'homme peut se modifier et que ce n'est pas seulement en amour que « la dona e mobile ».

Pour en terminer avec ces revendications du vote et de l'éligibilité, rappelons que des féministes à outrance les ont combattues : Louis Blanc, qui protesta pourtant avec virulence contre l'autocratie de l'homme dans la famille, ne pouvait se figurer les femmes au milieu de l'orageuse existence du Forum, dans la mêlée violente des combats parlementaires, dans le bruit et l'agitation de la politique militante ; il répétait, après combien d'autres ! que les fonctions particulières de la femme lui ont été assignées indépendamment de toute convention sociale, par son organisme même, par la nature, et il s'écriait éloquemment : « Son domaine, et il n'en

est pas de plus beau, c'est celui du sentiment ; sa part, et il n'en est point de préférable, c'est celle du cœur ; son influence, et il n'en est pas de plus grande, c'est celle qui s'exerce par l'amour. »

Ergo, sutor, ne ultra crepidam ! et laissez là le Palais-Bourbon et ses pompes.

Maintenant, si l'opinion de Louis Blanc ne suffisait pas, j'en pourrais citer d'autres, toutes concordantes :

Une collaboratrice de la *Fronde* avait fait une enquête près des personnalités en vue pour leur demander quelle femme célèbre, au siècle passé, il convenait de donner en exemple à nos filles.

Voici quelle fut la réponse de Cornély, médecin, journaliste célèbre et homme de bon sens, que l'on ne peut accuser d'avoir été un égoïste à courte vue :

« MADAME,

« Je ne veux pas vous dire qu'elle est la femme des temps passés que je proposerais en exemple aux femmes du siècle prochain » parce que cette femme est anonyme. Elle n'a pas eu d'histoire, et elle n'est pas dans l'histoire.

« Elle est restée cachée, ignorée au fond de la famille, dont elle a été le lien, la joie, le modèle et l'honneur. Elle n'a connu ni les tares, ni les malheurs, ni les accidents qui donnent la célébrité.

« Pour juger du mérite des femmes, j'en suis resté à la théorie des Romains, qui n'avaient pas trouvé de plus belle épitaphe pour leur compagne que celle-ci : « Elle est restée chez elle, elle a filé la laine. »

« Voilà ma manière d'être féministe. »

Inébranlable dans sa conviction, la comtesse de Castiglione, la belle émissaire de Cavour auprès de Napoléon III, s'écrie « avec cette disposition naturelle aux femmes les faisant amplifier à l'extrême les proportions de leurs actes » :

— J'ai fait l'Italie et sauvé la papauté !

Et M. Frédéric Loliée ajoute, dans son livre documenté, que, s'exagérant, avec cette assurance naïve dans l'orgueil dont il est fait mention plus haut, son rôle entre les Tuileries et l'Italie, la charmante enchanteresse qui fit tourner bien des têtes à la cour, sauf celle de l'empereur toutefois, se plaignait amèrement qu'elle avait été payée d'ingratitude. A l'entendre, les brillantes destinées, que l'avenir gardait au Piémont, n'avaient pas échappé à sa pénétration, et c'est à son entremise persévérante que l'Italie dut son unité :

« ... Pour avoir mené Victor Emmanuel à Rome, renversé sept dynasties napoléoniennes, bourbonniennes et papalistes ; c'était quelque chose cependant d'avoir préparé cela, seule, envers et contre tous, malgré tous. »

Peste, comtesse ! C'eût été, en effet, quelque chose.

Et pourtant, que vous dire, lecteur ? Lorsque vous en aurez terminé avec cette amazone de la politique, lorsque vous aurez bien soupesé, d'une part, ce qu'elle glorifie de ses aptitudes et de ses actes ; que, d'autre part, vous aurez examiné de près ce qu'en ont écrit les contemporains et les intéressés, je me tromperais fort si vous n'êtes pas obligé, en fin de compte, de reconnaître avec nous que cette admirable comtesse de Castiglione devait être une de ces présomptueuses compro-

mettantes qu'on ne saurait trop éloigner de tout ce qui se passe et trop tenir étrangères à tout ce qui se dit.

Et Raffaëlli nous apprend que cette femme avait tant de goût à se faire portraiturer sous toutes ses formes, que le seul M. de Montesquiou possède d'elle quatre cent quatre-vingts portraits !

Si, d'un côté, les femmes ont trouvé des admirateurs et des adulateurs, d'autre part, les critiques acerbes, virulentes même, n'ont pas manqué. M. C. de Varigny cite l'opinion peu galante de penseurs illustres :

« ... Un *Platon* affirmant que celui qui a failli sera changé en femme à la seconde naissance. *Saint Jérôme* ne la représentait pas sous de moins sombres couleurs : *Pejores omnes et a diabolo afflatæ.* Suivant *saint Thomas,* « la femme est un être accidentel et manqué ». Plus rude encore dans son langage, *saint Jean de Damas* nous dit : « La femme est une méchante bourrique, un affreux ténia, qui a son siège dans le cœur de l'homme. » *Saint Jean Chrysologue* écrit : « Elle est la source du mal, l'auteur du péché, la pierre du tombeau, la porte de l'enfer, la fatalité de nos misères. » D'après *saint Grégoire le Grand,* « elle n'a pas le sens du bien ». *Erasme* la déclare « un animal inepte et fou, mais au demeurant plaisant et gracieux...; la femme, ajoute-t-il, est toujours femme, c'est-à-dire folle ».

« Idole ou victime, la femme n'en demeure pas moins triomphante. Avec quel dédain méprisant elle a essuyé, sans broncher, la terrible boutade du plus misogyne des philosophes !

« *Schopenhauer* se demande en quoi consiste cet empire

mystérieux, le plus puissant et le plus actif de tous. Il s'étonne de le voir mettre les plus grands esprits à l'envers, intervenir, pour les troubler avec ses vétilles, dans les négociations diplomatiques, glisser ses billets doux et ses mèches de cheveux dans les portefeuilles des hommes d'Etat, bouleverser tout, embrouiller tout. Et il s'en prend à « ce sexe aux larges hanches, aux cheveux longs et aux idées courtes. Au lieu de le nommer beau, ajoute-t-il, il eût été plus juste de l'appeler l'inesthétique. » « La nature qui a refusé la force à la femme, lui a donné, pour protéger sa faiblesse, la ruse en partage. » Conclusion : fourberie instinctive et invincible, penchant au mensonge. « La femme a la dissimulation, innée chez la plus fine, comme chez la plus sotte. Il lui est aussi naturel d'en user en toute occasion, qu'à un animal attaqué de se défendre aussitôt avec ses armes naturelles. »

« Schopenhauer ne pardonne pas au christianisme d'avoir modifié « l'heureux état d'infériorité dans lequel l'antiquité maintenait la femme ». Les peuples de l'Orient, suivant lui, se rendaient mieux compte du rôle qui convient aux femmes que nous ne le faisons « avec notre galanterie et notre stupide vénération qui est si bien, ajoute-t-il, l'épanouissement le plus complet de la sottise germano-chrétienne ». La *dame* européenne, objet, dit-il, des railleries de l'Asie entière, et dont Rome et la Grèce se seraient également moquées... un monstre, le produit de la bêtise humaine, machine à dépenser de l'argent. »

Incapacité, inaptitude féminines.

Vous souvient-il, dans Michelet, de ce passage, qui confine au sublime, et que l'on ne peut lire sans avoir les yeux brouillés de larmes :

« J'ai écrit tout ceci en pensant à une femme dont le ferme et sérieux esprit ne m'eût pas manqué dans cette lutte, je l'ai perdue, il y a trente ans (j'étais enfant alors), et néanmoins, toujours vivante, elle me suit d'âge en âge.

« Elle a eu mon mauvais temps, elle n'a pu profiter de mon meilleur. Jeune, je l'ai contristée, je ne la consolerai pas... Je ne sais pas seulement où sont ses os : j'étais trop pauvre alors pour lui acheter de la terre.

« Et pourtant je lui dois beaucoup... Je me sens profondément le fils de la femme. A chaque instant, dans mes idées, dans mes paroles (sans parler du geste et des traits), je retrouve ma mère en moi... »

Oui, mais pourquoi jamais le contraire ? Pourquoi un père, une mère n'ont-ils jamais inspiré une fille ? Pourquoi ne pourriez-vous citer une Elvire ou une Frédérika ayant écrit le *Sonnet d'Arvers ?* Et, puisque l'amour maternel est de beaucoup le plus admirable, comment se fait-il qu'une mère, pénétrée de son fils, n'ait point encore signé un chef-d'œuvre ? Il y a dans

ce phénomène logique la preuve péremptoire de l'impuissance féminine.

Ebauches informes d'intellectualité parcimonieusement établie, elles restent et resteront incapables de créer, même dans les domaines les plus appropriés à leurs aptitudes et à leur nature.

Ceci n'est point une plaisanterie, et chacun peut facilement vérifier tout ce qu'il y a de sérieux dans ces lignes. Je n'y fais qu'énoncer, très simplement et sans la moindre intention de raillerie, des faits constatés depuis longtemps. La preuve est faite. Où la trouver mieux démontrée d'ailleurs que dans ce mouvement naturel de l'industrie, qui tend à faire graduellement passer aux hommes des professions longtemps exercées par les femmes ?

Tournez-vous, de grâce, du côté de la vie féminine, par excellence.

Ce sont des tailleurs qui décident de la mode, cela est notoire, et c'est un homme qui inventa la machine à coudre.

*
* *

Ainsi que les poètes qui les touchent de si près, affirme le Dr Mœbius, les femmes ont la haine des chiffres. Les seuls qu'elles connaissent et qu'elles sachent retenir sont ceux qui se rapportent à leurs vêtements, à la largeur de leur taille, à la longueur de la jupe, etc.

*
* *

Malgré l'évidente négation des faits, des observateurs de surface ont prétendu que les petites filles étaient plus intelligentes que les petits garçons. C'est faux.

Jusqu'aux approches des menstrues, qui bouleversent, de fond en comble, son être intime, la gamine est aussi vive, aussi alerte, aussi éveillée d'allures, de geste et d'esprit que son frère ; toutefois, en y regardant de plus près, on s'aperçoit vite que chez le mâle flambe une pensée, alors que sa compagne n'en a pas. Indifférentes à tout ce qui est scrutation plus élevée, ces fillettes sont déjà femmes : elles seront plus « devoireuses » que les garçons, plus appliquées, mais là où l'autre mettra une avidité de recherches parce que le sujet lui plaît, la petite, dans ce même cas, ne témoignera tout au plus que d'un intérêt nonchalant, sans objective concentration.

Plus précoce peut-être que chez les garçons, mais pour s'arrêter net dans son ascension, l'intelligence, chez elles, commence, dès les premières années, sinon à fleurir, du moins à manifester une sève pleine de promesses, qui tarit, trop souvent, dès que se manifestent les grandes transformations de la puberté.

Innombrables les petites filles aussi réfléchies, aussi intelligentes à douze ans qu'elles le seront plus tard à quarante.

*
* *

Vous avez deviné, derrière le masque d'intérêt vif qu'elles ajustent au visage, l'ennui morne qui s'est emparé d'elles ; votre narration, dépassant l'anecdote et portant sur choses sérieuses, a provoqué des étirements de membres. Or, s'il en est ainsi, c'est qu'il manque, à toute femme, pas seulement la préparation nécessaire pour comprendre et s'intéresser, mais cette prédisposition intellectuelle qui stimule le mâle.

Oh ! ce qu'elle bâille, derrière son éventail, cette femme de médecin prêtant une attention distraite au Dr Koch, expliquant, par phrases suffisamment claires, ses découvertes, et quelle induction que le regard de cette maîtresse de politicien, fixé obstinément sur la mantille d'une dame, assise à l'écart, alors que M. Ribot n'en est encore qu'à l'exorde de son discours. Pourtant, la tuberculose, la politique sont matières dont nul n'ignore, et elles ont insisté, l'une pour voir Koch, et l'autre Ribot. L'envie de voir le personnage illustre satisfaite, elles se sont mises à inspecter les coiffures.

La femme ne peut et ne sait écouter.

Pour écouter, il faut comprendre, et pour comprendre, il ne faut pas être distrait par la plume d'un chapeau ou les ondulations d'une chevelure. Un ouvrier inculte, sans prétentions aux bonnes manières, eût entendu Koch jusqu'au dernier mot, bouche bée, mais les arcades sourcilières jointes, creusant le sillon de réflexion, alors que la dame de maison, s'apercevant des gestes de lassitude de la baronne, communiquant, par signes à peine perceptibles, avec la petite comtesse, regrette presque d'avoir invité le savant allemand. Voilà aussi plus de trois quarts d'heure qu'il conférencie, cet homme-là ! C'est trop long, même chez une maîtresse de maison qui se pique de varier, par d'ingénieux intermèdes, la cérémoniale monotonie de son salon.

*
* *

Dans une phrase, qu'il aurait pu allonger jusqu'à l'infini, pour peu qu'il se fût mis en tête d'énumérer l'ensemble des causes à l'inaptitude féminine, La Bruyère émet cette opinion si juste :

« Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ? Par quelles lois, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages ? Ne se sont-elles pas, au contraire, établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la faiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent et le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire ? »

*
* *

Les féministes chargent trop les hommes, quand ils dressent leur réquisitoire.

A les en croire, il faudrait que, dans les premiers mois du mariage, dans ces commencements où il peut beaucoup sur elle, le mari associât l'épouse à son mouvement d'esprit, à ses affaires, à ses idées, qu'il l'initiât à ses projets, qu'il lui créât, dans son activité, une activité à elle. Michelet, grand partisan de cette collaboration, est persuadé que l'homme qui veut sérieusement initier une femme à sa vie « le peut sûrement, si elle l'aime, mais il a besoin de beaucoup de patience et de douceur », ajoute-t-il. Voilà bien des réserves, que vous en semble ?

Malheureusement, ajoute Michelet, et il n'a pas tout à fait tort en ceci :

« Au premier mot non compris, le mari perd patience... « Elle est incapable, elle est trop légère. » Il s'éloigne, et c'en est fait... Ce jour-là, il perd beaucoup. S'il eût persisté, il l'eût entraînée peu à peu avec lui, elle eût vécu de sa vie, il y eût eu vraiment mariage... Ah! quel compagnon il perd ! quel sûr confident ! quel auxiliaire zélé!... Dans cette personne qui, laissée à elle-même, lui semble peu sérieuse, il eût trouvé, aux moments difficiles, une lumière d'inspiration, souvent un sage conseil... »

Hum ! Passe encore dans le petit négoce, mais en ce qui concerne les carrières libérales, surtout quand il s'agit d'un mari aux idées avancées, l'ingérence féminine sera plutôt illusoire dans la majorité des manifestations où il lui sera fait appel. Elles simuleront l'attention, l'intérêt ; elles s'efforceront de réagir contre leur faiblesse de compréhension. Hélas ! un jour viendra où le mari constatera le néant de ses efforts. Si nous négligeons la concordance de certaines unions, fameuses pour ainsi dire, mais si clairsemées, si rares qu'elles ne confirment pas seulement la règle, mais l'établissent, l'expérience, péremptoirement démonstrative, accomplie à cet égard, par l'ensemble de l'humanité, doit être, ce me semble, pleinement décisive. L'organisme féminin, même chez les exceptions éminentes qui possèdent plus de force mentale, de profondeur et de raison que leurs sœurs, l'organisme féminin présente, à côté des défectuosités pathologiques, des lacunes psychiques difficiles à combler : ainsi l'aptitude à la généralisation des rapports et à la persistance des déductions, comme le signala Auguste Comte, manque aux femmes, aussi bien que la prépondérance de la raison sur la passion.

Déduisons donc de toutes ces notions que les emplois

qui ne sont pas suffisamment conciliables avec sa destination domestique resteront interdits à cette créature adorable, mais évidemment inférieure devant un problème, insoluble pour ses faibles capacités.

*
* *

A vrai dire, l'homme ne fait appel à l'aide de la femme que dans les classes commerçantes.

Eh bien ! elles ne sont nullement aussi avisées marchandes, que d'aucuns veulent le prétendre. Ici, comme partout ailleurs, leurs irrégularités constitutionnelles et mentales, renforcées dans ce domaine par leur âpreté à emmagasiner la pièce de cent sous, les empêchent de voir grand.

Oh ! je m'attends bien à ce que l'on me jette à la tête Mme Boucicaut et tant d'autres. Je m'incline ; seulement, il me sera permis de dire qu'avant Mme Boucicaut, il y avait un monsieur Boucicaut qui fonda la boîte et que, par la suite seulement, après la mort de son mari, Mme Boucicaut dirigea le *Bon Marché*. Dans cette direction hardie, ne pas négliger aussi l'appoint d'employés supérieurs, point femmes, les coadjuteurs du patron.

Non ! La femme est inapte aux grandes affaires. La perspective d'amasser peut la faire agir, mais comme elle est d'un tempérament méfiant, obstiné, en arrière du temps, elle craindra de trop se lancer et se laissera distancer. Mesquine, ignorante, elle se révélerait plutôt sous forme de pierre d'achoppement, sous les pas d'un négociant entreprenant, dans un commerce appelé à se développer, s'il ne veut péricliter.

« Je crois, écrit Auguste Comte, les femmes aussi impropres à diriger aucune grande entreprise commerciale ou manufacturière qu'aucune importante militaire ; à plus forte raison sont-elles incapables de tout gouvernement, même domestique, mais seulement d'administration secondaire. En aucun genre, ni la direction, ni l'exécution ne leur conviennent ; elles sont essentiellement réservées pour la consultation et la modification, où leur position passive leur permet d'utiliser très heureusement leur sagacité et leur activité caractéristiques. »

Hum ! même dans cette situation restreinte, j'en vois qui seraient sujettes à caution.

Questionnez les artistes arrivés à une notoriété de bon aloi, qui gagnent aujourd'hui ce qu'ils veulent et dont les débuts, vu le manque d'argent et la non-compréhension du public, furent pénibles. Presque tous vous raconteront à peu près la même histoire. Ils avaient « dégotté » un marchand de tableaux qui les comprenait, qui avait su entrevoir la vogue future et qui les eût aidés, escomptant le bénéfice pour plus tard ; mais on s'est buté à Madame, dédaigneuse, puis courroucée, dès la première ouverture. Rien que de pénétrer dans ce magasin de la rue Laffitte où, impérieuse, elle retenait son mari, et l'œil méprisant, elle toisait l'artiste ! Humilié, celui-ci avait abandonné le protecteur possible pour ne plus le revoir.

Qui s'en mord les doigts, à cette heure ? C'est le marchand ; mais il n'ose rien dire, car la mégère, dans sa sottise, ne voulant pas reconnaître sa bêtise d'antan, vilipende le triomphateur où faire se peut, avec rage, s'imaginant qu'elle lui porte préjudice.

Jamais, à moins qu'il ne soit devenu son amant, une

commerçante n'a su deviner et soutenir un artiste de valeur.

*
* *

Elles n'ont même pas à l'atelier, dans les bureaux, etc., l'application obstinée de l'ouvrier consciencieux qui ne serait pas très doué. Les plus sérieuses s'impatientent vite et se rebiffent.

Dans le petit négoce, les femmes qui prêtent toujours une oreille attentive aux flatteries d'un commis-voyageur hâbleur, commettent impair sur impair, si elles sont abandonnées à elles-mêmes. Enquêtez. Parcourez les villes et les villages : la veuve, la vieille demoiselle, au bas de laine garni, grâce à leur vie modeste, n'ont pas bougé de place depuis dix ans, vingt ans : la boutique noire a gardé son aspect aragneux de vétusté ; depuis plusieurs lustres, aucune amélioration n'y fut apportée. Certes, ces commerçantes gagneraient davantage si elles venaient à mettre quelque largeur hardie dans leurs achats et quelque intelligence dans leur trafic. Que voulez-vous ? Hostiles au gaz, terrifiées devant l'électricité et son installation, elles en sont encore aux quinquets fumeux. Néanmoins, elles seraient retirées depuis longtemps si, dans un emballement sentimental, elles ne s'étaient pas souvent laissées entraîner à faire les pires commandes aux pires voyageurs, car, on dirait qu'il est interdit à Sexe faible d'écarter l'entraînement passionnel dans les opérations rationnelles.

Si elles se trouvent en puissance de mari, l'âpreté à l'économie mesquine qui les tenaille, le spectre de la déconfiture finale qui hante leurs nuits empêchent le

plus sagace des négociants d'élargir son champ d'action et d'apporter à son commerce les améliorations et agrandissements qui eussent empêché une concurrence, finalement victorieuse, de s'établir en face de lui. Ajoutez que, dans son opposition entêtée, la ménagère ne fera pas valoir les objections de poids ; en eût-elle plusieurs à sa disposition, qu'elle les négligerait pour rabâcher indéfiniment les prédictions sinistres.

Dans le commerce, la femme manque d'envergure, a peur de se noyer dans un verre d'eau.

*
* *

C'est sûrement à cette déplorable prépondérance de la femme que la France doit non seulement sa dépopulation, mais encore son infériorité commerciale, à l'égard des deux grandes nations, ses rivales.

Cette productive terre de Gaule est pourtant la terre privilégiée d'Europe ! Patrons et ouvriers y sont, certes, aussi ingénieux et appliqués que patrons et ouvriers allemands ou anglais, hélas ! dans la bourgeoisie, le verbe haut de la femme à courte vue, qui a peur pour sa dot, annihile tous les avantages : elle craint les aventures, elle est rapace et elle ne veut pas comprendre que le danger est de rester stationnaire et de piétiner sur place.

En général, l'Allemand voit surtout, dans sa femme, souvent traitée en domestique supérieure, pour le reste, la mère des enfants, la maîtresse de maison qui a voix au chapitre dans les questions d'intérieur seulement. La « *Frau Gemahlin* » vaque uniquement aux soins du ménage et ne s'occupe pas de l'avancement de son mari,

de lui trouver des commandes, etc. Les célèbres *Gardinenpredigten* ne s'adressent qu'aux pères de famille rentrant tard, entre deux vins. En France, la femme domine.

*
* *

Fille d'Eve ne possède pas non plus, à degré égal, ce don d'assimilation pénétrante qui fait illusion et que vous finissez par découvrir chez nombre de titulaires à la gloire et chez certains hommes hors pair, flamme d'intelligence qui leurre, puisque les dupés, pendant longtemps parfois, lui prêtent plus de clarté qu'elle ne saurait donner. Combien d'assimilateurs avisés, que vous prenez pour des penseurs ! Le grand Arago n'était pas exempt de tout reproche.

Mais c'est surtout en politique que ces hommes, d'une intelligence adaptatrice, foisonnent. Gambetta en devait être un. En effet, si vous recueillez les témoignages de ceux qui ont pénétré ce captivant par excellence, vous y trouverez, mentionnée et soulignée, cette faculté d'assimilation, portée à une puissance extraordinaire. Nul besoin de lui expliquer au long telle question ardue, fût-elle administrative, politique, littéraire, mathématique ou autre ; une fois les prodromes établis, il la comprenait aussi bien que le démonstrateur.

Répandu chez l'homme dénotant une intelligence éveillée, du Midi, dirai-je presque pour bien me faire comprendre, ce précieux auxiliaire se présente, chez la femme supérieure, sous une forme tellement atténuée, rudimentaire, qu'il faudrait plutôt le rapporter à la mémoire avantagée qu'à la lucidité de la faculté d'adaptation.

La femme répétera les mots, mais ne s'assimilera pas l'idée. C'est ainsi qu'à l'Université, souvent, l'étudiante demande exclusivement à la mémoire un travail auquel la réflexion aurait dû participer. Elle vous répétera mot à mot la démonstration, mais, une fois au laboratoire, ne lui demandez pas d'isoler son radium ?

Pour les savants qui ont émis leur avis à ce sujet, sans parti pris aucun : atteindre l'originalité en matière scientifique est, chez les femmes, un accident rare ; tout ce qu'elles peuvent produire, c'est d'exposer les recherches que d'autres ont conçues, voire même dans ce travail de récapitulation, elles échoueront souvent parce qu'elles s'attachent, de préférence, aux mots et non au sens de la phrase.

*
* *

Quand un antisémite évoque la pénurie de génies artistiques dans la race juive, invariablement le nom flamboyant d'Henri Heine lui est cité et lui clôt la bouche. Pas différemment avec le beau sexe : depuis 1904, contre la constatation déplaisante, on vous rétorque le nom célèbre de Mme Curie.

L'épouvantable malheur qui frappa cette jeune femme, la douleur qui l'accabla commandent autant le respect que ses recherches et son zèle scientifiques lui assurent la considération éclairée de l'univers. Cependant, il ne s'agit pas ici de sentiments ni d'enthousiasme, mais d'établir la vérité si tant est qu'on puisse la dégager entièrement, la modestie, l'abnégation du défunt s'y étant toujours opposés. Qu'il nous soit permis, en vue de cette démonstration, et tout en rendant un hommage profond au mérite de Mme Curie, de rétablir le *cuique*

suum, par le simple raisonnement et par l'impartiale interprétation des faits.

Mlle Marie Sklodowska est la fille d'un professeur de physique à Varsovie. Ardente au travail, affirme la *Revue scientifique,* elle orienta, en vue de la licence, ses recherches sur les phénomènes nouveaux que fournissait l'étude des radiations, à la suite de la découverte, faite par M. Becquerel, des rayons uraniques. Curie s'intéressa à cette studieuse, l'aima et l'épousa. A ce moment, ce chercheur était déjà un savant apprécié des maîtres et des élèves qui avaient su le découvrir, tandis que la jeune femme, montrant de remarquables aptitudes, passait encore inaperçue dans les laboratoires, aucun travail original, signé de sa main, n'ayant éveillé l'attention. Ce qui peut être inscrit à son actif, c'est d'avoir entraîné, dans la voie qu'elle avait choisie, le savant, occupé jusqu'alors à des recherches sur les charges électriques des rayons secondaires des rayons Rœntgen et connu déjà, insistons à nouveau, là-dessus, pour ses études de cristallographie, ses travaux sur les radiations, ainsi que sur les ondes caloriques et la distribution de la chaleur dans le spectre. Aussi hardi dans ces conceptions initiales que prudent dans ses hypothèses, toujours selon la *Revue scientifique,* Curie prêta à sa compagne l'appui de son intelligence créatrice, de sa pondération scientifique, de son habileté technique et, à eux deux, ils découvrirent le radium.

Une dernière remarque, et je m'arrête.

Au moment où, peu avant la mort de Curie, le professeur d'Arsonval, dans un domaine plus obscur encore que celui du radium, commençait ses recherches sur les forces psychiques manifestées dans des

transes médianiques, il s'adressa à son collègue Curie ; de même, M. Becquerel et d'autres l'avaient appelé dès que leurs travaux nécessitaient son aide et la discussion.

Dans tout ceci, nulle trace de Mme Curie ; il est donc peu vraisemblable qu'elle ait été la victime d'une sorte de spoliation ou plutôt que les savants ne lui aient pas suffisamment rendu hommage, sottise que l'intéressée est la première à condamner, non point seulement par modestie, mais parce qu'elle sait mieux que personne ce qu'elle doit à son mari et aux maîtres dont elle suivit l'enseignement.

Encore une fois, je prie le lecteur de bien vouloir excuser cette digression, que je suis le premier à regretter, mais le ton d'admiration exclusive que prirent et prennent les féministes pour parler de cette femme remarquable me força la plume, en rendant une explication inévitable en ce livre.

*
* *

L'hommage sincère que le juge impartial doit rendre à l'activité intellectuelle d'une Mme Clémence Royer et à ses peu nombreuses émules dans les arts, les lettres et les sciences, nous donne toute liberté pour nous expliquer franchement sur les aptitudes de l'immense majorité des jeunes femmes qui s'adonnent aux études.

Ce n'est pas qu'elles ne s'appliquent et ne fassent ponctuellement leurs devoirs, grands dieux de l'Olympe ! Au contraire, mais elles manquent d'assiette. Tenant compte de leur faiblesse générale, elles ont toujours peur d'avancer une bêtise ou de commettre quelque bévue, état d'esprit qui aggrave leur infériorité native.

Quant à l'exécution, elles ne sont guère mieux outillées.

Par le fait, la femme est maladroite des mains. Ainsi, dans les laboratoires, tout professeur vous dira que l'étudiante casse beaucoup plus de verres, de lentilles et d'instruments que l'étudiant, non pas seulement parce qu'elles sont distraites, qu'elles ont souvent l'esprit ailleurs, mais beaucoup par simple inhabileté, maladresse des doigts.

Il y a d'absurdes explications qui, précisément parce qu'elles sont données avec aplomb et acceptées sans contrôle suffisant, prennent peu à peu la consistance d'un dogme indiscutable.

Ainsi, il est généralement admis que les femmes, n'étant pas préparées à certains travaux de l'homme, ne peuvent s'y faire du premier coup ; toutefois, avec une éducation appropriée, un apprentissage sérieux, un milieu *ad hoc,* la femme deviendrait vite l'égale de l'homme.

Cela n'est pas soutenable.

Il suffira d'en revenir aux facultés de médecine et de science et de prendre, comme preuve du contraire, le garçon de laboratoire. Voilà un gaillard pauvre, sortant, le plus souvent, d'un milieu qui n'est guère adonné à la science : il n'a donc nullement été préparé à la besogne minutieuse et compliquée de l'officine, eh bien! il en est huit sur dix qui étonnent les professeurs par leur prompte assimilation, leur esprit inventif, leur dextérité. On reste abasourdi devant l'intelligence primesautière de ces ignorants, qui se font d'eux-mêmes et

qui deviennent de véritables aides indispensables, que le maître consulte parfois avec fruit.

Patiente et au-delà, en tant qu'épouse et mère, la femme est certainement peu faite pour la solitude de la science, pour ces longues attentes devant les bocaux, pour ces délibérations intérieures, où l'intelligence pèse le pour et le contre des expériences et des hypothèses, longuement mûries. Je ne dis pas qu'une question les préoccupant, elles ne s'en emparent avec impétuosité. La sincérité ne manque point et les nobles désirs animent beaucoup de ces esprits, mais hélas ! cela ne saurait suffire.

En matière scientifique, tout s'enchaîne, telle étude est subsidiaire de telles et telles recherches, et un des nombreux filons d'une mine puissamment riche se trouve traversé par d'autre filons, qu'il est dangereux de négliger. Se perdre dans des détails sans importance — autre écueil où vont se frapper les fronts féminins, — c'est rester incapable de concevoir la grandeur de l'ensemble. Or, comme il est dans la nature des femmes de n'avoir aucune aptitude à la généralisation des rapports et à la persistance des déductions, forcément leur travail, montrant des défectuosités capitales, se trouve frappé de stérilité. Elles étudient à fond tel phénomène, le scrutent, le poursuivent, le tournent et le retournent, mais jetteront de côté ou négligeront complètement le facteur dont dépend son existence.

La sévérité de la science ne peut décidément pas s'accommoder de l'aimable insouciance féminine.

Elles portent, dans les études, la mobilité gâcheuse qui fait le fond de leur caractère. Au début, un grand étalage

de résolutions héroïques, parfois sincères, mais de bien courte durée, beaucoup de mouvement, une ardeur à tout dévorer, aboutissant à chétive assimilation : voilà ce qui frappe chez les femmes froufroutant dans les laboratoires.

Quoique douée et sérieuse, Mlle Chamoïska, étudiante en médecine, ne travaille en réalité que sous la direction de ce professeur d'histologie, qu'elle écoute avec extase. L'histologie lui fait alors négliger le reste qu'elle décrie, et ce sera, en ce qui concerne l'étude favorite, la fébrilité, l'enthousiasme qui la feront divaguer sous l'archet vainqueur, là où il faudrait que le raisonnement et la personnalité régnassent en maîtres.

Les sottes laborieuses s'enkystent dans un sujet et ne regardent pas au delà ; bornées et limitées déjà par le manque d'éducation primordiale, elles ignorent et veulent ignorer les problèmes qui ne rentrent pas nécessairement dans le cadre de leur spécialité. Les étudiantes éveillées d'esprit touchent à tout, sans rien pénétrer, changeant de goûts et d'études, comme Elisabeth d'Angleterre ou Marie Stuart changeaient d'amants.

Abandonnée à elle-même, l'imagination de ces studieuses, plus ardente que forte, s'agite dans le chaos. Aussi, mises au pied du mur, ne les voit-on guère, elles si affirmatives par ailleurs, développer un thème avec la netteté et l'autorité d'un homme. Encore une fois, les intimités motrices de la femme sont opposées à la précision sévère de l'étude aussi bien qu'à sa gravité et à l'assurance qu'elle doit donner.

M. Lerminier, qui déclare que la nature s'est chargée elle-même d'opérer une sorte de division du travail entre les sexes, et qu'il est dans l'intérêt de tous de ne

pas la contredire, proclame l'incapacité féminine en philosophie :

« Si elles écrivent sur la philosophie et la politique, on les verra défigurer les doctrines par des exagérations qui trahiront leur faiblesse. Elles se tromperont sur la nature des principes, elles en méconnaîtront la valeur, elles en confondront les rapports ; enfin, en commentant d'un style déclamatoire des thèmes usés, elles croiront écrire des choses nouvelles. »

Et pourquoi Descartes fait-il mieux ? Parce que supérieur à la femme, plus fort, plus résistant, plus entreprenant et, de plus, affranchi des misères fatales qui pèsent sur le sexe faible, le mâle s'abandonne à toutes les fantaisies de la vie, de la force et de la pensée qui surabondent en lui. Cette largeur de vues, cette analyse déductive des causes et des effets, saisis dans leur variété infinie, échappent complètement à la femme.

Oui, de par un arrêt inéluctable, Sexe faible restera à jamais réfractaire à l'étude élevée ! La tension d'esprit prolongée rend au surplus la femme malade, l'affaiblit, l'étiole. Les doctoresses sont de mauvaises parturientes. Car elles ont leur vocation — et il n'en est pas deux ! — les vierges ! Elles ont leur route de vie unique, tracée d'avance, les femmes, et tout ce qui entrave, compromet cette destinée sacrée, qui est la maternité, doit être écarté fermement, impérieusement.

*
* *

N'ayant pas de conceptions étendues, elle ne saurait dominer plusieurs sujets à la fois. Eve est essentiellement étroite.

Si madame s'occupe des affaires publiques passionnément... un peu, beaucoup, à cause d'un secrétaire de M. Brisson, restez-en à la politique avec elle, ne l'entretenez pas d'art et ne vous risquez point à lui signaler quelque beau coin à visiter, elle ne vous prêterait qu'attention distraite. Seul, le chiffon pourra l'arracher à ses profondes méditations unilatérales.

*
* *

On n'en voit guère, même parmi celles qui répandent autour d'elles les soulagements d'une charité infatigable, qui chercheraient à étudier les causes de ce paupérisme local et à en signaler les remèdes. Bettina d'Arnim, l'encombrante admiratrice de Gœthe, dans son: *Ce livre appartient au roi !* d'autres aussi, ont certainement témoigné de leur généreuse compassion pour les déshérités ; malheureusement, leurs écrits, plus encore que leurs bruyantes aspirations, sont un témoignage de cette impuissance pratique, qui s'attache à toute exagération féminine, dénuée, devant les problèmes sociaux, de puissance d'action et de fécondité réelle.

Lui, qui les a étudiées à fond, sans amertume ni parti-pris, Ibsen, tout en combattant pour les droits de la femme, la tenait pour très inférieure à l'homme, même dans les travaux où ses aptitudes devraient lui assurer une compétence indiscutée. Ainsi, disait Ibsen, si l'on en croit M. Paulsen, son biographe et son ami, il n'y a pas une femme capable d'écrire un bon livre de cuisine. Elles peuvent aussi toutes recoudre un bouton, mais pas une ne sait le faire tenir.

*
* *

Cette boutade d'Ibsen me ramène à la maladresse féminine.

Veut-on se rendre compte de l'impuissance radicale des femmes à comprendre, dans la vie journalière, les notions les plus élémentaires à retenir. Je fis allusion à cette inaptitude en l'attribuant à la bêtise, dans les premières pages de ce livre : Regardez-les descendre d'un véhicule en marche, car peu ont la patience d'attendre l'arrêt complet ; toujours elles sauteront d'une voiture, d'un wagon, le dos tourné à l'avant, les jambes raides, au risque, en tombant, sur le trottoir, de se briser la colonne vertébrale ou de se faire une fracture de la base du crâne. Sans exagération, je crois pouvoir avancer qu'un conducteur, sur le tramway avec sortie de côté, sauve en les retenant, la vie à plus d'une femme journellement. Et impossible de leur faire entrer cela dans la caboche ! Chaque fois, elles récidivent en poussant un cri. Mais aussi dès qu'elles se retrouvent d'aplomb sur leurs pieds, elles sourient au conducteur qui n'en a pas moins eu sa seconde d'angoisse, ce dont elles ne se rendent même pas compte.

Arrêtez-vous également près de jeunes filles et de jeunes gens en train d'apprendre le lawn-tennis.

La gaucherie, le manque de grâce, l'absence de sérieux, partant la non-compréhension du jeu parce qu'un rien les fait éclater de rire, sautent aux yeux chez les femmes.

Or la même infériorité se révèle dans toutes les professions et chez toutes les nations.

Prenez les Japonais. Ces admirables prestidigitateurs qui jouent avec des choses légères, étoffes, couteaux, etc., sont tous des mâles ; si, par hasard, une femme est là, son office consiste à ramasser les objets tombés. Impossible de l'utiliser à autre besogne.

*
* *

Si la femme n'avait pas la toilette, à quoi elle pense toujours, elle s'ennuyerait à mourir. Elle peut rester une heure à contempler des chapeaux, preuve significative de son infériorité cérébrale.

C'est elle surtout qui tient aux conventions, aux préjugés et qui vous impose les pires frôlements ; à ses yeux qui ne savent deviner, le ténor pommadé, le « rasta » ciré, seront les privilégiés ; elle les préférera à un futur Herbert Spencer qui ne saura nouer sa cravate selon les règles.

Entre elles, ce ne sont que conversations oiseuses, d'une banalité lapidaire qui, pour être originales, ne pouvant s'élever au-dessus de l'article toilette, se rabattent, dès qu'elles s'égarent dans le sérieux, sur les côtés puérils de la question, à propos desquels ces dames répéteront la facétie qu'elles entendirent énoncer ailleurs.

*
* *

Ces marionnettes aux mouvements gracieux, avec le jeu expressif de leurs yeux câlins et l'attrait de leur minois spirituel ne goûtent guère l'esprit ; n'en comprenant pas toujours le mordant et craignant alors de mettre à nu leur pauvreté de perception, elles le redouteraient plutôt.

Ce qui fait s'esclaffer de rire cette bonne bourgeoise, sortie jadis du couvent des Oiseaux, c'est la grosse plaisanterie avec pointe de polissonnerie ou des balivernes de bel esprit.

* * *

Volontiers épistolières, elles couvrent de leur grande diablesse d'écriture aux traits lâches, des pages et des pages. Le plus souvent, le motif de la lettre est traité en deux mots, alors qu'il n'y a plus de place.

Pour apprendre ce que femme vous veut, il suffirait, maintes fois, de lire l'immanquable post-scriptum, parfois difficile à dénicher et à déchiffrer.

Au travers des perceptions forcément affaiblies, sinon baroques, d'une nature assiégée de maux et d'une éducation incomplète, la femme ne peut forcément que s'arrêter à l'extérieur, à l'apparence des choses ainsi qu'aux futilités.

La supériorité intellectuelle de la femme ne trouvera son épanouissement, sa complète révélation que dans son fils. C'est par centaines sinon par milliers que l'histoire des grands hommes nous fournirait, à l'appui d'une démonstration de ce genre, des exemples absolument topiques. Tous les penseurs ont eu une mère étonnante de sagacité.

* * *

Les féministes jouent du paradoxe quand ils prétendent que les femmes n'ont qu'à vouloir pour apprendre tout ce qui a constitué la suprématie du mâle, et le Dr de Neuville, de son côté, qui se fait fort d'apporter au débat

des preuves, solidement étayées, à l'appui de cette thèse étrange, n'est point parvenu à soustraire celle-ci à l'objection.

M. de Neuville, dans son article sur le « Génie de l'invention chez les femmes », a recours à une statistique de l'Office des Brevets des Etats-Unis. Depuis cent ans, ce bureau a enregistré plusieurs centaines de brevets obtenus par des dames. A côté de machines électriques, de courroies de transmission pour la meunerie, de roues de locomotive, de signaux de nuit pyrotechniques, l'auteur signale aussi une crème de tarte, une poudre pour gâteaux, un support de corset, un régénérateur de cheveux, un garde-crottes pour pantalons d'homme, voire même un protecteur de moustaches, inventé par une miss d'Oakland. Ajoutons que la plupart des brevets délivrés à des femmes, dans ces dernières années, se rapportent à des articles d'ameublement, à des machines à écrire et à tisser ; les jouets, ainsi que les spécialités pharmaceutiques, jouissent également d'une grande faveur. Faisons aussi remarquer qu'en Amérique où le proverbe : « Brevet nourrit son homme », stimule les inventeurs, on fait entrer pour une large part, dans les écoles, l'étude des sciences physiques, chimiques, mécaniques. Malgré cela, quel nom féminin opposer à ceux d'un Edison, d'un Graham Bell, etc. ?

M. de Neuville reconnaît, en cours de route, que la femme française n'a pas autant que la femme américaine l'esprit inventif ; néanmoins, à l'assertion d'un chef de bureau consulté et qui prétendait que le beau sexe n'était ni assez patient, ni assez persévérant pour passer des journées, des mois et souvent des années à des recherches, le docteur riposte en constatant qu'en

France, de 1894 à 1899, il a été pris, dans la première année, 47 brevets par des femmes ; environ autant, pendant la seconde ; pendant la troisième 23, rien que du commencement de janvier à la fin février et près de 70 du 1er mai au 31 août 1899.

Voilà donc les femmes françaises réhabilitées ! s'écrie le docteur féministe et patriote. Tout compte fait, elles pourraient à bon droit, disputer le record aux Américaines quant au nombre des brevets.

Beaucoup de juives chez ces dames, soit dit en passant, dont l'une lance « le cure-dent aromatique avec effet antiseptique et couche superficielle soluble », et une autre « le peigne faisant parvenir directement du liquide sur le cuir chevelu ». Cependant, l'auteur, tout embéguiné qu'il soit, ne peut s'empêcher de sourire à « la nouvelle machine à écrire dans la poche ou dans toute autre position », et il pouffera en citant « le fond idéal, à côté mobile, pour culottes de dames cyclistes, écuyères, chasseresses ».

Dans le nombre, peu d'inventions utiles, à ce qu'il semble, et surtout loin d'être pratiques, même au dire de M. de Neuville. En effet, que diront les fumeurs du procédé de Mlle Jaccoud pour fabriquer des « têtes de pipe en forme de poêle » ?

Enfin une dernière question et qui se pose aussi bien en Amérique qu'ailleurs : Quelle est la part de l'homme dans les inventions utiles de la femme ?

Le Dr de Neuville constate ceci en termes propres :

« Pas n'est besoin de mentionner ici les brevets d'invention mécanique pris au nom de la femme quand elle dirige une maison de commerce, ou une fabrique, ou un atelier. Il est facile de voir, dans ces cas, que l'idée est due à un contre-maître, un ouvrier... »

Nous ne le lui faisons pas dire.

En résumé, aux Etats-Unis, ils ont eu Mlle Alice Roosevelt : c'est évidemment beaucoup. Oui, mais miss Alice sans son papa ?...

*
* *

Les protestations du bas-bleu féministe contre la tyrannie de l'homme sont fantaisistes souvent, mal étayées en général, plus mal fondées encore et toujours exagérées. Faire cette remarque n'implique pas que nous soyons partisan de certaines illégalités criantes dont notre Code s'est peut-être rendu coupable. Que le lecteur veuille bien ne pas se méprendre sur notre pensée. Toutes les revendications féminines concernant le salaire, le bien-être, la sauvegarde de l'ouvrière ou de la femme luttant contre les exactions d'une administration inhumaine et d'une loi barbare sont des plus urgentes à établir, suivant nous, car elles sont plus que justifiées. Aucun homme loyal ne contestera le devoir qui s'impose aux députés d'améliorer le sort des travailleuses, par exemple. Au contraire ; toutefois, il arrivera souvent à l'enquêteur, pour peu qu'il aille aux renseignements, de s'apercevoir qu'une patronne rogne davantage sur le salaire et exige plus de travail de ses employées qu'un patron. Ce statisticien constatera également que la plupart des femmes tenant une plume se montrent plutôt réservées quand un atelier de dames les implore de s'intéresser à son triste sort et de laisser là, pour quelques instants, le droit de vote et l'éligibilité de la femme, ce dont la midinette anémiée n'a cure.

Mais qu'importe ! Il y a des inégalités criantes ins-

crites dans nos lois. Hélas ! Seulement, ne convient-il pas de prendre en considération ce fait inexplicable autrement, à savoir : l'unanimité de tous les jurisconsultes de tous les pays et de tous les temps, à considérer la femme comme un être inférieur, incapable de se mouvoir dans la vie sans la protection de l'homme ? De cette persuasion qui, pourtant, doit se baser sur une certaine expérience, puisqu'elle est quasi unanime, sont nées ces restrictions légales, dont nombre seraient révoltantes, nous le reconnaissons volontiers, si elles ne frappaient que des femmes mieux que normales et très supérieures, c'est-à-dire l'exception.

*
* *

Inutile d'entrer dans le détail. Qu'il nous suffise, après ces constatations à multiplier à l'infini, de taxer tout au moins de burlesques les revendications féminines qui réclament l'égalité des sexes. Mais nul besoin de s'échauffer, car déjà, à la pratique, quelques-unes de ces baudruches se dégonflent ; les tonitruances des sœurs de Mlle Hubertine pesant encore sur ces fragilités, en précipiteront l'irrévocable aplatissement.

Au surplus, rendez-vous au Palais de Justice. Parmi tant d'inscrites autour desquelles on mena si grand bruit, vous n'y rencontrerez plus, à cette heure, qu'une seule femme-avocat, charmante, délicieuse, la petite toque penchée sur des cheveux superbes. Elle est isolée, mais entourée des bonnes grâces des juges et des avocats. Or, malgré tous ces avantages, personne ne l'a entendue plaider une seconde fois, ailleurs qu'aux *Appels correctionnels*. Cependant, qu'une cause palpi-

tante attire le public dans l'une des Chambres, vous verrez notre cher Maître... — diable ! voilà un vocable qui ne peut guère se mettre au féminin, de peur d'interprétation fâcheuse ! — vous verrez, dis-je, pendant que pérore son confrère, l'avocate se frayer passage et, très préoccupée, aller consulter le rôle. L'assistance alors de laisser là Me Barboux ou Labori, Poincaré ou Decori et de suivre avec intérêt les gracieux mouvements de tête de la survenante.

Elle a l'air « crâne » ; elle vous apparaît délurée, mais il m'a toujours paru que c'était contre nature et sans pouvoir se débarrasser d'un heureux reste de timidité et de cette gêne qui engonce les gens fourvoyés là où ils n'ont que faire.

*
* *

Et dans les lettres ?

Miss Evans se comparait à un lierre ; elle cherchait un arbre.

Image ne saurait être plus appropriée ! Elle s'applique admirablement à la femme, en général ; mieux encore que ne l'aurait pu imaginer la future compagne de Lewes, puisque le lierre finit par étouffer le chêne le plus robuste.

Quoi qu'il en soit, il est bien certain que si l'auteur de *Daniel Deronda* n'avait pas trouvé un premier appui, Miss Evans, malgré son intelligence, sa facilité d'écrire et son imagination, fût restée Miss Evans, sa vie durant. Au début de sa carrière, elle fit rencontre d'un saule bosselé, sous forme d'un juif craquelé de petite vérole, qui se chargea de la déniaiser cérébralement. Cet esprit facile, promeneur de dames, avait ses tares : « Cepen-

dant, soulignera Mme Barine, on est obligé de tout lui pardonner, parce que sans lui, Georges Elioth n'aurait pas écrit de romans, Georges Elioth n'aurait pas existé ; nous n'aurions eu que Miss Evans et ses articles laborieux qui seraient tous parfaitement oubliés aujourd'hui.

*
* *

Les plus indignées contre les usurpations du mâle sont, malgré tout, obligées de reconnaître qu'il manque quelque chose à la femme. En tout cas, si c'est là de nouveau un préjugé, il faut avouer que celles qui en souffrent le plus font tout leur possible pour lui donner de solides fondements.

Vous n'assistâtes point, je le présume, à l'une des représentations du « Masque d'Amour », de Mme Daniel Lesueur. Ce fut un « four » noir ; mais le sombre drame se joua devant un parterre de dames ayant protesté contre l'accaparement de la scène par les hommes en général et les Ibsen, les Becque, les Mirbeau et les Paul Adam, en particulier.

Oh ! la pièce : un faux marquis, un marquis usurpateur de nom et de fortune, possède château en Bretagne, hôtel à Paris, villa princière à Nice et des millions, comme s'il en pleuvait.

Laissons la parole au *Cri de Paris :*

« Le crime est puni, non, cependant, sans une foule d'incidents dramatiques auxquels M. Victorien Sardou, dit-on, prêta une main jadis experte, aujourd'hui fatiguée d'avoir tant cuisiné de sauces... »

Quand on proteste si bruyamment contre la main-mise sur les théâtres par les hommes, on ne va pas réclamer l'aide de M. Sardou, et, si l'on s'y décide, on le fait cent trente ans plus tôt, avant 1780, mort de la Voisin.

Cependant, si vous êtes curieux de savoir ce que pensent des hommes en général, les femmes de plume, lisez *Nietzchéenne,* par cette même Mme Daniel Lesueur. Voilà le vrai livre féminin, où l'héroïne, s'élevant au-dessus des contingences de la vie, représente le type « surfemme » des revendications féminines. Tous les hommes ne sont, au fond, que des pantins pitoyables dont Jocelyne et Huguette, abusant des nargues de mauvais goût, tirent les ficelles peu compliquées, ce qui fait dire à M. Cabs, du *Gil Blas,* que Mme D. Lesueur ne semble pas, en vérité, avoir une bien haute idée de la combativité de notre sexe.

Et voilà justement ce qui rend le féminisme dangereux pour l'avenir. Exaltées par l'éternelle répétition de cette injure toute gratuite, lancée au mâle, les jeunes dindonnettes, devenues épouses, entreront en ménage, le sourire de mépris aux lèvres, avec un peu plus de morgue hautaine et de prétentions que les plus altières n'en montrèrent jusqu'à présent.

Ce que le féminisme, s'il s'accrédite un tant soit peu parmi nous, amènera à sa suite, sûrement et en tout premier lieu, c'est : la discorde au foyer !

*
* *

Roman de femme est-il autre chose, le plus souvent, qu'une auto-biographie ? Je vous laisse à penser si

l'histoire dégénère vite en panégyrique. Le défaut de ces œuvres littéraires est qu'elles sont toutes établies d'après un même modèle, avec situations, personnages et caractères calqués sur un même type. Le roman qui, chose singulière, ne manque pas d'une certaine teinte de pudeur, débute par l'enfance. La femme auteur se dépeint avec une ironique condescendance. La petite fille est vive, alerte, jolie ou pas jolie, toujours espiègle et adorant les livres et son père qu'elle magnifie. Puis vient la nuit de noces. Ah ! quant à celle-là, elle est clichée. Un déchirement... de l'âme et, dès le lendemain, le dégoût, malgré tous le efforts de la martyre, le dégoût insurmontable de la brute qu'elle a épousée. La douce créature essaye de se résigner et, n'y parvenant pas, elle songe au suicide ; heureusement, elle sent dans son sein une vie nouvelle.....

Il est très amusant de constater que tous ces bas-bleus sont toujours, à l'aurore de leur vie de femme, jetés dans les bras d'une brute qu'ils sont obligés de mépriser, ce qui ne les empêche point, neuf mois après le mariage, d'accoucher, sans tarder d'un jour, d'une fillette ou d'un garçon. N'omettons pas aussi de signaler qu'en fait d'outrage à l'institution du mariage que les femmes surtout désirent sacrée, rien de plus cynique jusqu'à présent que toutes ces *Histoires de ma vie* au petit pied.

La femme-auteur consacre ensuite quelques maigres pages à l'enfant ; puis reviennent abondamment les crises personnelles, l'exécration du mari jusqu'à la révolte finale, qui jette invariablement l'héroïne dans les bras de l'amant ou du prêtre. Voilà le cours ordinaire des choses dans les romans féminins, et il n'en peut

guère être autrement. La femme, avec sa courte vue, le peu d'intérêt qu'elle porte à ce qui ne la touche pas de près, restant à tout jamais incapable d'élaborer un livre qui compte. Tous les enseignements du monde ne sauraient rien y changer.

La plus largement douée ascendera peut-être jusqu'à l'*Histoire de Sybille,* jamais bas-bleu n'écrira *Germinal!*

*
* *

Puisque nous en sommes à la culture des Lettres, mentionnons la réponse de M. Jean de Malguénac qui, égratigné méchamment par une correspondante, s'était raidi :

« ... Ma correspondante anonyme a été, dans ses revendications, assez mal inspirée. Elle me jette à travers les jambes les noms de Jane de la Vaudère, de Camille Pert, de Marni, de Gyp ; et elle me somme d'applaudir leurs œuvres, me demandant si beaucoup d'hommes pourraient en faire autant !

« Non certes, chère madame, et j'en suis heureux pour les hommes. Quand le style de vos amies est personnel, il est d'un fade écœurant ; et s'il se relève, c'est de l'imitation. Ainsi, tenez, votre Jane de la Vaudère ; elle doit tout à Barbey d'Aurevilly. Et puis, il y a autre chose encore que je veux dire. Je ne sais si ces dames ont fait la gageure d'être plus audacieuses et plus libertines que les hommes ; mais à elles la bannière ! Lisez *Mortelle étreinte,* ou les *Demi-sexes,* ou *Florifères,* quelle physiologie, mes seigneurs, et quelle pathologie ! Quel musée des horreurs ! Cette façon de braver la pudeur est sans doute leur manière d'être féministes ? A moins que ces autoresses n'aient spéculé, dans une pensée lucrative, sur l'irrésistible attrait de certaines odeurs pour certains nez ?

« Voilà, madame, ce que je pense de celles pour qui vous réclamez si impérieusement notre admiration. Ce sont peut-être des femmes charmantes, mais ce sont de piètres écrivains. »

L'opinion d'un prince du journalisme parisien, j'ai nommé M. Ernest Charles, ne diffère point de celle de M. de Malguénac. C'est à propos de l'incident risible et navrant dont Mme Marcelle Tinayre fut l'héroïne confondue. Après avoir démontré que les bas-bleus de nos jours bénéficient de louanges que jadis on n'adressait qu'aux déesses qui, pas plus qu'elles, du reste, ne comprenaient l'ironie, M. Ernest Charles assure que nos femmes de lettres ont la folie de la publicité :

« Ah ! si elles pouvaient marcher sur la tête !

« Avec quelle allégresse elles se donneraient en spectacle pour l'ébahissement des simples hommes qui écrivent ou qui lisent !...

« Cependant, encore que la plupart d'entre elles soient dépourvues de talent autant que possible, et pour le reste soient parfaitement insupportables, je les excuse presque, car ce sont les hommes de lettres qui ont fait les femmes de lettres telles qu'elles sont...

« Comment auraient-elles résisté ? Les hommes ont publié sur elles tant de sottises enthousiastes ! »

Voilà bien l'orgueil stupide et à dédaigner de ces monstres d'hommes, infatués d'eux-mêmes, s'écrieront nos Saphos du dernier bateau, Mme la doctoresse Pelletier en tête. Néanmoins, le jugement, dénué de fausse galanterie, de M. de Malguénac, n'est autre que celui d'une femme, connue dans les lettres, Mme Ch. Chabrier, qui signa courageusement la condamnation suivante :

« Peut-être, dit-elle, ferait-on bien de conseiller à nos femmes auteurs de se contenter d'être des femmes charmantes, et de ne plus écrire de romans. Car le féminisme aura beau faire, jamais les femmes n'auront l'esprit créateur. Passez en revue la gracieuse pléiade de nos romancières contemporaines ; elles sont légion ! et dites-moi s'il en est une, une seule, capable de mettre sur pied une œuvre vivante ? Je parle des meilleures, des femmes auteurs qui connaissent leur métier, et possèdent bien toutes les ressources de la langue. Les romans féminins sont inconsistants. Ceux que l'on peut louer ne sont que de bonnes copies ; l'étincelle de vie en est absente. Aucune n'aura su faire œuvre créatrice, sans en excepter George Sand, de fastidieuse mémoire, dont le pauvre Alfred de Musset disait qu'elle écrivait des romans où elle imitait à la fois Walter Scott et Scarron ; et à qui il n'arrivait jamais de rayer une ligne ni de faire un plan ! »

Agacé par l'outrecuidance de ses contemporaines dont l'expression très débordée le blessait, Jean-Jacques n'avait-il pas déjà censuré justement :

« Quand les femmes se borneront aux choses de leur compétence elles jugeront toujours bien ; mais depuis qu'elles se sont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles se sont mises à juger les livres et à en faire à toute force, elles ne se connaissent plus à rien. Les auteurs qui consultent les savantes sur leurs ouvrages sont toujours sûrs d'être mal conseillés... »

Et maintenant, si ces doctes conseils et ces vertes réprimandes ne suffisaient pas à calmer la fougue des lettrées, nous rappellerions, en dernier ressort, aux récalcitrantes, le passage suivant de Lebrun dans son : *Ode aux belles dames qui veulent devenir poètes* :

Le coursier fougueux du Parnasse
Ne cède qu'aux fils d'Apollon,
Et se rit de la faible audace
Des Amazones d'Hélicon.

Rassurez les Grâces confuses ;
Ne trahissez point vos appas :
Voulez-vous ressembler aux Muses ?
Inspirez, mais n'écrivez pas.

J'en suis désolé, mais au moment de livrer cet ouvrage à l'imprimeur, il m'est impossible de retrouver le nom du critique qui publia les judicieuses réflexions suivantes dont j'avais pris copie :

« ... L'action militante, la lutte contre les résistances de la matière ou des événements, des hommes ou des choses, ne répond à aucune de ses facultés. Elle n'est faite ni pour l'exécution ni pour l'application. Elle n'a pas la force matérielle pour exécuter les chefs-d'œuvre ; elle a encore moins la force brutale pour imposer les grandes idées...

« Combien sont donc éloignés de la vérité psychologique plus encore que de la loi sociale les utopistes qui veulent sortir la femme de sa condition et de son milieu naturels, l'arracher à ses tendances natives, à ses instincts conservateurs, pour l'émanciper dans l'action...

« Toutes les théories progressistes qui réclament l'émancipation absolue de la femme, son intrusion dans les rôles actifs et militants, en un mot, le partage égal de la tâche virile, pèchent par ce point capital : elles contredisent la nature. Elles substituent à la logique écrasante des lois anatomiques, des phénomènes extérieurs, une conclusion absurde...

« C'est un fait hors de conteste que la plupart des métiers sont interdits à la femme. Tout l'en détourne, et sa faiblesse normale et les accidents réguliers qui forment son irrégularité de tempérament. Mais je veux me borner, comme type spécifique et comme irréfutable argument, à ce monde des arts, qui est, en somme, le monde des idées supérieures réalisées par le ciseau, le pinceau ou la plume.

« Ici plus d'obstacle matériel, plus de fatalité physique empêchant la femme de produire. Et pourtant les résultats seront les mêmes, décevants et désastreux. Non qu'un art féminin soit impossible. Mais ce sera un art raffiné et quintessencié, maigre dans l'ensemble, exubérant dans le détail, tout de nuances et de finesses, sans grandes lignes, sans corps, sans logique — et sans portée. Un art chinois ou japonais, ornemental, décoratif, au demeurant médiocre. Ce sera surtout un art de vente et de pacotille .

« Si bien que ces esprits délicats, ces mains frêles, ces tempéraments exquis et désarmés, incapables des lourdes besognes, impropres au métier véritable, font tout simplement du métier dès qu'ils s'avisent de toucher à l'art...

« Dépourvue dans le monde physique de cette force virile qui résulte de l'équilibre naturel, il lui manque également dans le monde des idées cette force morale qui est la synthèse. De là, cette infirmité manuelle, cet obstacle insurmontable toujours dressé entre elle et l'exécution.

« Impressionnable et nerveux, facilement excitable et prompt à la réaction, rapide et volage, fébrile et changeant, l'esprit féminin répugne aux idées d'ensemble. Il ne sait ni dégager les principes, ni rassembler les conséquences, ni tracer ces grandes lignes qui sont le canevas des conceptions transcendantes. La généralisation lui échappe. Il sait mieux deviner que chercher ; il aime mieux user de ses facultés d'intuition si admirables, si parfaites, que s'épuiser dans un travail toujours écrasant et presque fatalement stérile... Il a souvent des sensations profondes, jamais des perceptions approfondies... »

Influence sur l'homme.

L'influence de cette ouvrière ou de cette bourgeoise a empêché ce faible qui l'aima de s'enliser dans son vice ; par contre, cette autre a entraîné son mari dans les complications et le désastre final. Nous avons compensation. Il serait donc sans profit de s'éterniser sur ce point, en faisant pencher la balance tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Tournons-nous plutôt vers les ménages d'intellectualité supérieure, vers les intérieurs où fermentent les pensées élevées.

Evidemment, Mmes Quinet, Michelet, X., Y., Z., femmes de penseurs, consolatrices, conseillères, collaboratrices, si vous l'exigez, providences de l'artiste ou du savant ! Toutefois, établissez la balance entre ces exceptions, encensées démesurément quant à leur appoint intellectuel, et les innombrables poupées insignifiantes, les déséquilibrées ou les harpies surexcitables, qui ne cessèrent d'être, pendant l'existence laborieuse de leur conjoint de talent, la vivante personnification d'un cauchemar terrifiant, l'empêchement énorme à la réalisation de toute envolée. S'implantant un beau jour dans la vie du chercheur, facile à troubler, cette fantasque, cette oie ou cette mégère est devenue le gros obstacle auquel s'useront ses ongles jusqu'au sang, l'hallucination épou-

vantable qui n'abandonnera point la tête affolée du crucifié vivant.

Inutile, je pense, de remonter à Socrate. Laissons de côté, également, les autres grands penseurs dont la vie fut journellement empoisonnée par les objurgations, les incohérences, les prétentions d'une incurable, bornée ou colérique, accrochée des dix doigts à leur cou ; la liste en serait longue, d'autant plus révélatrice à établir toutefois que l'envoûtement de ces minois ou de ces sangsues sur les intellectualités qui nous éblouissent, reste pour nous souvent inexplicable. Ces mauvais génies des penseurs nous semblent pareils à tous ceux dont nous ne voudrions pas pour mille onces d'or et, devant les témoignages de leur médiocrité, notre déception est grande.

Par bonheur, poussés par une intuition salvatrice, certains des plus altiers tinrent la femme à distance. En dépit de la *Joconde,* on ne se représente guère Léonard féministe. Michel-Ange, pas plus que Beethoven, ne le sont et La Fontaine, ignorant le beau sexe, en a toujours pensé pis que pendre à en juger sa vie et ses *Contes.* Le Dante, lui aussi, n'était pas un coureur de ruelles. Kant haussait les épaules et Gœthe, de complexion amoureuse mais que l'égoïsme sauva, fut un païen volage qui finit par épouser sa cuisinière. Si les milliers d'autres exceptionnels eussent passé leurs jours et leurs nuits à se laisser suggestionner par leur moitié ou à courir le guilledou, soyez persuadés que, malgré leur génie, ils seraient classés, à bon droit, dans un rang inférieur. La femme tient en suspens, exige, absorbe : trois prérogatives de son sexe bien faites pour abrutir celui que détiennent ses charmes.

Sur œuvre sérieuse, l'influence de la compagne sera nulle ou néfaste.

Négligeons — et j'ai grand regret comme bien vous pensez, car il eût été plaisant de voir comment se comportèrent les belles Hélènes et les Xantippes de tant d'hommes illustres des temps modernes, — négligeons les gloires du passé et du présent ; tournons-nous plutôt du côté de la fiction et prenons à témoin n'importe quel roman où la question soit débattue : *Charles Demailly,* des Goncourt, est, à ce propos, l'œuvre par excellence, qu'il faudrait éplucher. Mais voici qui est de plus récente date : *La Pitié,* la comédie de M. Leblanc au *Théâtre Antoine.*

Jacques est un écrivain doué, son œuvre théâtrale, s'il l'achève, lui assurera certainement une situation brillante sinon la célébrité littéraire. Mais il est marié à Germaine qui tourne à mal tous les gestes de son mari, qui l'exaspère de ses soupçons et l'affole par ses bouderies, ses colères incessantes.

Ici, comme toute première indication de caractère, des attitudes de cette insupportable pimbêche, l'auteur a noté qu'elle avait pris soin, dès son entrée en ménage, d'écarter les amis de Jacques, sauf un ; à l'aide de ces persuasives causeries et de ces accusations énervantes dont les femmes ont le secret, elle a éloigné du logis, en les soupçonnant, en les salissant, ceux que Jacques comprenait, aimait, les camarades qui le stimulaient par la discussion. Le mari, en courbant la tête, leur ferma la porte. En apprenant que, dans un accès de rage imbécile, Germaine a brûlé l'unique manuscrit de sa pièce en cinq actes, il a pardonné encore, parce que

l'homme vis-à-vis de l'être absurde dont il fut épris et qu'il aimera toujours, est resté bon, profondément bon, comme le sont généralement les puissants. Il n'a pardonné, il pardonnera encore, mais il est malheureux jusqu'au désespoir.

De combien d'auteurs, d'artistes, de savants, ce drame n'a-t-il pas été l'histoire lamentable et n'est-ce point là, notée en quelques traits pris sur le vif, toute la genèse de cette spoliation cauteleuse, qui, dans la pratique, dépouille le mari, pièce par pièce, de sa souveraineté intellectuelle ?

Ce soir-là, en sortant du théâtre Antoine, une soubrette en place chez un jurisconsulte, confiait à son garde municipal :

« Oh ! c'est bien ça ! C'est tout à fait Madame empêchant Monsieur de travailler. »

*
* *

Les féministes, parmi lesquels, pour cette fois, nous rangerons M. de Varigny, exposeront bénévolement que la femme laisse l'action apparente à l'homme, mais qu'elle est le mobile qui le fait agir ; par le degré d'influence qu'elle exerce, on peut mesurer le degré de civilisation du milieu : « Ce niveau, écrit M. de Varigny, monte là où cette influence est plus accentuée; il baisse là où elle est faible et nulle. Il semble qu'elle soit, en nos temps modernes, l'étiage du progrès... »

En nos temps modernes, M. de Varigny a raison de l'ajouter, car l'Antiquité, la Grèce, l'empire romain jusqu'à Auguste, avec leur civilisation et leur relégation

de la femme, considérée comme une esclave, opposés aux quatorze premiers siècles de l'ère chrétienne avec leur relèvement de la femme, leur saleté et leur barbarie, donneraient certainement tort à qui prônerait l'influence salutaire de la femme. Mieux encore, les terribles Maures, sur lesquels tant de légendes courent et chez qui la femme ne comptait pas, ces barbares que les soldats d'Isabelle, à la chemise peu propre, finirent par vaincre, ces Africains avaient apporté, en Espagne, une civilisation dont ce pays pourrait même, à l'heure qu'il est, faire son profit dans certaines contrées. Rappelez-vous seulement l'histoire de ce chef maure donnant un sauf-conduit à son adversaire et lui disant :

« Va, tu seras bien reçu partout avec cela, car il n'est pas un des nôtres qui ne sache lire et écrire. »

Le passé lointain ne pourrait donc guère convenir à la thèse féministe. Qu'en est-il avec notre monde moderne ? Question complexe à laquelle il est difficile de répondre sans entrer dans une foule de détails dont quelques-uns, au surplus, sont indiqués en ce livre. Qu'il me suffise de répondre que si vraiment la femme est l'étiage du progrès, ainsi que le proclame M. de Varigny, les Yankees deviendraient du coup les hommes les plus civilisés de la terre, car, aux Etats-Unis, la femme est reine, assure le proverbe. La savante, l'industrieuse Allemagne croupirait dans son inaction, écrasée qu'elle serait par la prépondérance des Français, chez lesquels la femme a une influence marquée. En est-il ainsi, vraiment, dans le monde ? Et si le Yankee qui ne se distingue pourtant pas par une correction de manières à faire pâlir un Européen bien élevé, donne un très bel exemple d'énergie, de vitalité, de hardiesse et de grandeur, ce

n'est certes pas à la suprématie de la femme qu'il le doit, mais entre autres, et, en premier lieu, à l'immensité et à la fertilité d'un territoire nouvellement éclos à l'exploitation ainsi qu'à la jeunesse d'une race vigoureuse, bouillante d'initiative et pure de tout mélange, car, ainsi que le fait remarquer judicieusement M. de Varigny, là où l'immigration a fait intervenir un facteur nouveau, ce facteur a modifié, non déformé le type primitif.

Evidemment, chez l'auteur que nous citons, à côté de l'observateur distingué, du savant, nous trouvons le Français qui sacrifiera, involontairement même, à la glorification du beau sexe ; c'est pourquoi je ne m'alarme pas outre mesure de sa conclusion au sujet de l'étiage du progrès, d'autant plus qu'il en fournit lui-même une démonstrative réfutation plus loin, lorsqu'il écrit textuellement :

« ... Par un singulier contraste, autant ce besoin de luxe est inné chez la femme américaine, préoccupée des apparences, autant il l'est peu chez l'homme, indifférent aux dehors, soucieux de la réalité. Il aime l'argent parce que l'argent est la marque tangible et visible du succès ; mais pour lui-même, il en use peu et lui demande peu. C'est elle qui est son luxe, comme elle est sa machine à dépenser, et tout millionnaire qu'il puisse être ou devenir, sa vie est une vie d'incessant labeur, d'écrasantes préoccupations. En revanche, on se ferait difficilement l'idée du faste que déploie, dans son palais de la cinquième avenue, la femme de cet opulent banquier que ses allures simples feraient prendre au premier abord pour un commerçant à peine aisé...

« Elle stimule l'ambition, impatiente de succès, souvent aussi escomptant l'avenir et méritant le reproche qu'on lui fait de dépenser trop largement, de ne pas prévoir les échecs, la maladie, les mauvais jours. Dans la classe

moyenne surtout, ce reproche est mérité et c'est avec quelque raison que l'on accuse certaines femmes américaines de précipiter la ruine de la famille. Elles coudoient de trop près un monde trop riche et succombent parfois à la tentation de l'imiter...

« Tous ont noté les travers de l'idole : sa coquetterie, son amour du luxe, ses manières trop libres, sa gaieté trop bruyante, son goût douteux, son savoir superficiel, et ils se sont étonnés... »

La vérité, le Dr P.-J. Mœbius l'a dite dans son remarquable et spirituel travail : Les femmes, d'après lui, sont conservatrices dans l'âme. Ce qui passe pour être juste et vrai, reste juste et vrai pour elles. La race humaine serait encore à l'état primitif, s'il n'y avait que des femmes au monde, car elles sont comparables aux animaux qui font la même chose depuis des temps immémoriaux. Tout progrès, proclame le Dr Mœbius, vient de l'homme ! (1).

*
* *

Un artiste de valeur, s'il ne tombe pas exceptionnellement bien dans le mariage, est un artiste que la décadence guette.

---

(1) J'ai écrit ce livre un peu au hasard, entravé à tout instant par les impedimenta de la vie errante, que j'ai faite mienne. Ma documentation, spécialement celle qui dépendait de la littérature étrangère, s'en est forcément ressentie et c'est ainsi que je n'ai eu connaissance de l'œuvre du Dr Mœbius qu'en ces temps derniers, le jour même où je commençais à corriger mes épreuves. Or, ce jour-là éclatait, dans mon intimité, un coup de foudre qui me plongea dans un cruel désarroi de pensées. Je n'ai donc pu utiliser, comme il convenait, cet ouvrage documenté. J'en étais incapable et il était trop tard !

C'est un lettré, habitant les environs de Genève, qui me signala l'ouvrage en ces termes : « Connaissez-vous *Mœbius, Der physiologische Schwachsinn des Weibes ?* Très intéressant et moderne (antiféministe !) »

*
* *

Ainsi qu'il a été remarqué déjà, le champ visuel de la femme étant très restreint parce qu'elle ne peut, en réalité, que s'intéresser à ce qui la touche personnellement et aux colifichets, la conversation de Phryné reste monocorde. Elle s'éternisera sur ce qu'elle fait, sur ce qui la trouble ou l'émeut, sur l'excellence du conseil donné à son amie qui met du bleu alors que le rouge lui conviendrait mieux et, avec toutes ces histoires, le plus souvent sans queue ni tête, dénuées d'intérêt, elle enlise son conjoint qui sort de là abruti, la tête lourde, l'œil éteint, mais répétant que sa femme est pourtant bien supérieure à la dinde qu'épousa son camarade. Ajoutons que ce dernier en a, pour le moins, autant à son service.

*
* *

A quelle casuistique Michelet, tiraillé, d'un côté, par sa vénération pour la femme parce qu'il croyait avoir trouvé l'idéal dans la sienne et, de l'autre, par le souci de la vérité, à quelle casuistique Michelet n'a-t-il pas recours quand il aborde les moyens d'assurer le bonheur dans un ménage ?

Il conseille surtout de leurrer.

Comment ne s'est-il pas aperçu de l'influence détestable que cette supercherie continuelle qu'il préconise — et dont seraient obligés d'user quatre-vingts pour cent des maris — aura, à la longue, sur le caractère, les pensées, de ces malheureux réduits à cette dégradation par le régime matrimonial ?

Michelet doute du bonheur dans un ménage, si l'époux n'use pas de subterfuges ingénieux, de stratagèmes puérils et ne s'abaisse pas aux manèges enfantins dont la plupart, soit dit en passant, ne tromperaient pas un natif de Falaise. Un homme, d'après lui, ne peut avoir de tranquillité chez lui, s'il ne s'ingénie à tempérer les nerfs, à atténuer le courroux immanent de Madame. Multipliez, surtout aux approches des crises mensuelles, les gracieuses flatteries, pratiquez le tendre espionnage et bercez-la de douces puérilités ! Bref, agissez avec cette princesse comme nounou surveillée avec bébé acariâtre et gâté.

Heur et malheur ! Le chantre de l'*Amour* pourrait bien, tout compte fait, ne pas errer autant que je l'en accuse, car n'est-ce pas à ces tristes expédients que tant de maris se trouvent réduits, les craintifs pacifiques sur lesquels l'épouse, avec ses exigences et ses remontrances, agira comme le dissolvant chimique le plus actif, et c'est malheureusement à quoi se borne, trop fréquemment, cette influence de la femme tant vantée, cette mainmise édifiante, si bruyamment portée aux nues.

Pour en revenir à l'*Amour,* de l'avis des critiques les plus indulgents, qui rendent justice à la sincérité et aux bonnes intentions de Michelet, peu de livres laissent une aussi forte impression de découragement. L'insécurité du mariage, fondé sur la tendresse charnelle et les simples lois de la nature éclate à chaque page de ce plaidoyer à rebours, car non seulement l'étrange panégyriste y présente la femme comme un être dénué de raison, mais il oblige le mari à se jouer d'elle pour éviter les éclats.

Par une inconcevable contradiction qui révèle beau-

coup de faiblesse, la superstition de la femme effaça en Michelet cette virile interprétation des choses qui resplendit dans ses autres ouvrages. Dès qu'il s'agit du Sexe faible, ce mâle devient neutre.

Il semble vous dire :

Pour avoir la paix, portez un masque, grimacez, à chaque élucubration, le parfait contentement et mentez à journée faite. Pour n'être point cocu, n'hésitez pas à vous faire l'ombre de votre compagne !

Alors, s'il en est ainsi, et malheureusement il en est ainsi dans la moitié des cas, que répondre au cri désespéré de M. H. Montégut, qui, en sortant de la lecture de Michelet, s'écrie :

« Ainsi donc, voilà le seul appui sur lequel je puisse compter, un fragile cœur de femme, soumis aux caprices de la santé, à la violence du flot sanguin, aux désordres des émotions incessamment renouvelées ! »

*
* *

Dans le but de faire perdre la raison à l'homme et le contraindre ainsi à prendre compagne pour la vie, la Nature a paré la jeune fille de tous les charmes et de toutes les séductions, fugitives attirances qui disparaîtront avec la maternité. C'était du moins l'avis de Schopenhauer trouvant dans cet épanouissement radieux mais de si courte durée, un coup de théâtre de dame Nature. Subjugué, ébloui, l'homme ne saurait alors se dominer et n'hésite pas à garder à ses côtés, pour la vie, l'élue dont la beauté s'en ira bientôt déclinant tous les jours.

***

L'homme est polygame ; il le serait moins sans les maladies assiégeant sa femme et sans les agaceries et minauderies dont il est l'objet de la part des autres.

***

Sans la femme, nous n'aurions pas le prêtre.

***

Je ne rappelle que pour mémoire la mort de Claude Bernard, celle de Littré, dont les derniers moments furent violentés, captation si fréquente jadis qu'elle devait inciter le prudent auteur de la *Vie de Jésus* à faire la déclaration que l'on sait.

***

Quand femme détraquée dispose de son mari, elle pousse, entêtée dans ses vues courtes, la tyrannie jusqu'aux dernières limites. Qu'il s'agisse d'une vétille ou d'une affaire importante, l'humble soumis, risée de la galerie, finit par céder. Elle le persécute continuellement de cent manières différentes ; et, lui, il endure ses caprices avec une patience admirable et une complaisance aveugle pour toutes ses volontés.

Si, par suite de circonstances quelconques, la femme en arrive à ne plus aimer son mari, le tiendrait-elle même en haute estime, la vie commune devient, par

moments, intolérable pour le martyr. Désire-t-il se rendre à cette invitation ? Elle insiste pour aller au spectacle. Sa présence est-elle obligatoire à telle réunion amicale ? Elle n'aura pas de repos avant de l'en avoir détourné. Or l'opposition continuelle, cette perspective haletante de la contrariété systématique paralysent le plus vigoureux, surtout quand il persiste dans le combat inégal.

*
* *

La femme ressemble à certains politiciens. Elle réclame la liberté si le pouvoir la lui conteste, mais elle se hâte de la mettre sous le boisseau dès qu'elle se sent la plus forte.

Avec les préventions de son naturel orgueilleux, les soubresauts de son esprit biscornu, les exigences impérieuses de ses envies irraisonnées, la compagne de l'homme le mâte, le rapetisse, l'avachit. Le mari, dans la généralité des cas, n'échappe point à cette prise de possession parce qu'il n'est pas de taille : sachant qu'avec femme la persuasion, l'appel au raisonnement, à la logique sont inutiles, puisqu'elle s'obstinera surtout dans l'erreur, il renonce à la lutte et acquiescera, de guerre lasse.

Dans un ménage où le torchon brûle, c'est lui qui, par lassitude, par vision de l'interminable reprise de la scène affligeante, finira par céder, jamais elle, l'esclave farouche, obstinée dans son effort continu.

*
* *

La sorcellerie du charme qui affole le désir, obscurcit,

chez cet homme épris de cette tourterelle, jusqu'au jugement : tout ce qu'elle fait est bien, tout ce qu'elle pense est sage, tout ce qu'elle énonce est admirable. Il est amoureux ! Il a si grand peur de déplaire, Mademoiselle ne goûtant la contradiction que médiocrement !

Plus tard, il voudra se reprendre, mais il sera trop tard ; les enfants sont là, l'habitude de s'incliner est prise et, par crainte de l'enfer, l'enchaîné endure le purgatoire.

*
* *

Elles vous ont une façon de répéter sempiternellement la même chose, en l'exagérant et en l'enjolivant à chaque reprise, que le plus averti d'entre nous, pour peu qu'il soit épris, finit par y croire.

En l'entendant lui narrer, pour la centième fois depuis leur liaison datant de six mois à peine, qu'elle a passé des nuits et des nuits au chevet du grand homme ; qu'elle a reçu à sa table des têtes couronnées à la douzaine ; qu'elle a tenu, sous le charme de sa conversation, le dessus du panier littéraire et artistique de Paris, le petit de B. finit par être persuadé que sa rouquine de Charlotte a plus d'esprit que Jules Lemaître et plus d'attraits que la femme la plus fêtée de Londres.

Au commencement, il avait bien souri, fait un petit geste, accompagné d'un sceptique : « Oh ! tu exagères, ma chère ! » mais ayant été rembarré, et d'importante façon, il a fini par l'écouter sans broncher et, aujourd'hui, c'est lui qui vous dit : « Charlotte, assise entre le roi d'Angleterre et le comte Witte, leur décocha cette réplique, qui fit tant rire Sa Majesté... »

*
* *

En ce qui touche aux œuvres élevées, la femme, tant que l'auteur ne l'a point possédée, peut être considérée comme un stimulant, abstraction faite, toutefois, du temps précieux que ses exigences font perdre et des nombreux embarras dans lesquels ses fantaisies plongent l'ouvrier d'art.

Après la conquête, l'inspiratrice se transforme en crân d'arrêt.

*
* *

Aussi longtemps que l'homme se trouve sous l'influence directe de la femme, il reste inférieur, il n'est pas ce qu'il pourrait être : enfant, guidé par sa mère, qui craint chez lui toute velléité d'affranchissement, il reste inférieur à sa petite sœur, se développant à l'aise dans une serre qui lui sied.

Plus tard, amoureux, la tête grosse de pensées tyranniquement accapareuses, grâce à ce prurit sexuel, il perd son temps aux afféteries divines.

Ce n'est qu'après s'être affranchi de la tutelle obsédante que l'homme se révèle, s'épanouit, devient ce qu'il doit être.

*
* *

Elle cause, elle jacasse, elle insinue, elle caquette tant et si bien ; elle sait si étourdiment exciter, par une inlassable reprise, la colère qui commence à gronder chez l'un et chez l'autre que mes deux coqs, jusque-là unis et sympathisant, finissent par se battre.

Elle qui a provoqué la catastrophe, piaille à ce moment, soutient son préféré, accable l'adversaire de reproches pour se donner à lui, plus tard, par toquade.

*
* *

La cause initiale des erreurs et des infortunes de Jean-Jacques dans la seconde moitié de sa vie, a été cette Thérèse Levasseur, une intrigante haineuse, aigrie contre les gens du monde, qui, prétendait-elle non sans quelque raison peut-être, ne la traitaient pas avec suffisamment d'égards. Elle était pourtant la compagne, la femme légitime du grand homme ! Alors, pour se venger, elle inventait une histoire troublante qui jetait le monomane dans un désespoir morne et lui faisait maudire ses amis, ses bienfaiteurs et l'humanité.

La nièce de Voltaire, Mme Denis, avait pris un tel ascendant sur le vieillard dont elle héritait, que, d'accord avec ce sacripant de Villette, elle empoisonna les derniers mois de l'octogénaire et hâta sa fin en s'opposant aux conseils de Tronchin. Les récentes recherches de M. Lachèvre ne laissent planer aucun doute sur la scélératesse de cette cupide ombrageuse.

*
* *

Je ne veux pas parler de ceux qui sont incapables d'apprécier le mérite d'une femme distinguée en dehors des papotages du salon et des voluptés de l'alcôve, je fais allusion aux beaux esprits, ornements des réceptions, qui se tortillonnent dans la fréquentation des

dames de la société. Remarquez combien vite, malgré un fonds réel, ces Messieurs se transforment à leur désavantage. Une fois dans l'engrenage, l'entourage les y obligeant, ils deviennent superficiels, badins sans relâche et débitent des fadaises, l'esprit capté par des choses frivoles et niaises.

L'atmosphère des salons est nuisible aux travailleurs.

*
* *

Quand la femme est une fois prise dans un tourbillon passionnel, elle ne connaît plus de limites. Innombrables sont les auteurs qui constatent le fait aussi bien dans les œuvres d'imagination que dans les livres d'histoire. Je me bornerai à prendre Mézeray pour témoin, lequel, parlant de l'introduction des femmes à la cour des Valois, constate que cette innovation eut de bons effets au commencement, parce que le beau sexe y amena politesse, courtoisie, affabilité. Cependant, cela ne tarda pas à changer : l'impureté remplaça bientôt la vertu, et ce qui était auparavant « une belle source d'honneur advint un sale bourbier de tous les vices. Le déshonneur se mit en crédit, la prostitution se saisit de la faveur. » Charges et emplois, accaparés par elles, se distribuaient à la fantaisie des femmes, « et parce que d'ordinaire, quand elles sont une fois déréglées, elles se portent à l'injustice, aux fourberies, à la vengeance et à la malice avec bien plus d'effronterie que les hommes même, elles furent cause qu'il s'introduisit de très méchantes maximes dans le gouvernement et que l'ancienne candeur gauloise fut rejetée encore plus loin que la chasteté. Cette corruption commença sous le règne de François Ier,

se rendit presque universelle sous celui de Henri II et se déborda enfin jusqu'au dernier période sous Charles IX et Henri III ».

*
* *

On objectera vraisemblablement : Mais cette influence de la femme sur l'homme que personne ne conteste, est bien la preuve d'une certaine supériorité, d'un machiavélisme astucieux auquel le gros bêta se laisse prendre.

Raisonner ainsi n'est pas raisonner juste.

Le mâle, de par sa supériorité, est bon : il se soumet, parce qu'il est le plus fort. Je m'en rapporte sur la vérité de cette remarque à tout observateur de bonne foi. Du reste, voyez combien un enfant qui survient dans un ménage gouverne tyranniquement ceux qui l'ont conçu : pourtant, cet être ne sait qu'uriner, boire, crier, dormir.

*
* *

Hier, M. Fallières, républicain avancé, séparatiste convaincu, narguant avec hauteur, dans sa belle conviction, les anathèmes des partisans de la peine de mort et bravant, ce faisant, l'impopularité, hier, M. Fallières Président de la République, ennemie du cléricalisme, a gravi les marches de la Madeleine pour y marier sa fille.

Allons ! Je préfère encore la bonne maman Grévy à Mme Fallières et à Mme Lanes.

*
* *

N'est-ce donc que dans les pièces de théâtre et rarement dans la vie réelle que vous assistez à la triste et

lamentable histoire, banale à force d'être représentée sur les tréteaux ?

Jacques d'Exireuil, très épris de sa femme, Gisèle, l'entoure d'un luxe excessif et mène avec elle si grand train que toute sa fortune y passe. N'acceptant pas la pauvreté qu'elle ne supporterait pas, tant elle aime le plaisir, il n'a plus qu'un recours, s'expatrier, etc.

Tragique aussi l'histoire de cet officier prussien von Zander, ruiné par la prodigalité de sa femme et par sa manie des dépenses imbéciles. Rien n'est plus douloureux que les cris de désespoir de ce Poméranien décoré de la main de l'empereur — songez donc ! — et échouant sur les bancs de la correctionnelle. Il essayait encore d'atténuer les torts de son épouse, mais on sent, malgré ses réticences, combien il a lutté, et en vain, contre le gaspillage de la commandante, ancienne demoiselle d'honneur d'une princesse de Hanovre — pensez donc ! Cette épouse, quoique portant haut, avait tout de la fille de joie : l'insouciance bête, l'instinct du gaspillage, une bonté sensuelle, mais le don d'avilir et de ravaler ce qui l'approchait, greffé sur des prétentions.

Pendant des mois, le mari tint le livre des comptes de la maison et y inscrivit consciencieusement 5 pfennig de persil pour donner à sa femme l'idée et la leçon de l'économie : le premier jour, elle inscrivait bien un savon mais oubliait de mentionner qu'elle avait payé un corsage, jeté le lendemain dans une armoire parce qu'il ne lui plaisait plus et qu'elle venait d'envoyer un mandat à Paris pour un chapeau. Le cas, dépassant vraiment la mesure, doit être pathologique, mais n'oublions pas

que, dominée par sa nature véhémente, la femme, trop souvent, ignore toute mesure.

Affalé, le major, — on s'en souvient, — trouva par endroits de belles réponses qui n'ont pas nui à son quasi acquittement puisqu'il ne fut condamné qu'à trois cents marks d'amende :

« — Frédéric II, lui aussi, a engagé au mont de piété les diamants de la Couronne et les ordres qu'il possédait.

— C'était pour sauver la monarchie, riposta l'avocat général.

— Moi, reprit le major, c'était pour sauver l'honneur d'un officier prussien. »

Les voilà installés à une table. Elle est entrée, l'œil irrité, l'énorme chapeau en révolte. Lui, une fois dans la salle à manger de l'hôtel, a paru gêné de voir autant de monde. De leur côté, les pensionnaires qui en sont déjà au fromage, ont immédiatement deviné que l'orage allait éclater. Le fait est qu'elle est d'une humeur de chien. Lui, tâche de sourire :

— Pas cher ici ! Six francs par jour, les chambres sur la mer...

— Qu'en sais-tu ?

— Mais, pendant que tu te coiffais, je me suis enquis...

Silence, long silence. Elle ne touche pas aux hors-d'œuvre.

— Très abrité des vents ici, ma chère. De beaucoup...

— Tu m'agaces...

Silence, long silence. Les pensionnaires décident, dans

l'attente de la scène qui se prépare, de prendre le café dans la salle à manger.

— Tiens ! Ces petits pois sont excellents...

— De la conserve, fait-elle rageuse, et d'une vieille boîte, encore...

— Oh ! Crois-tu, chère amie...

— Et cette viande, tu ne diras pas...

— Un peu dure, en effet... Mais j'ai faim...

— Un peu dure !... un peu dure !... Garçon ! Garçon !... Mais il est sourd, cet animal-là !

— Que lui voulez-vous donc, chère enfant ?

— Que vous lui fassiez des observations, parbleu ! Sa viande est infecte.

— Voyons, mon enfant, pour deux francs cinquante, vin compris, on ne peut pourtant pas...

— Garçon !... Garçon !...

Ce dernier accourt.

— Mon ami, votre viande est trop dure, un peu semelle de soulier...

— Qu'il nous donne un autre vin...

— Mais vous n'en vouliez pas prendre, tout à l'heure, et moi ce petit vin du pays ne...

— Du bordeaux...

— Un verre de champagne, peut-être ?...

— Non ! du bordeaux, vous dis-je !

Le garçon est parti et cela continue.

La cause de cette mauvaise humeur, de cette irritation que le malheureux essaye en vain de conjurer, elle est simple.

Ils sont venus pour voir partir la flotte qui devait appareiller avant midi. Pas prête à l'heure du départ, elle, ayant trouvé dix excuses pour ne pas l'être, ils ont

manqué le train, hélé un landau ; arrivés une demi-heure après le départ des cuirassés, ils n'ont rien vu et ont mal déjeuné.

— Vous n'auriez donc pas pu trouver mieux ? Ah ! c'est bien vous, je vous reconnais bien là, au lieu de vous renseigner, pendant que j'étais chez cette modiste.

— Je l'ai fait, ma chère, je l'ai fait. Il n'y a pas d'autre hôtel dans ce village...

Un exemple suggestif de la prétentieuse bêtise de la femme se rencontre dans la vie conjugale d'Auguste Comte, penseur révolté, mais l'homme d'intérieur le plus doux, le plus réservé, le plus laborieux que l'on pût rencontrer. Sa première compagne, point sotte, au contraire, mais le sachant trop, rappelle ce type de femmes orgueilleuses, arrogantes, dominant leur mari, s'imaginant qu'elles sont de tout point au-dessus de lui, même s'il est homme de réelle valeur :

« ... L'amitié personnelle, de plus en plus caractérisée, qui commence évidemment à s'établir entre nous, me détermine à ne point différer davantage l'importante confidence privée d'un changement essentiel, plutôt favorable que funeste, survenu, dans ma situation domestique, par suite du départ volontaire, et probablement irrévocable, de Mme Comte. Marié depuis plus de dix-sept années, par suite d'une fatale inclination, à une femme douée d'une rare élévation à la fois morale et intellectuelle, mais élevée dans de vicieux principes et suivant une fausse appréciation de la condition nécessaire de son sexe dans l'économie humaine, son défaut total d'inclination pour moi

n'a jamais permis que sa tendance indisciplinable et despotique pût être, à mon égard, suffisamment compensée par ces affectueuses dispositions, seul privilège où les femmes ne puissent être suppléées. Aussi, tous mes travaux philosophiques se sont-ils préparés et accomplis ainsi, non seulement comme vous le savez déjà, sous le poids très grave des embarras matériels, mais encore au milieu des perturbations plus douloureuses et plus absorbantes résultées de la quasi-continuité du degré le plus intime de la guerre civile, le duel domestique. L'événement qui vient de s'accomplir me fait espérer que, désormais, à défaut d'un bonheur interne pour lequel j'étais fait, mais auquel j'ai dû renoncer depuis longtemps, j'aurai du moins la triste tranquillité de l'isolement, dès lors complet pour moi. Mes amis ont trouvé, en général, trop onéreuse la pension annuelle de trois mille francs que je me suis ainsi imposée volontairement ; mais quelque élevée qu'elle puisse sembler à raison de mes ressources actuelles, elle ne l'est pas trop pour les divers besoins d'une femme dont la haute valeur ne doit pas matériellement souffrir des torts de son éducation, quelque graves qu'ils puissent être. Ce n'est pas trop chèrement acheter la paix...

« Cette séparation, dès longtemps préméditée, et même au fond indispensable, m'a été d'abord annoncée brusquement (juin 1842), au milieu de la principale élaboration de mes conclusions philosophiques... Sentant le danger d'une telle crise en un tel moment, j'ai exigé et obtenu que l'accomplissement en fût différé jusqu'au commencement d'août ; ce qui m'a permis de terminer entièrement mon ouvrage dans le temps strict que me laissaient mes devoirs professionnels. Consommée depuis le 5 de ce mois (août 1842), cette séparation me semble de plus en plus avantageuse à mon sort ultérieur, en dissipant l'oppression et l'inquiétude presque continues sous lesquelles me tenaient jusqu'alors l'attente ou l'impression de quelque nouvelle lutte conjugale. Il est seulement bien regrettable que les besoins d'affection que j'éprouve si vivement

soient chez moi si peu satisfaits, sans que cependant je croie l'avoir mérité par aucune faute grave, autre que celle d'avoir épousé une femme dépourvue d'affection à mon égard...

« Afin de vous mieux signaler l'ensemble de ma situation personnelle, je dois également vous indiquer le chagrin exceptionnel avec lequel je me trouverai, cette année, terminer pour la quatrième fois consécutive, ma tournée obligatoire dans la ville même où je suis né, où j'ai demeuré sans cesse jusqu'à l'âge de seize ans, et où restent encore mon père et ma sœur. Cette sorte de paradoxe s'expliquera facilement quand vous saurez que les rancunes religieuses, servant de voile et d'aliment aux cupidités privées, ont conduit ma sœur à détourner à son profit exclusif les affections de mon faible père, au point de me frustrer totalement de mon modeste patrimoine, sur lequel, heureusement, je n'avais jamais compté. Je ne signale ce dernier symptôme que pour mieux caractériser un système d'exclusion paternelle, suivi depuis vingt ans peut-être, avec cette longue persévérance que donnent aux femmes la dévotion ouverte et le célibat prolongé ; tandis que, si on se fût rapporté à ma générosité pour un tel sacrifice pécuniaire, j'y eusse aisément consenti... En résumé, me voilà forcé, par d'indignes procédés, de passer quelques jours dans ma ville natale sans y revoir mon père... »

Aug. Comte, *Lettres à John Stuart Mill.*

Supériorité du mâle

Ce chapitre, après tout ce qui précède, pourrait être taxé de remplissage, la supériorité de l'homme sur la femme éclatant, nous l'espérons du moins, à chaque page de ce livre. Cependant, puisque le reproche ne peut m'être adressé d'avoir allongé ma démonstration en accumulant les preuves sur les preuves, je puis me permettre de revenir très brièvement sur deux ou trois points essentiels avant de passer à la partie historique.

D'autres que les féministes s'inclineraient devant l'évidence : Pourquoi n'est-ce pas Jacqueline mais Blaise qui écrivit les *Pensées* et les *Provinciales* ? Qui empêchait la sœur à douze ou quinze ans, elle si prodigieusement douée, de découvrir l'algèbre, sans aide ni indices comme le fit le frère, si l'on en croit les biographes ? Pourquoi Chateaubriand possède-t-il, à la fois l'imagination ardente de son aînée qui « avait un fond de bêtise » et la sensibilité de l'autre sœur qui mourut folle, et pourquoi n'est-ce pas l'une des deux l'auteur d'*Atala* ? Beaumarchais et sa sœur Julie, Balzac et Mme de Surville, Lamartine et ses sœurs qui chantaient toute la journée ? Qui donc empêcha l'une de découvrir *Figaro,* l'autre d'enfanter un seul des livres de la *Comé-*

die humaine et les dernières de publier l'*Histoire des Girondins* ou *Graziella* ? Il n'en est pas autrement avec les sœurs des autres grands hommes de toutes les nations et de tous les âges. Nulle exception aux milliers et milliers d'exemples à citer. La femme n'arrive pas au sommet de l'échelle : sa nature s'y oppose. Dépourvu de résistance cérébrale prolongée, Sexe faible, désintéressé, vite las de tout ce qui ne se rattache pas étroitement à son individualité, ne saurait produire œuvre supérieure. Voilà le lot de la femme.

Certes, M. Lavisse et les autres féministes doivent plutôt obtempérer aux injonctions d'une fade galanterie qu'aux enseignements du raisonnement scientifique, lorsqu'ils viennent affirmer que « le préjugé contre les femmes » est né du fait brutal de la supériorité musculaire et qu'il a été perpétué, à travers les siècles, par égoïsme et par intérêt. Ce seraient là des origines basses, évidemment; mais c'est errer que de soutenir une thèse aussi erronée qu'invraisemblable. Comparez, et vous penserez comme nous que, dans tous les domaines de l'activité humaine, tant de pauvreté féminine en face de tant de richesse masculine ne s'explique pas seulement par cette boutade qui consiste à dire que, depuis que le monde est monde, les petits garçons ont eu cette idée qu'ils sont d'une autre espèce que les filles, et très supérieure. Cela n'aurait pas suffi. La grande cause de cette supériorité incontestable de l'homme, c'est que la femme ne peut devenir l'égale de l'homme : l'intelligence et la résistance lui manquent.

Oui ! Dans la nature entière, la supériorité est un apanage du mâle. Pas à s'insurger là contre. Dans une basse-cour, il y a des poules qui pécorent et un coq qui

porte l'aigrette. Eh oui ! nous n'y pouvons rien changer et les féministes encore moins que nous. C'est la nature qui a voulu assujettir la femelle au mâle et c'est déraisonner que de penser qu'avec une once d'éducation en plus, mélangée à une pincée d'exercices physiques, le tout enveloppé dans le droit de vote, vous arriverez à l'égalité. Celui qui donne est plus avantagé que celui qui reçoit. C'est l'ordre ainsi établi en ce bas monde, une loi immuable. Or, le mâle féconde et la femelle est fécondée. Cela suffit pour rendre ridicules toutes vos criailleries et vos revendications égalitaires qui, si elles venaient une fois à se réaliser, avec l'égalité dans le service militaire, etc., etc., seraient néfastes à la femme et rendraient celle que vous voulez favoriser plus malheureuse que jamais en faisant passer les hommes de l'attitude de protecteurs à la situation de rivalité.

*
* *

Un vieillard laid est laid, mais une vieille femme laide est repoussante de hideur.

*
* *

Du reste, qu'elles le veuillent ou non les femmes sont les premières à reconnaître la supériorité du mâle.

Le plus souvent, en peinture comme en littérature, elles abdiquent gauchement toutes les grâces vraies de leur condition originelle pour s'assimiler en une sorte de parodie puérile, la virilité masculine.

*
* *

Sans vouloir nous en référer à l'inaptitude constitutionnelle ou nous prévaloir de constatations qui ne pourraient pourtant pas être taxées de préjugés, il convient de reconnaître que la femme n'a pas la faculté de réfléchir longuement, de mûrir patiemment un problème, surtout si celui-ci l'indiffère. Ne serait-ce pas folie que d'exiger de cet être nerveux et frivole, sujet à toutes les lancinantes défaillances d'une constitution morbide, l'élaboration d'une œuvre de l'esprit destinée à devenir une manifestation supérieure sous l'influence combinée de la pensée et du labeur, à travers les espérances et les déboires, les veilles ardentes et les dépressions, les élans et les doutes qui transportent ou harcèlent un créateur. Pour être quelqu'un qui compte, il faut, le plus souvent, une éducation supérieure, une force de travail que nul obstacle ne rebute, une vue étendue, une somme de connaissances générales, diverses et disparates, que la femme ignore totalement ou dont elle ne saurait tirer que maigre parti au cas où elle les possèderait, parce que Sexe faible assimile à la façon du perroquet.

Que diable ! Demandez à une femme-médecin de vous dire ce qu'elle sait de la révolution de 1830 et questionnez une femme-avocat sur la circulation du sang.

C'est la Nature qui a voulu la femme faible et personne autre. Or, quand les féministes accusent la brutalité et l'autoritarisme de l'homme, les lois et les mœurs d'être les auteurs de cette infériorité, ils se trompent ou veulent tromper.

*
* *

Flaubert, avant d'écrire sa *Légende de Saint Julien l'Hospitalier,* avala une vingtaine de bouquins de vénerie, quoiqu'il n'eût aucun goût pour la chasse. Croyez-vous une Rachilde capable de cet effort ?

*
* *

L'homme est réfléchi ; à tout instant il raisonne et il a besoin de raisonner ; il peut partager sa pensée entre mille préoccupations diverses, alors que la femme, avec sa prépondérance de la passion sur la raison, ne sait se livrer, le plus souvent, qu'à pétarade d'à-coups irraisonnés, sans suite et sans justification.

*
* *

Je me garderai, et pour cause, d'analyser les travaux des anthropologistes concernant les différenciations du cerveau et de ses circonvolutions suivant que ce cerveau appartient à une femme ou à un homme. Les recherches des Broca, Bischoff, Ferrero et Lombroso, Rüdinger, Marchand, etc., concordent. Contentons-nous de signaler une statistique, mentionnée par le Dr Mœbius, concernant le royaume de Saxe, suivant laquelle la tête des garçons est toujours, sans exception, plus forte que celle des filles, alors que ces dernières dépassent leurs petits camarades comme grandeur et dans le poids du corps.

Mœbius rappelle également le célèbre ouvrage de Bischoff. L'anatomiste de Munich pesa 559 cerveaux mas-

culins et 347 féminins. Le plus haut poids masculin atteignit 1.925 gr., alors que le plus avantagé, chez les femmes ne dépassait pas 1.018 gr. La moyenne aurait été de 1.362 gr. chez l'homme et de 1.219 chez la femme.

Autre constatation intéressante que le Dr Mœbius ne négligera pas : Le poids du cerveau chez l'homme augmente encore entre la vingtième et trentième année, tandis que, chez la femme, le maximum s'arrête à la vingtième. Diminution également chez cette dernière entre cinquante et soixante ans, alors que le fléchissement n'apparaît chez l'homme qu'entre soixante et soixante-dix ans.

*
* *

Nous sommes fiers, à juste titre, de cette extraordinaire moitié du XIXe siècle qui vit éclore tant de merveilles dans toutes les branches de l'activité humaine. Dresser le catalogue de ceux qui, dans les arts, dans l'industrie, dans les sciences, jouèrent un rôle appréciable, ce serait citer une liste de noms allant à l'infini.

L'apport féminin est, pour ainsi dire, néant.

Le fait parle plus haut que tous les commentaires ; mais est-il au monde chose plus logique, plus naturelle, je vous le demande ?

Comme le disait Weiss, la femme est une construction anatomique; l'homme en est une autre. La femme a une destination sociale ; l'homme en a une autre ; or, celle de fille d'Eve est l'assujettissement, parce qu'il repose sur une infériorité naturelle que rien ne saurait détruire et qui est même, ainsi que le font remarquer Auguste

Comte et d'autres, plus prononcée chez l'homme que chez les autres animaux supérieurs.

Vous ne rencontrez pas dix femmes qui fassent autorité en chimie, en médecine, en électricité, dans les sciences naturelles. Laquelle pourrait être appelée un grand ingénieur ?

Ce n'est pas que le travail les rebute, mais ce travail doit être un travail inférieur. Constatation symptomatique ! Pas de savants, pas d'ingénieurs, pas d'artistes illustres, pas de méditatifs d'aucun genre, mais, par contre, autant d'illustres comédiennes que de célèbres comédiens, et, à nombre égal aussi, cantatrices applaudies à opposer à chanteurs bissés. Cependant, pour arriver à se produire sur les tréteaux, pour décrocher la timbale, faire oublier Sarah, il faut un labeur énorme, une énergie indomptable souvent, et Mme Calvé aussi bien que la Duse ont eu, certes, de grandes difficultés à surmonter. Un effort de ce genre ne coûterait donc pas plus aux femmes qu'à nous. Exécutant Sexe faible, pas créateur ! dirait un nègre.

Pas d'œuvres, mais, à foison, des interprètes. L'adaptation est dans leur sang. Sexe faible rivalisera avec l'irrésistible Coquelin Cadet, mais n'atteindra pas à la cheville d'un perceur de tunnels. Je cherche en vain un nom féminin à mettre en avant qui éclipserait celui de Favre, du Gothard, par exemple : je n'en trouve pas.

Parmi les élus, les peintres seraient ceux dont « l'âme » se rapprocherait le plus de « l'âme » féminine. La peinture, comme la comprennent les inintelligents, n'étant qu'une adaptation exigeant une manipulation facile à apprendre, on comprend que tant de femmes s'escriment sur des kilomètres de toile.

Lorsqu'après la mort de Louis XIV, la société se reprit à respirer, les peintres — sauf Chardin — furent les premiers à se laisser empaumer par les femmes et à dégringoler dans une frivolité de décadence, pleine de grâce et d'épicurisme aimable, mais quoi qu'on en ait, sans portée pensive. Watteau, Lancret, Boucher, Fragonard sont de petits abbés de cour à côté des cardinaux qui ont nom : Beaumarchais, Diderot, Rousseau, Voltaire, Buffon, Lamarck, etc. Alors seulement on comprendrait Baudelaire citant Chenavard, Delacroix, Préault et Ricard comme les quatre peintres qu'il connût « dignes de converser avec un philosophe ou un poète ». En effet, on ne conçoit guère Berthelot trouvant plaisir à discuter avec M. Jean Béraud, voire même avec M. Boldini, l'aimable cavalier.

Qu'il en soit ce qu'il voudra des peintres et de leur art, ce qui reste prouvé c'est l'égalité de la femme et de l'homme dans une seule profession : celle des planches. Réjane est aussi amusante que l'inexorable Mounet-Sully, en somme, et souvenons-nous que l'étoile Yvette Guilbert fit jadis pâlir l'astre Paulus.

A la Comédie, à l'Alcazar d'Eté, la femme pourra rivaliser avec l'homme, l'écraser même aux Folies-Marigny... mais pas ailleurs, et puisque *Sexe faible* paraît en ce beau pays de France, personne ne trouvera déplacé de voir sa première partie finissant par la chansonnette.

QUELQUES REINES, FAVORITES

ET FEMMES CÉLÈBRES DE FRANCE

QUELQUES REINES, FAVORITES

ET FEMMES CÉLÈBRES DE FRANCE

Anne d'Autriche

Dès qu'il s'agit d'histoire, la méfiance s'impose et le meilleur des principes, dans ce domaine si ouvert à l'imagination, est celui de se défier de tous les témoignages d'où qu'ils émanent. Les beaux récits des temps mérovingiens d'un Augustin Thierry, aussi bien que les sonorités, parfois caverneuses, de Michelet ou les écrits plus pondérés de tel historien décrivant, à distance, les « états d'âme » de souverains et de leur entourage ayant vécu aux époques reculées, ne sauraient, en effet, nous inspirer qu'une confiance relative. Ces êtres humains que l'on nous présente et sur lesquels les renseignements restent précaires et d'une exactitude douteuse, sont trop éloignés de nous, vivaient en des temps trop barbares ou trop divergents des nôtres pour que nous puissions nous les représenter tels qu'ils étaient en réalité. Quel effort ne faut-il pas à un historien pour juger des événements d'un siècle en arrière ? Quel est celui qui ne les a pas regardés avec les yeux de son époque, ce qui peut en dénaturer l'aspect ? Si les choses se présentent ainsi lorsqu'il s'agit de faits plus ou moins récents, quelle

confiance pouvez-vous accorder aux descriptions des temps fabuleux ? S'il faut se tenir sur la réserve à propos d'hier, de quelle méfiance ne serez-vous pas envahi dès qu'on vous parlera des premiers âges où tout n'est que mystère et obscurité ? Et qu'est-il donc besoin d'ergoter sur des types que nous n'apprendrons jamais à bien connaître, faute de documents précis ? Mais, plus tard, nous rencontrerons des faits, nous nous heurterons à des actes, commis sur les places publiques, en plein jour ou même la nuit, et à propos desquels aucun doute n'est possible. Ceux-là nous permettront de juger les acteurs en toute sûreté de conscience. Par conséquent, si l'on veut avoir une notion, à peu près juste, d'un personnage historique, il faut arriver aux siècles où se publient les panégyriques et les pamphlets, où chacun, pour ainsi dire, écrit ses mémoires, — ce qui vous permettra, par à peu près, de comparer, de taxer et de juger en dernier ressort : hors de là, pas de salut dans l'histoire !

Conscients de cette vérité, nous ne remonterons donc pas, dans les pages qui suivent, à Eve ou à l'impératrice Théodora, décrite par Procope qui lui inflige une légende d'infamie ; nous passerons également sous silence, pour les mêmes motifs, Frédégonde et son ennemie Brunehilde, tout comme nous jetterons un voile sur le passé de l'insipide, mais adorable Agnès Sorel. Jusqu'à celle dont le cœur ne palpita que pour le pouvoir, s'il battit jamais pour quelque chose, jusqu'à cette Catherine de Médicis que, par respect pour Balzac, nous laisserons à ses pommades et à ses mixtures, quoique le sujet fût tentant, comme vous l'allez voir : Rivale de Lucrézia Borgia, dame patronnesse de la Brinvilliers,

cette reine de France, femme de tête s'il en fut, n'a-t-elle point passé son règne entre les louches machinations, les impostures, les intrigues et les empoisonnements ? Sa passion était de conserver le trône ; pour arriver à ce but, elle usa, sans hésiter, de tous les moyens, depuis la galanterie jusqu'à l'assassinat. L'auteur de *La confidence des Ruggieri* aura beau magnifier la sorcière, l'excuser même, en invoquant les origines, l'éducation première, un penchant naturel, et que sais-je encore, l'influence de la reine Catherine n'en aura pas moins été détestable quant aux mœurs en général. Avant la mort du roi Henri II, le crime avait toujours, en France, gardé son nom : il n'avait jamais été transformé en maxime d'Etat, en système de politique journalière. Si les passions étaient ardentes, brutales, quelquefois impitoyables, elles n'appelaient pas à leur aide les maléfices et les drogues des empoisonneurs. Catherine de Médicis, nourrie dans les pratiques des petits Etats de l'Italie, les appliqua à la France.

Elle fut aussi la terrible inspiratrice de la Saint-Barthélemy, de tous les grands attentats de l'histoire le plus stérile, puisqu'on laissa aux protestants le loisir de préparer une nouvelle campagne, avec le souvenir d'une mortelle injure à venger. Catherine, après le massacre, s'arrêta court, indécise, hésitante, laissant le roi, son fils, sans armée, exécré et incapable de se faire craindre. En définitive, l'humiliation des armes royales et l'organisation de la religion réformée dans une indépendance menaçante, furent le beau résultat des trames sanglantes de cette despote énergique qui devait, comme toutes ses sœurs, tomber en pâmoison aussitôt l'acte énergique accompli.

Je n'ai garde d'insister ; avouez pourtant qu'avec cette sinistre coquine, subissant dans toute son étendue l'empire des passions soulevées après s'être reconnue incapable de les contenir, un antiféministe aurait beau jeu, même en tenant large compte de la puissance orgueilleuse des grands chefs catholiques et protestants, de l'impétuosité des haines soulevées et des mœurs du temps que, plus que personne, cette crédule tireuse de cartes avait aidé à corrompre.

Négligeons également Marie de Médicis qui, après l'assassinat d'Henri IV, ne sut que disgracier Sully, en le remplaçant par le hideux Concini et rompre les alliances profitables à la France en renonçant, sans esprit de retour, aux principautés allemandes pour conclure alliance avec l'Espagne. Dans cette politique, — l'opposée de celle du subtil monarque, — l'inepte créature se laissa entièrement guider par les combinaisons intéressées d'avides favoris. Agée, mais ayant encore l'amour en tête, elle intrigua contre Richelieu, convaincu de lui avoir enlevé son fils. Enfin, avant d'aller mourir en exil, elle put à loisir persécuter la jeune reine, qui lui portait également ombrage.

*
* *

Nous voici arrivés à Anne d'Autriche.

Celle-ci, pour ses débuts, commença par s'amuser. Avec sa compagne, Mme de Chevreuse, qui était à peu près du même âge qu'elle et tout aussi cervelle d'étourneau, quoique de beaucoup plus intelligente et plus rouée, Sa Majesté, modèle de grâce et de beauté, ne s'oc-

cupait, dans les premières années, que de passe-temps frivoles, en se faisant de toutes choses une matière agréable à la gaieté et à la plaisanterie. La personnification de la jeune femme insouciante, gaie, mais menaçant de rester stérile en tout.

Cependant, un libertin anglais, l'irrésistible comte de Holland, s'éprenait de la charmante Mme de Chevreuse. Il plut et sut mettre la favorite — la politique ne perdant pas ses droits — dans les intérêts de l'Angleterre. D'après Victor Cousin, ou bien plutôt selon la vérité, puisque la chose est établie, Holland persuada Mme de Chevreuse « d'engager sa royale amie dans quelque belle passion semblable à la leur... Ce ne fut pas la faute de Mme de Chevreuse si Anne d'Autriche ne succomba pas tout à fait. Buckingham était entreprenant, la surintendante fort complaisante, et la reine ne se sauva qu'à grand peine ».

Imprévoyance d'amoureuse, mais quand l'on est reine, il siérait d'affecter un peu plus de retenue et de circonspection. Dans ces circonstances, qui jetterait la pierre au cardinal, vilain jaloux mystifié, certes, mais ministre détestant l'Angleterre et aimant son pays ?

Dès lors, Anne est toute à sa haine rancunière. Mêlée à toutes les pratiques sourdes, non seulement avec les rebelles mais avec l'ennemi de la France; devenant, vu sa haute situation, l'inspiratrice de tous les complots qui inquiétèrent Richelieu plus qu'ils ne mirent sa vie en péril, la reine ne comprit mot à la grandeur des conceptions de l'homme d'Etat, qui s'efforçait d'étendre la puissance du roi et de ses descendants. Entourée de Mme de Motteville, la mère ; secondée par Mme de Chevreuse ; se délectant aux ruses de séditions avortées

d'avance, enchevêtrant les trames, soufflant les cabales et ajoutant à ces ferments d'intrigue le venin subtil, particulier aux médisances féminines, Anne d'Autriche manigança, sans trève ni répit, des chausse-trappes contre son ennemi qui, heureusement pour le trône, en imposait suffisamment à Louis XIII pour se trouver à l'abri d'une disgrâce prolongée.

Oui ! ayant en face d'elle un Richelieu, responsable d'avoir éloigné à temps le vert-galant, cette péronnelle aux yeux si doux, mais d'expérience nulle, veut se mêler de gouverner, veut donner son avis — l'ambition aussi de nombre d'épouses de ministres contemporains ! Oui ! la reine à la peau si blanche, veut placer aux postes importants des créatures, ses amis ; elle veut décider de la paix et de la guerre. Comme Richelieu n'entend pas de cette oreille ; que, pour lui, la grandeur d'un pays est au-dessus des caprices d'une jolie femme, la reine, furieuse, l'attaque, le harcèle et souvent le blesse jusqu'au sang.

Cependant, cette conduite qui, couronnée de succès, eût pu être si préjudiciable aux intérêts de la dynastie, à la couronne du futur Louis XIV en particulier ; cette conduite, aussi hostile que dépourvue de clairvoyance maternelle et royale mais qu'aurait prise — notons-le en passant — toute autre femme de la moyenne et au-dessus, se fût-elle trouvée à la place d'Anne ; cette guerre continuelle au grand homme d'Etat, pourrait encore trouver son excuse dans la jeunesse pétulante de la princesse adulée par sa petite cour. L'inexpérience de l'âge atténuerait son erreur.

Mais voici le grand cardinal dans la tombe et Louis XIII passé de vie à trépas. Anne, assagie par

les malheurs et les déceptions, se trouve donc en pleine maturité d'intelligence, maîtresse absolue de son geste. Quelles surprises nous réserve cette prise de possession d'un trône par une maîtresse femme qui souvent sut tenir tête au terrible cardinal ? Rien ne lui fait plus obstacle. Voyons-la à l'œuvre.

Taillable et corvéable à merci à partir de cette régence néfaste, le peuple fut pressuré jusqu'au dernier liard. Sans intelligence aucune, puisqu'elle s'aliéna nombre de ses chevaliers les plus dévoués, qui tous se lancèrent dans la Fronde, — La Rochefoucauld entre autres, l'auteur des *Maximes,* — la reine distribua, à tort et à travers, les faveurs, les dignités, les charges et les pensions. A quiconque, au début de sa régence, ayant beau museau et rappelant qu'il avait comploté contre le cardinal, elle garnissait les poches. Enfin, pire des déchéances, elle tomba, molle et avachie, dans les bras d'un répugnant pied plat, le cardinal de Mazarin. Ce fourbe insinuant, vilain, rampant, doublé d'un filou d'une ladrerie révoltante, devint, grâce à ses formes doucereuses, un objet d'adoration pour cette femme sans culture et sans goût, car ce ne furent ni l'amateur d'art, ni le bibliophile très orné qu'était assurément le cardinal qui captèrent la femme.

Et combien maladroite avec cela ! Durant les troubles de la Fronde, ses impairs risquaient à chaque instant de tout compromettre, et ses sorties violentes, ses accès de colère contre Brousset, qu'elle veut étrangler, mettaient en grand embarras Mazarin, qui tremblait pour sa vie et plus encore pour ses écus.

Comme toutes les femmes, Anne d'Autriche ne possédait pas l'empire de soi, gage et condition de l'empire

sur la masse. Dans les moments d'exaltation, de crise, elle n'écoutait personne, pas même Lui. Les nerfs de Madame !

D'autre part, elle ne trouvait pas un mot de blâme, pas une moue de désapprobation, lorsqu'on lui apprenait qu'Emery mettait une rigueur sauvage dans la perception des impôts et que ce trésorier de confiance de l'Italien envoyait 23.000 de ses sujets croupir en prison, à cause des taxes non payées.

Tout cela, avouez-le, n'est pas précisément pour nous donner fière idée des régences !

Et quelle décadence, quelle dissolution après Richelieu ! Quelle transition hideuse entre les débordements de Henri III, fils de Catherine de Médicis, et les galanteries de Louis XV. Ecoutez Sainte-Beuve :

« La débauche alors était tout aussi monstrueuse qu'elle avait été au temps des *mignons,* ou qu'elle fut plus tard au temps des *roués ;* mais ce qui rapproche cette époque du seizième siècle et la distingue du dix-huitième, c'est surtout l'assassinat, l'empoisonnement, ces habitudes italiennes dues aux Médicis... Telle apparaît, au lecteur impartial, la régence d'Anne d'Autriche ; tel est le fond ténébreux et sanglant sur lequel se dessina, un beau matin, la Fronde. La conduite des femmes d'alors, les plus distinguées par leur naissance, leur beauté et leur esprit semble fabuleuse, et l'on aurait besoin de croire que les historiens les ont calomniées. Mais comme un excès amène toujours son contraire, le petit nombre de celles qui échappèrent à la corruption se jetèrent dans la métaphysique sentimentale et se firent *précieuses* ; de là l'hôtel de Rambouillet... »

Que tenta la belle reine, qu'ordonna cette femme

énergique qui, jadis, avait tenu tête à Richelieu, pour réprimer ces horreurs auxquelles elle assistait ? Moins que rien. Ne trouvant plus grand attrait aux choses qui ne touchaient pas directement son Mazarin, elle laissa faire. Le sort de la dynastie était le cadet de ses soucis.

Elle aimait ! soupireront les âmes sentimentales.

Le cardinal de Retz a laissé de cette régente, qui ressemblait à tant d'autres femmes prétentieuses, un portrait frappant :

« La reine avait, plus que personne que j'aie jamais vue, de cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne point paraître sotte à ceux qui ne la connaissaient pas. Elle avait plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fond, plus d'inapplication à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de désintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus de mémoire des injures que des bienfaits, plus d'intentions de pitié que de pitié, plus d'opiniâtreté que de fermeté, et plus d'incapacité que de tout ce que dessus... »

Pour ceux qui ne se laissent pas leurrer par les narrations intéressées et les enjolivures des romans populaires, le bilan d'Anne d'Autriche, que la toilette et les colifichets occupèrent aussi plus que de raison, durant toute sa vie, le bilan de la reine, dis-je, n'est certes pas difficile à établir :

Jeune épouse, elle se livra à des manifestations ridicules et, dans son étourderie prétentieuse, elle veut en remontrer à Richelieu.

Souveraine, maîtresse de ses actes, elle déchaîne la

guerre civile en abandonnant le pays entre les crochets rapaces d'un cuistre qu'elle défend, envers et contre tous, avec frénésie et passion.

Mère, elle fait de son fils un esprit étroit, un prétentieux, plein de morgue et de bassesse de cœur, qui devra ses défauts les plus révoltants aussi bien à l'hérédité qu'à l'éducation maternelles.

Madame de Chevreuse

Avant d'entrer plus profond en mon sujet, qu'il me soit permis d'adresser une brève mais suprême recommandation au lecteur de ce livre : Se méfier des biographes français dès qu'il s'agit d'une jolie femme ! Dans tout Gaulois lettré sommeille le vert-galant. Son éducation et la déférence pour le sexe faible qui en découle, font facilement de lui un panégyriste aux adjurations pathétiques quand elles ne le réduisent pas au rôle, prêtant à rire, de paladin d'amour de la belle dont il exalte les grâces, celle-ci fût-elle morte trois siècles avant la venue au monde de son troubadour. A part certains amoureux tardifs de Marie-Antoinette, nul n'aura été aussi loin dans ce fétichisme que Victor Cousin, qui s'éprit réellement de Mme de Longueville et de quelques-unes de ses contemporaines ! Sainte-Beuve que cette adoration agaçait à la longue, peut-être parce que, de son côté, il n'était pas indemne de tout reproche, Sainte-Beuve se chargea de relever les enjolivures par trop bouffonnes du Céladon d'outre-tombe qui « embouchait la trompette toujours là où il suffirait d'un air de hautbois ».

J'accorde que tous les historiens français ne déraisonnent pas à l'instar de l'embrasé Cousin, — néanmoins, presque tous sont plutôt des témoins à décharge quand jolie femme se présente à la barre. Si donc, en

ce livre, le lecteur trouve, cités d'auteurs français, louange ou blâme à l'adresse d'une femme, qu'il veuille bien se souvenir que la première doit être exagérée et le second atténué.

*
* *

A en croire ses admirateurs, et ils sont nombreux, Mme de Chevreuse possédait presque toutes les qualités d'un politique d'envergure et si Richelieu, après avoir tout fait pour la gagner, l'a exilée, c'est qu'il la traitait en ennemie digne de lui. Cette déduction pourra paraître osée ; en effet, tout personnage envoyé en exil étant un ennemi du cardinal, la France du XVIIe siècle pourrait se flatter d'avoir possédé des milliers de gentilshommes de génie, sans compter ceux que Richelieu jugeait dignes de l'échafaud.

Quant à Mazarin, toujours selon les dires des zélateurs, Mme de Chevreuse lui inspira, tant qu'elle resta son ennemie, une profonde et continuelle inquiétude ; plus tard, pendant la Fronde, il se trouva, paraît-il, fort bien de s'être réconcilié avec elle et d'avoir suivi ses conseils, aussi judicieux qu'énergiques.

Nous n'y contredirons point ; encore faudrait-il que la répression de la Fronde fût une page à consulter pour ministre que guerre civile tourmente.

Comme on le voit, il est difficile d'accepter sans beaucoup de réserves les exagérations manifestes de ces féministes sans le savoir. L'humble vérité est tout autre. La duchesse de Chevreuse fut une intrigante astucieuse, pleine de courage momentané, entreprenante, hardie, mais elle n'en resta pas moins faible femme, une évaporée, enlizée dans l'élaboration de conceptions mes-

quines aussi bien que dans la réalisation bâtarde de celles-ci. Le cardinal de Retz ne se laisse pas empaumer par les dehors chatoyants :

« Si elle fût venue, écrit-il dans ses *Mémoires,* dans un siècle où il n'y eût point eu d'affaires, elle n'eût pas seulement imaginé qu'il y en pût avoir. Si le prieur des Chartreux lui eût plu, elle eût été solitaire de bonne foi. M. de Lorraine la jeta dans les affaires, le duc de Buckingham et le comte de Holland l'y entretinrent, M. de Châteauneuf l'y amusa. Elle s'y abandonna parce qu'elle s'abandonnait à tout ce qui lui plaisait, à celui qu'elle aimait, sans choix, et purement parce qu'il fallait qu'elle aimât quelqu'un... Jamais personne n'a fait moins d'attention sur les périls, et jamais femme n'a eu plus de mépris pour les scrupules et pour les devoirs ; elle ne connaissait que celui de plaire à son amant. »

Ce portrait doit être d'une ressemblance parfaite, car Victor Cousin lui-même s'incline devant :

« ... Elle ne savait pas se proposer un juste but, plutôt elle ne choisissait pas elle-même ; c'était un autre qui choisissait pour elle. Mme de Chevreuse était femme au plus haut degré ; c'était là sa force et aussi sa faiblesse. Son premier ressort était l'amour ou plutôt la galanterie, et l'intérêt de celui qu'elle aimait lui devenait son principal objet... »

Tout compte établi, la passionnée qu'elle était, montrant dans ses égarements la vertu des femmes de cette trempe, qui est de ne pas aimer à demi, cette volcanique duchesse devait porter malheur à ceux qui se laissèrent guider par elle : Anne d'Autriche aurait pu l'appeler son mauvais génie ; Chalais, qui d'abord s'était rapproché de Richelieu, n'ayant pu résister, par la suite, aux injonctions de sa maîtresse, porta sa tête sur l'écha-

faud. L'intrigue où elle poussa Châteauneuf était également si téméraire que Cousin admet que ce ne fut pas le garde des sceaux qui y jeta Mme de Chevreuse, mais plutôt elle qui y précipita Châteauneuf. Ajoutons qu'une fois la faute commise avec une imprévoyance inénarrable, la duchesse sut partager, dans toute leur étendue, les dangers du condamné et jamais, plus tard, elle ne consentit à séparer sa fortune de la sienne. Tout cela n'empêcha pas qu'elle fit bêtise sur bêtise en se montrant irréfléchie dans la combinaison et incapable dans l'exécution.

Une dernière excentricité restait à commettre, elle n'y échappa point :

Désabusée vers la fin de ses jours, elle ressentit l'impression de la grâce et, du jour au lendemain, l'amoureuse intrigante devint la plus humble des dévotes. Elle quitta son magnifique hôtel du faubourg Saint-Germain, bâti par Le Muet et se retira à la campagne, non pas à Dampierre, mais dans une modeste maison, à Gagny, où elle mourut sans bruit, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Mme de Chevreuse appartient donc à ce type si répandu de femmes impétueuses, passionnées jusqu'à l'héroïsme, mais manquant complètement de pondération dans leurs actes et de lucidité dans leurs entreprises. Une fois démontées, comme mer en furie, ces personnes exclusives, plutôt dangereuses pour qui elles se mettent en vedette, ne voient plus le danger, n'écoutent plus aucun conseil, ne se rendent à nul raisonnement et manquent d'égards envers quiconque ne se rattachant pas étroitement à l'objet de leur culte.

Madame de Motteville

Cette dame de compagnie d'Anne d'Autriche, reléguée au dernier plan, à partir de la majorité de Louis XIV, de ce fils indigne qui comblait sa mère de prévenances en public pour mieux l'amoindrir et la blesser dans l'intimité, Madame de Motteville, disons-nous, était une dévote sincère, propageant autour d'elle un ennui intense. Ses *Mémoires* sont ternes, d'un gris désespérant, et, en dépit de l'intérêt qui s'attache aux personnages mis en scène, ce livre n'est pas de lecture attrayante. L'humble servante s'extasie devant sa maîtresse dont elle admire la dévotion, le génie, les vertus, la beauté et... les robes — je crois même, si la mémoire ne me fait défaut, que les robes passent en premier. Revanche de la femme sur la bigotte !

Entre deux ou trois sermons ou plaintes édifiantes, elle recouvre d'un voile décent des commérages d'antichambre et des caquetages de ruelles.

On en est à se demander pourquoi certains historiens ont fait de cette pâle figure une femme supérieure.

Ninon de Lenclos. — Marion Delorme

Quant aux courtisanes célèbres de cette époque, leur inintelligence des choses supérieures est presque aussi navrante que celle de nos grandes beautés vénales d'aujourd'hui qui, pour la plupart, sont sans culture et, ne s'intéressant qu'aux toilettes, ne font même pas preuve de goût dans le choix d'un bibelot.

Comme ses pareilles, sans éducation première, Ninon était exigeante et impérieuse. Fort intéressée, elle tirait sur ses amants des lettres de change, car, à côté de ses fantaisies des sens et des caprices brisés par des congés impertinents, l'astucieuse fille s'attachait de préférence aux gros financiers, à Porticelli, le généreux, à Rambouillet, en même temps qu'au conseiller Coulon qui lui donnait 500 livres par mois. C'est que la belle enfant tenait non seulement aux parures et aux bijoux de prix, mais aussi à son salon, tendu de damas jaune, meublé de bois des îles, rose et ébène.

Ninon, à l'opposé des grandes dames de son époque, des Précieuses qui se voyaient beaucoup entre elles, bannit la femme de son entourage. La présence d'une étrangère l'incommodait et elle n'avait pas d'amie. Ce trait sera, je le crains, la seule chose intéressante à retenir chez cette adorable créature toute de beauté et de dépravation.

*
* *

Marion, elle, c'est la sensuelle, sans attachement. Volage, elle se livre à qui lui plaît pour l'oublier le lendemain, à moins que le galant ne soit riche et généreux, car elle est rapace comme Ninon, dépensière pour elle seulement et égoïste. Elle n'aurait même pas, si l'on en croit les contemporains, pleuré Cinq-Mars, le grand-écuyer, son plus tendre serviteur, dont la mort avait jeté la consternation à la place Royale.

M. Capefigue nous livre quelques détails intéressants à son sujet :

« Sa vie était un chapelet de caprices, depuis Desbarreaux, le poète, jusqu'à MM. de Chatillon et Brissac ; elle avait beaucoup cultivé la fortune d'Emery, et son plus bel écrin venait de lui : toujours d'une élégance parfaite, ses gants ne lui duraient pas trois heures (les gants d'Espagne étaient alors un luxe). On évaluait sa garde-robe à plus de 20.000 écus; elle aimait les bijoux, l'argenterie qu'elle prenait au marc pesé avec tout le soin d'un avare, parce qu'elle avait plus d'un banquier pour payer ses dettes... »

Passons à une autre, plus vertueuse mais combien plus hypocrite et plus néfaste.

Madame de Maintenon

Avec elle, c'est le règne sombre de la dévotion hargneuse, sanguinaire. Arrivée au faîte de la puissance, la veuve Scarron n'endurait pas qu'on se souvînt de son passé, et comme elle aimait, suivant coutume féminine, les petits expédients et les petites fins, elle n'avait de repos qu'elle n'eût éloigné de la cour ceux ou celles qui, inconsidérément, lui rappelaient qu'ils l'avaient connue dans une autre situation. L'influence sur Louis XIV de cette mégère glorifiée fut anéantissante, à la veille de l'édit de Nantes, notamment. Elle était pourtant fille de huguenot, et d'un huguenot de marque, un homme et un lettré : Agrippa d'Aubigné !

En somme, ces maîtresses de Louis XIV donnent toutes, sans exception, le spectacle de femmes mauvaises, impitoyables, jusqu'à la si douce La Vallière qui, abusant de sa situation privilégiée, faisait pâlir de dépit la reine-mère Anne par ses attitudes provocantes et son dédain. Cependant, La Vallière se retire dans un couvent, évincée par l'insupportable Mme de Montespan, laquelle se voit détrônée, à son tour, victime des intrigues du dragon de vertu qu'elle avait eu la candeur d'appeler pour élever les bâtards. Ce fut une véritable campagne d'embûches qu'entreprit Mme de Maintenon en vue de conquérir le roi. L'aguichant pour lui refuser

ensuite la plus insignifiante des faveurs, elle le tenait sans cesse en haleine jusqu'au moment où cet opiniâtre travail de démolition eût abouti au renvoi brutal de la bienfaitrice éplorée et à l'élévation au trône du castor femelle.

Femme supérieure, mais étroite, bornée, rapportant tout à elle, la fille d'Agrippa d'Aubigné passe pour avoir été, après sa rélégation à Saint-Cyr, une éducatrice parfaite de la jeunesse féminine, confiée à ses soins. Là aussi, il doit y avoir exagération de la part des galantins, des académiciens et des Victor Cousin. Son livre, écrit d'une plume élégante, est de bonne tenue, sans contredit ; mais, en tant qu'éducatrice, elle n'a fait que suivre les errements de l'époque si bien critiqués, plus tard, sous la Restauration, par Mme de Rémusat dans son *Essai sur l'éducation des femmes*. Cette dame judicieuse qui fit, du reste, appel à la collaboration de son fils, montre en excellents termes comment l'éducation, l'instruction tout en surface, qu'on donnait alors aux jeunes filles ne les préparaient qu'à jouer le rôle de brillantes idoles, à être un luxe, un ornement de la cour et du monde. Ce n'est qu'avec la Révolution que la femme devient épouse et mère de citoyen.

Le livre prôné n'eut donc pas grande portée ; sachons gré, tout de même, à Mme de Maintenon, de n'avoir pas donné le *curriculum vitæ* de la veuve Scarron comme un exemple à suivre à ses élèves.

Dans ses *Proverbes inédits* elle se rattrape ; elle parle de tout : de toilette, d'économie, de femmes de chambre, de prières, et n'a garde aussi de s'oublier ; elle parle volontiers de son ascendant sur le feu roi.

Après cela, pourrons-nous emboucher le clairon des

Jules Janin, des Cousin et de tant d'autres qui déclarent que ces bluettes pédagogiques de la fille du terrible d'Aubigné, si simples et si naïvement écrites, ont toujours été recherchées par les amis de la jeunesse comme une excellente lecture, pleine d'idées et de leçons intéressantes ? Il nous paraît plutôt difficile de souscrire à cet éloge. Si vraiment ces fadeurs innocentes comptent parmi les meilleurs ouvrages que l'on puisse mettre entre les mains d'une jeune personne, le niveau intellectuel des demoiselles mûres pour le mariage et celui des pédagogues chargés d'écrire pour elles, serait alors plus bas que nous ne pouvions l'imaginer.

Où nous trouverions, nous, le vrai titre de gloire de la célèbre directrice de Saint-Cyr, si on venait à nous le demander, ce serait dans la commande qu'elle fit à Racine d'écrire *Athalie* et *Esther*. Mais il ne faut pas oublier qu'entre les deux hommes qui influaient à Saint-Cyr, le janséniste auteur de *Phèdre* et le quiétiste Fénelon, entre ces deux nobles natures, cette femme qui devait sa fortune à l'intrigue et à une certaine harmonie décente de qualités médiocres, n'hésita pas un instant ; elle choisit, pour son directeur et pour gouverner Saint-Cyr, un médiocre, le sulpicien Godet.

Avoir à choisir entre Racine et Fénelon et retenir Godet, quelle démonstration de l'incohérence féminine !

Madame Dacier

Femme de forte érudition hellénique, Mme Dacier entendait le grec mieux que personne, et pourtant sa traduction d'Homère n'est point pour satisfaire. Egger la critique sévèrement en citant des exemples qui en font ressortir la fadeur et le mauvais goût. Ainsi, parlant d'Andromaque par la bouche du poète, la précieuse s'exprimera en ces termes :

« Tant de *rares qualités* l'avaient fait *rechercher* par le prince le plus brave et le *mieux fait* qui fût à Troie. »

Si vous ne reconnaissez pas immédiatement la grandeur homérique en ces quelques lignes, c'est que vous êtes difficile. Il est vrai que les autres traducteurs français ne valent guère mieux et il faut arriver jusqu'à Leconte de Lisle pour obtenir une traduction digne du chef-d'œuvre. Auparavant, personne. Aussi Victor Hugo pouvait-il se montrer sévère à bon droit :

« Mme Dacier a changé la simplicité d'Homère en platitude, — Lamotte-Houdard en sécheresse et Bitaubé en fadaise. »

Il n'y a donc pas lieu de s'arrêter plus longtemps à cette dame philologue que nous n'avons, du reste, citée que pour la rareté du fait.

Madame de Lafayette

Quand au début de 1680, Mme de Lafayette eut perdu son ami intime, M. de la Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes,* elle cessa du coup d'écrire et ne fit plus que traîner après elle une existence désanchantée, quoique le succès étourdissant de la *Princesse de Clèves* et l'oubli dans le travail eussent dû l'inciter à produire. Ajoutez que cette femme écrivain n'était nullement une mélancolique. Elle s'était jadis, avant sa liaison, fort divertie en la société des beaux esprits, de Ménage en particulier, qu'elle alluma et qui tomba amoureux fou de cette charmante personne, après l'avoir été de tant d'autres. Dans le salon modeste où la séduisante Mme de Sablé terminait sa carrière, ayant souvent près d'elle Pascal et La Rochefoucauld, Mme de Lafayette s'occupait, en dehors de bel esprit, de dévotion et de politique, de confitures et de ragoûts. Elle aidait sa vénérable amie à composer des élixirs pour les vapeurs et des recettes contre les maladies. La queue de Catherine de Médicis !

Mais examinons les écrits de la dame qui eurent au XVIIe siècle plus de réputation qu'elles n'en sauvèrent depuis.

Segrais — cela est indiscutable — revit de très près *Mlle de Montpensier,* la première œuvre de l'auteur, et l'évêque Huet, simple abbé alors, collabora à *Zayde.*

Segrais et Huet ayant lâché pied, La Rochefoucauld se présenta fort à propos ; celui-ci rendit à la romancière un premier service qui fut de la convaincre à se débarrasser du fatras des incidents merveilleux si fort en vogue depuis l'apparition du *Grand Cyrus*. Mais il est hors de doute que l'influence du maître et de l'amant ne se borna pas à ce judicieux conseil.

Notons en passant que le succès, mérité en partie, de la *Princesse de Clèves,* piqua au vif Mlle de Scudéry, que l'on commençait à oublier. Elle ne sut cacher la jalousie que lui inspirait cette concurrente, n'accusant pas quarante ans :

« M. de La Rochefoucauld et Mme de La Fayette ont fait un roman de galanteries de la cour de Henri second, qu'on dit être admirablement écrit.

« Ils ne sont pas en âge de faire autre chose ensemble. »

Ce fut un bas-bleu qui colporta le mot, Mme Deshoulières, l'auteur des *Idylles,* celle-là même qui poursuivait de ses attaques Racine, qu'en toute sincérité, elle s'imaginait avoir supplanté.

Madame de Sévigné

Tout compte établi, cette mère si tendre lorsqu'elle laissait courir la plume sur le papier, n'aimait pas sa fille qu'elle redoutait, dont elle était même jalouse, et les fameuses *Lettres* restent un papotage, un papotage charmant, exquis si vous insistez, mais un papotage, toutes constatations qui nous permettent, vu l'exagération des panégyristes, de concourir à une condamnation qui ne nous paraît ni outrancière, ni difficile, et de la mère et de l'écrivain.

L'orgueilleuse Mme de Grignan, peu pressée de sacrifier au plaisir de revoir sa mère la fastueuse royauté de Provence, où elle finit par se ruiner, entraînant son mari, Mme de Grignan était une insupportable pécore avec garniture philosophique, aimant la quintessence ; revêche, hautaine, elle n'avait rien hérité du pétillement égayé de sa mère. Aussi, dès que les deux femmes se trouvaient ensemble, éclataient les dissensions et les froissements intimes. Mme de Sévigné, chez qui l'on reconnaissait la naissance précaire au premier coup d'œil, trouvait admirables les grands airs de sa fille, dont l'arrogance altière, la superbe, l'éblouissaient. Malgré son esprit incisif, cette princesse des lettres françaises tenait beaucoup du bourgeois gentilhomme de Molière. Ce travers la rendait parfois ridicule. Elle n'était qu'une Rabutin-Chantal, ayant épousé homme de

race débauché ; elle « grimpionnait », si j'ose me servir de l'amusante locution génevoise. Dès qu'un courtisan titré prenait la peine d'être aimable avec la petite bourgeoise anoblie, celle-ci perdait sagesse, mesure et pondération, admirant le marquis sur toutes les aiguillettes, même si ce n'était qu'un grotesque à falbalas. Or la fille, mal élevée par sa mère, qu'elle abandonna, du reste, au moment de la mort, par crainte de contagion, n'endurait pas facilement, chez cette pauvre femme, les côtés qui fleuraient le parvenu, et la platitude chez Mme de Sévigné avait aussi des bornes. La conséquence de ces contrastes et des démêlés qui s'en suivaient n'est donc pas une énigme ; elle nous autorise même à croire que les témoignages d'amour maternel que prodigue, à distance, Mme de Sévigné, à son idole, sont fort exagérés et pas toujours sincères. Il est vrai qu'il existe, en ce bas monde, des êtres bizarres qui ne témoignent de leur tendresse qu'après la séparation.

*
* *

Au point de vue des lettres, Mme de Sévigné n'avait pas le jugement très sain, non plus.

C'est avec passion que cette épistolière, que d'aucuns voudraient faire passer pour un penseur de marque, lisait le *Grand Cyrus* ; sans mesure aucune, débordante d'enthousiasme, elle s'extasie aussi devant les pauvres *Essais de morale* de Nicole, le janséniste, et dans son admiration, elle oublie, ainsi que le fait remarquer M. Albalat, de compter combien de fois elle accole le mot « divin » à ce fatras indigeste.

Il conviendrait également de rappeler qu'elle n'a point créé le genre où elle excella. L'hôtel de Rambouillet, dont elle était l'assidue, faisant sa *rhétorique* sous la direction de Ménage et de Chapelain, l'hôtel a particulièrement favorisé le genre épistolaire qu'un de ses plus anciens habitués, Balzac, venait de lancer. Les réunions de Mlle de Scudéry et celles qui en sont sorties cultivèrent la littérature légère en donnant à Voiture une innombrable famille d'imitateurs plus ou moins heureux ; c'est donc sous l'influence masculine que naquit, chez ces dames désabusées, le goût pour un genre que Mme de Sévigné a porté à la perfection, si l'on en croit nos critiques musqués. Chacune de ces familières du célèbre hôtel pontifiait dans sa spécialité et c'est ainsi que, respirant toutes deux l'air lourd de Port-Royal et s'en étant imprégnées, Mademoiselle mit à la mode les portraits et les caractères, tandis que Mme de Sablé s'escrimait avec les maximes, les sentences et les réflexions.

Heureusement que Mme de Sévigné, cette nièce de Voltaire, ne perdit point son esprit et son étincelant entrain au contact de Chapelain et de Ménage, qui restent les prototypes — surtout le premier — de ces hommes de talent qui avaient quelque chance de passer à la postérité, en faisant œuvre sérieuse et que la société de la femme, le contact salonnier avec elle, émasculèrent, fatalement. Les origines de Mme de Sévigné, dont elle rougissait, mais d'où elle tirait son esprit peut-être, le lui sauvèrent ; son naturel la préserva de la pédanterie du milieu ; elle eut des réparties spirituelles, parmi

lesquelles je désirerais mentionner la suivante, qui est des meilleures :

Comme Bussy-Rabutin, le médisant et vaniteux cousin, tentait par gestes de vouloir la consoler de trop près des escapades conjugales de son mari, elle lui donna un coup d'éventail sur les doigts, en lui disant : « Tout beau monsieur le comte ! je ne suis pas si fâchée que cela. »

Une autre de ses qualités, digne de remarque en ce XVIIe siècle, c'est son très grand attachement pour la campagne. Comme La Fontaine et quelques rares originaux, Mme de Sévigné se plaît infiniment hors Paris, dans sa propriété seigneuriale des Rochers, en Bretagne, ainsi qu'à Livry où elle gazouille comme fauvette dans la haie vive. Le mois de mai, avec son renouveau, l'enchante, et les grands arbres de l'*allée infinie,* jonchée de feuilles dorées, la charment douloureusement lorsqu'à la fin des jours d'automne, le soleil se couche, derrière les nuages empourprés.

Sans contredit, Mme de Sévigné est plus digne d'étonnement que d'admiration, plus originale que grande.

Si, très courageuse, elle n'abandonne pas ses amis dans le malheur, si elle les aime avec ardeur, elle n'a qu'indifférence à l'égard de ceux qu'elle ignore et qu'un mépris féroce pour le paysan. C'est la parvenue dans tout son épanouissement, dès qu'il s'agit d'êtres humains qui n'approchent pas de son monde : la sécheresse de cœur, la cruauté froide dont elle fait preuve,

épouvante jusqu'à Sainte-Beuve, son admirateur empressé. On sent chez lui du dégoût quand il est obligé de parler du passage où cette femme applaudit aux ignobles tueries de Bretagne.

Mme de Sévigné possédait aux environs de Vitré sa chère maison à la fine et haute tourelle ; cette solitude aurait pu recevoir quelques pierres lancées par une horde vociférant, criant la haine de l'impôt, le regret des vieilles libertés, la colère contre les abominations des privilégiés, l'ignominieuse attitude des mauvais juges et les dragonnades fiscales de 1675. Quelques bureaux de taxe ayant été pillés, la province fut livrée à la soldatesque.

Toute émoustillée, la tendre mère plaisante sur un ton frivole sous lequel on a voulu quand même trouver le réveil d'un sentiment humain. Et pourtant elle se laisse aller aux saillies ironiques en apprenant qu'après l'arrivée des troupes, conduites par son ami M. de Chaulnes, les arbres des grands chemins ployaient sous le poids des corps. Sur un ton badin, elle montre dans les rues de Rennes « tous ces misérables, vieillards, femmes accouchées, enfants errant en pleurs au sortir de cette ville, sans savoir où aller, sans avoir de nourriture. » Plus tard, elle écrira : « Nous ne sommes plus si roués : un en huit jours, seulement pour entretenir la justice. Il est vrai que la penderie me paraît maintenant un rafraîchissement... »

Sainte-Beuve reste estomaqué devant cette inconscience que l'avantage d'avoir été contemporaine de Louis XIV et de Colbert n'excusera pas entièrement :

« ... Il est une seule circonstance où l'on ne peut s'em-

pêcher de regretter que Mme de Sévigné se soit abandonnée à ses habitudes moqueuses et légères ; où l'on se refuse absolument à entrer dans son badinage, c'est lorsquelle raconte si gaiement à sa fille la révolte des paysans bas-bretons et les horribles sévérités qui la réprimèrent...; quand, pour châtier Rennes, on prend *à l'aventure* vingt-cinq *ou* trente hommes pour les pendre, qu'on chasse et qu'on bannit toute une grande rue, femmes accouchées, vieillards, enfants, avec défense de les recueillir, sous peine de mort ; quand on roue, qu'on écartelle, et qu'à force d'avoir écartelé et roué l'on se relâche, et qu'on pend: au milieu de ces horreurs exercées contre des innocents ou de pauvres égarés, on souffre de voir Mme de Sévigné se jouer comme à l'ordinaire... »

Que l'on ne vienne pas trouver absolution dans les mœurs du temps et prétendre que les idées ont énormément varié au sujet des mêmes actions. Non ! Il existait à cette époque, comme à d'autres, des hommes indignés, des hommes pris de pitié qui protestaient. Alors que les femmes, cruelles et rétrogrades par nature, abondaient dans le sens de cette femme distinguée entre toutes, des philosophes, des magistrats, des voyageurs signalaient, en termes éloquents, aux ministres et même au roi, la misère horrible des malheureux paysans, errant comme des troupeaux affamés de bêtes et réduits à dévorer, quand ils en trouvaient, de la paille hachée, mêlée avec de la terre ou des chevaux pourris, infectés de vers.

Ne ressort-il pas de ce qui précède que Mme de Sévigné est sujette à caution et ne mérite peut-être pas toutes les louanges dont on a coutume de la parer ?

Les maîtresses de Louis XV

Les innombrables maîtresses de Louis XV.

Les deux célèbres favorites !

Quel éclatant exemple de la pernicieuse et néfaste influence des femmes sur l'homme appelé à gouverner un pays, même si ce monarque, en dehors de ses appétits de taureau, se trouve être un politique avisé et de beaucoup supérieur à la légende qui ne retint que le dépravé. Suggestive aussi, cette rencontre, pour le moins inattendue, des trois ordres du temps, incarnés en trois maîtresses du roi. Les frères de Goncourt relèvent le fait en des termes véhéments :

« ... de la femme de la noblesse : Mme de la Tournelle, de la femme de la bourgeoisie : Madame de Pompadour, de la femme du peuple : Madame du Barry. Le livre qui racontera l'histoire de ces femmes montrera comment la maîtresse, sortie du haut, du milieu ou du bas de la société, comment la femme avec son sexe et sa nature, ses vanités, ses illusions, ses engouements, ses faiblesses, ses petitesses, ses fragilités, ses tyrannies et ses caprices, a tué la royauté, en compromettant la volonté ou en avilissant la personne du roi. Il convaincra encore les favorites du dix-huitième siècle d'une autre œuvre de destruction : il leur rapportera l'abaissement et la fin de la noblesse française... »

Les de Goncourt, je suppose, ne sont pas des ennemis acharnés de la femme ; nul plus qu'eux, au contraire, ne l'encense et ne la glorifie ; mais ils sont obligés de s'incliner devant l'écœurante réalité.

Et la réalité est vraiment écœurante.

Pendant soixante ans, pas plus ! la femme va régner en France et cela suffira pour mener le pays à sa perte. A partir de Louis XV, la dictature de l'éventail va se propager plus encore que dans les dernières années du règne suivant où elle amoncellera les ruines sur les décombres. L'amour, la grâce, l'esprit, la courtoisie, le grand art de plaire vont être plus que jamais à l'ordre du jour ; l'ascendant de la femme est incroyable et on voit par où elle devait séduire ; aussitôt dépensière, fantasque, écervelée, impérieuse, elle abuse ; elle devient la ressource de tous les dévoyés cyniques, de tous les intrigants sans scrupules ; l'honnête homme ne pouvant l'esquiver est obligé de plier sous ses fourches caudines et de composer avec le galantin qui, sans mérite, mais de par son unique appoint de viveur, arrive à la fortune, au ministère, obtient privilèges, abbayes, évêchés, ambassades, les hauts commandements ; la corruption, la dépravation règnent. Quels déboires, quelles misères, quelles hontes durant ce demi-siècle ! Quelle calamité pour un pays que l'ingérence des femmes dans les affaires de l'Etat ! Heureusement, la toile tombe sur 89 ! Mais combien raison Mme de Rémusat avait d'écrire :

« Supposons la vie politique une grande partie de jeu dont les règles auraient été déterminées d'avance, et dont le gain serait employé pour l'utilité du plus grand nombre : eh bien, la femme n'y devrait jamais tenir les cartes... »

Louis XV qui fut sous le rapport sensuel, le plus Bourbon des Bourbons, famille, comme chacun sait, extraordinairement prédisposée aux jeux d'amour, dut abandonner la reine, une chrétienne pieuse qui n'en pouvait plus après le labeur de tant de couches. D'autre part, le roi s'impatientait et ne trouvait plus aussi charmant ce qui l'avait si fort égayé autrefois chez cette Polonaise aux exigences inattendues :

« ... Marie Leczinska agaçait les nerfs de ce roi nerveux par mille enfantillages, par des peurs, par le besoin d'être bercée et endormie par des contes et d'avoir toujours une femme à sa portée ; par cent sauts et cent courses, la nuit dans sa chambre, à la recherche de sa chienne... »

Bref, représentons-nous le type de la femme gâtée depuis l'enfance, qui se complaît en d'absurdes privautés par manque d'intelligence et d'éducation. C'est un titre, assurément, aux yeux de certaines mères, mais il est répandu.

Exaspéré, le roi alla chercher son plaisir ailleurs. De maîtresse en maîtresse, il tomba dans les filets d'une intrigante qui sut retenir l'ondoyant satyre, peu embarrassé, du reste, pour la remplacer lorsqu'elle ne fut plus de ce monde.

Madame de Pompadour

Lorsque disparut la duchesse de Châteauroux, cette bornée étroite, d'une âpreté cynique, hormis avec Richelieu qui tenait à garder son empire sur elle parce qu'il y trouvait son intérêt d'homme d'Etat ; lorsque fut morte en couches cette maîtresse dont la première demande exaucée avait été l'exil de sa sœur, qu'à force de coquetterie et d'intrigues elle venait de supplanter, Louis XV crut trouver bonheur et tranquillité dans les bras de Mme d'Etioles, née Poisson.

Malgré son charme incontestable de femme désirable, cette calculatrice impérieuse, d'un caractère qui s'accordait mal des difficultés, apparaît aux frères de Goncourt comme un rare exemple de laideur morale. D'une sécheresse absolue, elle ne témoigne, en effet, de l'affection — si encore cela en est — qu'aux siens, qu'elle veut voir bien casés. Elle exige que sa famille gravite dans sa grandeur, mais elle sait lui faire sentir que cette prospérité elle la tient de la sultane et qu'un mot d'elle suffirait pour faire rentrer toute la parenté dans le néant. Par ce côté plébéien, Napoléon Ier ressemble à cette femme.

Stupidement superstitieuse, comme tant de sexes faibles animés par d'autres, elle s'était assignée, dès l'enfance paraît-il, un but que lui avaient désigné et la com-

plaisance des tireuses de cartes questionnées, après entente et les mirages insolents de la mère qui lorsqu'elle vantait les avantages de la petite à peine formée, la proclamait déjà un « morceau de roi ». Depuis longtemps déjà, le rêve de la matrone proxénète et de sa fille qui entra dans la vie amoureuse dès qu'elle put se glorifier d'attraits, n'était-il pas de devenir maîtresse de prince ? Rien ne l'empêchait d'y prétendre. C'est ainsi que, plus vulgaire que son nom, la femme Poisson pétrit et pourrit sa fille qu'elle excitera, plus tard, en belle-mère judicieuse, à rire de la passion que l'exceptionnelle beauté, froide comme marbre, avait su inspirer au mari, petit bout d'homme, laid, mais nature droite, honnête, qui adorait celle dont il avait fait la situation et qui portait son nom.

Enfin voici maîtresse d'un roi sans résistance devant femme qui le subjugue, cette pernicieuse despote se livrant désormais aux plus extravagantes licences. Cependant, il faut lui reconnaître une gloire : elle inspira le genre rococo ; elle fut, comme le dit Paul de Saint-Victor « la Médicis au petit pied de Boucher et des trois Van Loo ». Elle avait également la passion des livres, « au point d'imprimer elle-même, de ses blanches menottes » *Rodogune,* la tragédie médiocre de Corneille. Il est certain que ce seul nom de *Pompadour,* ainsi que le proclame le grand écrivain, ce nom seul, ce nom, galant et sonore, évoque, comme un signal d'enchanteur, tout un style et toute une époque. Involontairement, vous apparaît la gracieuse image de l'inspiratrice dans les glaces à trumeaux festonnés de roses, et les camaïeux ; les vases ornés, les tasses diaphanes semblent lui avoir appartenu. Certes, Mme de Pompadour,

montée de si bas et insensible aux plaisirs de la chair, reste une exception à divers points de vue. Elle dépasse toutes ces reines et maîtresses de rois et d'empereurs parce qu'elle a incarné, de par la force de ses goûts artistiques, un style qui porte son nom.

Hélas ! ses vingt années de règne ne devaient pas se borner à l'ameublement et c'est là, en politique, qu'elle cesse d'être une exception. Je n'ai pas à revenir sur les alliances maladroites, les impairs désastreux de cette femme avide, embrouillant les questions d'Etat parce qu'elle obéissait aux caprices de ses nerfs et de son sexe. Je me bornerai à rappeler l'opinion des Goncourt qui en font le portrait suivant :

« ... Une possession d'elle-même, entière et continue, une domination supérieure des premiers mouvements, des instincts, des élans ; un mensonge et une comédie de toutes les facultés, des organes même, du sentiment comme de la parole, du geste, du regard, des lèvres, de l'âme aussi bien que des sens du corps ; l'égoïsme parfait... un cœur sans clémence, sans pardon, sans retour... Elle ne gouverne pas, elle accapare. La monarchie n'est entre ses mains qu'une feuille de bénéfices; et voyez-la pressant sa faveur et tirant tout à elle, argent, honneurs, terres, pensions, places, traitements, cordons, grâces, survivances... »

Cette écrasante appréciation des faits et gestes de Mme de Pompadour, acte d'accusation justifié en tous points, suffira pour rappeler au lecteur le mal incalculable que son régime causa au pays.

Madame Du Barry

Comme M. F. de Nolhac, converti par le dernier livre de M. Claude Saint-André, je croirai volontiers que la légende ordurière de Mme du Barry s'est imposée à l'opinion par les partisans du Parlement et de M. de Choiseul et qu'elle a été popularisée par des écrivains, de tout temps applaudis, qui se plaisent à conter les ignominies, sous prétexte de venger la morale. On accabla la ravissante poupée, c'est entendu ; mais il ne faudrait pourtant pas l'innocenter complètement.

Elle personnifie la blondinette triviale, dont le parler gras offusque, mais qui est bonne fille au demeurant ; écervelée, sans grosse rancune et uniquement préoccupée de gaspiller l'or, les chiffons, les dentelles, les diamants, les carrosses et les châteaux restent sa préoccupation, sa grande joie, son bonheur, en ces jours qui passent scintillants de lueurs sinistres, sur ce royaume croulant.

Toutefois, au début, alors que le gentil petit bonnet rond de la jolie ouvrière du magasin de modes avait été depuis longtemps jeté par dessus les moulins, l'adorable créature, dirigée, elle aussi, par le duc de Richelieu, était partie en guerre, *nolens, volens,* contre Choiseul, et, courtisane vicieuse et effrontée, dont la devise aurait pu être : « A demain les affaires sérieuses ! » elle obtenait de Louis XV l'exil de ce grand ministre dont la

France avait tant besoin et que son maître ne cessa de regretter.

A vrai dire, même aux philosophes dont elle parlera, sur le tard, avec « un faux tact féminin », suivant l'expression de Jules Janin, cette comtesse uniquement née pour l'amour, marchant de déceptions en déceptions, mâtée par l'étiquette, n'en veut férocement à personne, sauf pourtant à cette jeune Dauphine, Marie-Antoinette, dont, par préservation féminine bien comprise, elle ruina le crédit à peine naissant. Jalouse, partant venimeuse, elle l'attaque par des rapports, perfides souvent, que lui dictaient d'Aiguillon et le chancelier qui s'étaient emparés d'elle, lui soufflant le mot qu'elle devait dire au roi.

Les de Goncourt la dépeignent mieux que personne :

« ... Sans ses entours qui la poussaient, l'enflammaient, la retiraient à tout moment des chiffonnages de la toilette, et des occupations de petites pensées de la jolie femme, sans « les donneurs d'avis » qui la forçaient à avoir des idées sur des choses qui l'ennuyaient..., sans les leçons et les obsessions qui voulaient absolument former sa légèreté et son étourderie à une volonté forte et constante... nul doute que la favorite, abandonnée à ses instincts de douceur, à son caractère de conciliation, ne se fût bien vite prêtée à un raccommodement qui eût épargné à sa faible tête l'embarras d'une comédie sérieuse...

« ... La vie de Mme Du Barry n'a ni cette part à l'Etat, ni les droits à l'histoire (de Mme de Pompadour). Otez-en cet accident, la lutte avec Choiseul, elle n'est rien que l'existence de l'impure la mieux entretenue du royaume. C'est un rêve insensé de femme galante, une folie de dépenses, une extravagance de luxe ; ce sont des millions jetés aux caprices de la mode, des millions jetés aux raretés du bijou, du point, de la soie, du velours ; un fleuve d'argent, le

trésor royal coulant des mains d'une jolie femme sur le peuple des tailleurs, des modistes, des couturières, des galonniers, des chamarreurs... Des fournitures, des commandes, des factures, voilà toute cette vie...

« De la toilette, de cette grande affaire et de cette grande ruine de Madame Du Barry, l'inventaire de ses folies vous mènera à ses autres caprices, à ses tentatives, à son goût des babioles, à son amour des jolis riens... »

On aura beau la parer, l'enjoliver, la farder, Mme du Barry, ainsi que le fait remarquer Paul de Saint-Victor, n'en reste pas moins une fille dans toute l'indécence du terme. En effet, elle restera mal embouchée, gueularde ; elle reconnaît bien que cette trivialité de langage détonne ; elle sait aussi se contenir, jouer à la grande dame pendant un moment, mais tout à coup l'apostrophe, d'un comique savoureux parfois, sort comme fusée :

« Enhardie par leur licence, la Du Barry, quittant dans l'intimité ses beaux airs et sa fortune, redeviendra la Lange d'autrefois ; dans sa bouche éclatera le parler de sa protégée, Madame La Loque, la harengère. Et les voûtes de Versailles, étonnées et honteuses, entendront ces mots d'une femme à un roi de France : « La France, ton café fout le camp ! »

Dans ses *Mémoires,* probablement apocryphes, écrits par une plume masculine sur des notes trouvées après la mort, car le style en est concis, rapide, toujours facile, les pages terrifiantes abondent. La Révolution s'y devine et 93 y apparaît comme la conclusion fatale de cette pourriture de règne, de ce drame élégant et hardi où les talons rouges couraient à leur perte en sifflant un petit air vainqueur.

Cependant, la Du Barry a épousé l'aversion de son royal amant pour les encyclopédistes. Voltaire qui sait être courtisan accompli et qui désavoue à genoux sa première satire, trouve bien grâce devant cette illettrée qui tranche de haut ; mais Diderot, elle le déclare enthousiaste à froid. Sous la plume de cette petite dinde, d'Alembert n'est plus qu'un pédant sec et guindé, Marmontel un esprit faux et creux, de La Harpe un ennuyeux homme de goût et Grimm un hypocrite de sentiment.

La dernière maîtresse du *Bien-Aimé,* qui était faite pour vivre et pour mourir dans l'insouciant désordre de cette société, exquise au demeurant, cette pauvre petite étourdie qui avait eu les plus beaux yeux du monde, mourut sans courage à une heure où tous en avaient.

Louis XVI, l'homme le plus indulgent du royaume, lui avait pardonné. Quand elle fut retirée au couvent de Pont-aux-Dames, les amitiés lui venaient tout naturellement, son gentil visage ayant aussitôt captivé la maison ; elle charma aussi par son passé brillant, par son humilité présente qui l'obligeait d'oublier les gros mots, par sa politesse, son amabilité, ses bonnes paroles aux sœurs, mille petits cadeaux semés tout autour d'elle avec la grâce qu'elle mettait à donner...

« Devant le tribunal révolutionnaire, à la lecture de mort, terrassée, accablée par la stupeur et l'horreur, Madame Du Barry perdit soudainement le sang-froid et le reste de dignité qu'elle avait montrés dans ses réponses. Quand elle vit que tout était fini, qu'on allait l'emmener, elle fut prise d'une telle faiblesse que les gendarmes furent obligés de la soutenir sous les bras... »

Seule, parmi ses compagnons et ses compagnes de charrette, la pauvrette, jolie encore, implora, leva au peuple ses mains suppliantes ; seule, en allant à la mort, elle pleurait. Et lorsque l'exécuteur la poussa, elle s'agenouilla, lui criant : « Pitié, pitié, *Monsieur* le bourreau ! Je ne veux pas mourir, *Monsieur* le bourreau ! »

*
* *

Quelle est la conclusion qui s'impose en face de l'ingérence dans les destinées d'une nation, de femmes si différentes les unes des autres, mais toutes plus femmes les unes que les autres, sinon celle que M. Paul Albert, dans son chapitre sur Victor Cousin, tire judicieusement de la situation du pays au temps de Mmes de Chevreuse, de Longueville, etc.

« M. Cousin ne songe jamais à se demander ce que devenait la France pendant que ces aimables héroïnes intriguaient, complotaient avec l'Espagne, paradaient, chevauchaient. Jamais plus horribles misères, dépopulation, famine, peste, etc., ne pesèrent sur un pays. »

Marie-Antoinette

Ne serait-ce pas cruel que de m'arrêter longuement à cette reine qui, par ses folies aux jours de bonheur, prépara la perte des siens et la consomma par ses maladresses, ses impertinences et ses intrigues aux heures tragiques ? Un antiféministe, voudrait-il dresser le plus cruel des réquisitoires, n'aurait qu'à cueillir, dans les historiens assujettis à la femme, comme Michelet, et dans ceux dévoués corps et âme à l'infortunée Autrichienne, comme les de Goncourt ; il couvrirait des pages avec les faiblesses, les enfantillages, les gaspillages, les impairs, les imprudences et les erreurs criminelles de cette reine si belle et si digne à certains moments. Et pourtant elle avait l'époux le meilleur ; bon, doux, timide, casanier. Malheureusement ce sont là mérites auxquels les femmes coquettes sont peu sensibles. Quel chapitre que celui des turpitudes en compagnie des princesses de Lamballe et de Polignac ! Que d'insinuations à propos de l'histoire du collier ! Que d'anathèmes, lorsque, menacée, elle intrigue avec l'étranger et appelle l'ennemi sur terre de France ! Mais je m'arrête ; chacun ayant quelques notions d'histoire pourra facilement se représenter le parti que tirerait un misogyne de ces dilapidations que le plus débonnaire des maris, par bonté et par crainte des scènes, se voyait

obligé de couvrir pour son malheur et pour celui de ses sujets !

Pauvre Louis XVI ! Loin qu'elle lui fût un soutien, sa famille, ainsi que le précisent Michelet et d'autres, contribua singulièrement à sa perte, avant et après 1789. Au moment suprême, lorsque va se décider la fuite à l'étranger, ses tantes rendent impossible tout déplacement, suspect tout conciliabule, impraticable toute sortie du château ; par leur hâte de le précéder en lieu sûr, elles ont soulevé, chez les députés, la décisive discussion sur le droit d'émigrer, diminuant d'autant pour le Roi les chances de l'évasion. Ce furent ces mêmes tantes, vieilles filles hargneuses, jalouses de la dauphine qui lui donnèrent ce surnom de « l'Autrichienne » et qui inspirèrent les premières chansons contre cette reine impérieuse, sans réflexion comme sans défiance, mais moqueuse par mauvaise éducation et que le peuple acclamait encore, même après les premiers libelles, dès qu'elle paraissait dans les rues, car on l'aima, on l'adora comme pas une.

Puis, c'est au tour de Monsieur de compromettre le roi.

Mais personne ne contribua plus directement que la Reine à la perte de Louis XVI, déclare ce même Michelet, avec preuves irréfutables à l'appui.

Il est certain qu'elle ne prêta qu'une oreille distraite aux avertissements de Mirabeau, dans leur célèbre conversation. Légère, frivole, son esprit était ailleurs et, sa curiosité satisfaite, elle ne songea qu'à rompre l'entretien devenu pénible parce qu'elle ne comprenait pas la portée des conseils de son interlocuteur. Le moment était grave pourtant. Cette attitude d'étourdie frivole

que ne mentionne pas Michelet, mais qui est consignée par des contemporains et d'autres historiens, n'est-elle pas symptomatique ? Il tonne, les éclairs illuminent le ciel ; prétentieuse, la faible créature réclame le gouvernail ; elle s'en empare. Voici l'eau qui pénètre dans le bateau ; alors seulement elle aperçoit vaguement le danger et fait venir un pilote ; pendant que celui-ci lui indique la direction à suivre, lui désigne le port peut-être, l'esprit au diable vau-vert, elle rêve à sa dernière coiffure et au fou-rire de Mlle de Lamballe, au souper de Versailles ! Plus tard, à la veille du déchaînement, craignant à l'excès la séparation, se cramponnant à l'époux, au monarque, car depuis longtemps elle se sentait haïe par cette population qui l'avait tant aimée, elle rend à Louis XVI la fuite presque impossible et Michelet cite la version circulant un peu partout que « le roi pleurait à chaudes larmes des sottises que lui faisait faire l'Autrichienne ».

On aimait ce pauvre sire ! Même reconnu — et ce qu'affirme là Michelet n'est pas invraisemblable — le roi eût passé la frontière ; peu de gens auraient eu le cœur de mettre la main sur lui, à Varennes aussi bien qu'ailleurs.

La reine influa encore d'une manière très funeste sur l'exécution du projet de fuite en choisissant pour agents « non les plus capables, mais les plus dévoués à sa personne, ou les clients de sa famille, son fidèle M. de Fersen, son secrétaire Goguelat, qu'elle avait employé pour des missions fort secrètes près d'Esterhazy et autres. »

Toujours la femme imprévoyante, emballée, préten-

tieuse qui ne veut accepter aucun conseil et qui, si elle en écoute, choisit toujours le pire.

Et il faut lire dans Michelet combien cette entêtée commet d'imprévoyances avant et pendant ce fameux déménagement royal à la cloche de bois :

« D'abord, deux ou trois mois d'avance, la Reine, comme pour avertir du départ, fait commander un trousseau pour elle, pour ses enfants. Puis, elle fait commander un magnifique nécessaire de voyage, semblable à celui qu'elle avait déjà, meuble compliqué qui contenait tout ce qu'on eût désiré pour un voyage autour du globe. Puis, au lieu de prendre une voiture ordinaire peu apparente, elle chargea Fersen de faire construire une vaste et capace berline, où l'on puisse, devant et derrière, ajuster malles, bâches, boîtes, tout ce qui fait regarder une voiture sur une route. Ce n'est pas tout, la voiture sera suivie d'une autre, où l'on emmènera les femmes... »

Personne, parmi ses adorateurs, pour contredire la Reine, personne pour oser lui signaler le danger et le ridicule de ses imprudences ! Sûre d'elle, dédaigneuse, elle n'accepte aucune observation.

Détail stupéfiant, signalé également par l'auteur cité ! Un militaire fort résolu, désigné par M. de Bouillé, devait monter dans la voiture et conduire toute l'affaire. Mais Mme de Tourzel, gouvernante des enfants de France, soutint le privilège de sa charge et renvoya le soldat ! L'expédition n'eut plus de chef.

« Au lieu d'un homme capable, fait remarquer Michelet, on eut une femme inutile. »

Mais quoi ! A qui la Reine a-t-elle confié ses joyaux, ses diamants ? Au sieur Léonard, à un perruquier, au

maître perruquier, homme certainement dévoué, mais un bavard, sans jugement, une tête vide.

A ce propos, l'idée ne vous vient-elle pas à l'esprit que ces grandes dames ont de drôles de façons quand le malheur les oblige à confier des choses précieuses à quelqu'un ? Il ne manquait pourtant pas de personnes auxquelles Marie-Antoinette aurait pu remettre ce dépôt, de préférence à Léonard. Plus tard, un siècle après, dans des jours plus sinistres encore, l'impératrice Eugénie, le 5 septembre 1870, confiera sa fortune et son auguste personne à un... dentiste !!

De cet égarement bien féminin qui fait croire à une lacune cérébrale, Marie-Antoinette et Madame Elisabeth en donneront des preuves stupéfiantes jusqu'aux dernières heures. Elles sont prisonnières au Temple :

« Malgré la surveillance de huit à dix personnes, rapporte Turgy, le « garçon servant », tout dévoué à ses maîtresses, il ne s'est presque point passé dix jours, pendant ces quatorze mois, sans que la famille royale n'ait eu quelque billet de moi. »

Turgy remportait les réponses des princesses :

« Elles sont effrayantes d'imprudence, avoue Mme Arvède Barine ; il y a des noms propres, des allusions transparentes, de quoi faire tomber plusieurs têtes si elles avaient été surprises. »

J'ai beau me casser la tête, mais je ne découvre point dans ce qui précède trace de cette adresse, si souvent vantée, de la femme aux moments critiques.

*
* *

Marie-Antoinette se montra superbe, admirable, lorsque les six commissaires de la Commune se présentèrent pour lui enlever le dauphin. C'est alors la mère qui se dresse, la sainte maman qui, défendant son petit, ne connaît ni fatigue, ni défaillances. Elle leur barra passage, assure Mme Arvède Barine, durant une heure, répondant à leurs vociférations, tantôt terrible, tantôt suppliante. Ne sachant comment se tirer d'embarras, les lâches ignobles la menacèrent de massacrer les deux enfants sous ses yeux. Alors, elle céda.

Grandiose également de tragique indignation, lorsqu'elle lance au tribunal son apostrophe, aussi belle que les plus fameuses : « J'en appelle à toutes les mères qui peuvent se trouver ici ! » Marie-Antoinette, selon ses panégyristes, racheta par sa fin, héroïquement supportée, toutes ses fautes et toutes ses erreurs. Quels forfaits n'absoudraient pas de si horribles douleurs ? Devant ce calvaire, on oublie tout, les folies et la coupable insouciance, pour ne se souvenir que du supplice qui les expie au centuple.

Hum ! Cette fin de vie épouvantable, atroce, qui peut faire condamner les tortionnaires ne saurait, d'après nous, absoudre complètement la criminelle légèreté de cette impérieuse si maladroite dont la toute-puissance fut une calamité et pour les siens et pour le pays.

Sous la Révolution

Du reste, que vous consultiez attentivement, au seul point de vue du féminisme sous la Révolution, les documents, les archives, les paperasses, les mémoires, voire même les historiens, sans en excepter Carlyle et les Allemands, l'intervention de la femme, quand elle se manifeste de façon suivie vous apparaîtra presque toujours malheureuse pour ceux qui y firent appel ou ne surent la repousser. Qu'il s'agisse du roi ou de Mirabeau, de Roland ou de Danton, de Brissot ou de Lafayette, peu importe : tous ces enjuponnés furent plus ou moins victimes des bévues qu'ils commirent sous l'influence du sexe faible. Retenons, par exemple, Lafayette.

Revenu d'Amérique, où il s'était bien comporté, c'est à son épouse, en tous points accomplie, vertueuse, aimante, dévouée, belle, et que sais-je encore, puisque Michelet le veut ainsi, c'est à son épouse, née de Noailles, étroitement unie aux dames d'Ayen, qui étaient d'une piété ardente, que Lafayette doit ses éternelles incertitudes, ses tergiversations, ses élans parfois louables, certes, mais de courte durée, et trop souvent, par contre, des actes incohérents, qui resteront irréparables.

Ces dames et leurs amies d'obséder le « héros des deux mondes », de sauver le roi :

« Tout raisonnable, tout flegmatique, froidement Américain que parût le blond général, écrit le sentimental et

amoureux Michelet, il était excessivement embarrassant et difficile, au plus sage même des hommes, de voir tant de belles dames pleurer à ses genoux... »

Evidemment, ce qui n'empêche que ces éplorées ont rendu là un bien méchant service à celui qui, sottement, les écoutait. Si Lafayette avait été moins féministe, si la fade galanterie ne l'eut émasculé, il laissait, probablement, dans l'histoire de son pays, le souvenir d'une grande, d'une énergique figure de ces temps héroïques, car dès qu'il se bat ou qu'il se trouve prisonnier, il se montre stoïque et ferme ; il est même beau de vaillante initiative. Entouré de femmes, il n'affichera plus que mollesse, et les tergiversations et les faux-fuyants lui serviront à masquer son incertitude déplorable.

Qui sait si le général de café-concert qui devait, un siècle plus tard, troubler si fort la France, n'aurait pas fini ailleurs que sur une tombe d'Ixelles, si le féminisme ne l'avait émasculé, lui aussi ?

Pour en revenir à la Révolution, on peut dire que le sentimentalisme féminin puisa sa source dans Rousseau. Passionnément, elles s'engouèrent du philosophe génevois. Toquade sur toquade ! Contagieuse aussi à un moment, l'envie de passer aux yeux de la postérité pour la mistress Macaulay de la France, l'historien des Stuarts, laquelle avait inspiré au vieux ministre Williams tant d'admiration que, dans une église, il avait consacré sa statue de marbre comme déesse de la Liberté. Dès qu'à Paris on apprit cet événement, ce fut, assure Michelet, comme une traînée de poudre. Chaque virago, bleutée de civisme, réclama son marbre ou sa terre glaise. La déesse inspiratrice se retrouve dans tous

les salons, et l'historien énumère les imitatrices en nous les montrant soutenant de leur présence l'orateur timide, le législateur hésitant, le juge qu'un scrupule retient :

« Qu'il se relève, s'écrie l'éternel enthousiaste, et regarde... N'est-ce pas là le fin sourire de Mme de Genlis, entre ses séduisantes filles, la princesse et Paméla ? Et cet œil noir, ardent de vie, n'est-ce pas Mme de Staël ? Comment faiblirait l'éloquence ? Et le courage manquera-t-il devant Mme Roland ? »

Abandonnons l'excellente Mme de Genlis en compagnie de Paméla, mais serrons de plus près Mme Roland, cette femme d'une trempe exceptionnelle et que sa vertu, une vie sans reproches et une mort héroïque rendent intéressante entre toutes.

Madame Roland

Ce n'est pas par excès de modestie que pèche la compagne du probe et malheureux ministre de la République !

Dans ses *Mémoires,* qui n'ont point été retouchés, dit-on, elle commence par son portrait :

« A quatorze ans, comme aujourd'hui, j'avais environ cinq pieds ; ma taille avait acquis toute sa croissance, la jambe bien faite, le pied bien posé, les hanches très relevées, la poitrine large et superbement meublée, les épaules effacées. L'attitude ferme et gracieuse, la marche rapide et légère ; voilà pour le premier coup d'œil. Ma figure n'avait rien de frappant, qu'une grande fraîcheur, beaucoup de douceur et d'expression. A détailler chacun des traits, on pouvait se demander : Où donc en est la beauté ? Aucun n'était régulier, tous plaisaient. »

Allons, tant mieux ! Mais je ne conçois guère une autobiographie d'un homme, de Camille Desmoulins, de Danton ou de Vergniaud commençant par ces mots : « A quatorze ans, mes hanches... mon mollet... mon œil étincelant... »

J'ai peine également à me figurer Marat écrivant en première page de ses souvenirs :

« .... à quatorze ans
Mes appats étaient pas bien grands ;
Mon p'tit nez ous' qui pleuvait d'dans... »

Le commentateur de ces *Mémoires,* qui est à genoux devant Mme Roland, nous informe que Manon aimait à plaire, à paraître bien ; elle se plaisait aussi à l'entendre dire et s'occupait avec complaisance de tout ce qui pouvait lui en procurer l'agrément.

Elle refuse plusieurs partis, un médecin entre autres, à cause... de sa perruque qu'il ne sait ni choisir, ni poser. Caprice de jeune fille évidemment ! Mais...

Encore jeune, Manon épousa, en 1777, Roland, un ami de la maison, âgé de quarante-cinq ans, qu'elle domina et qu'elle ne put bientôt plus aimer autrement que comme père de leur enfant.

La Révolution éclate. Mme Roland se lie avec les Girondins de marque, épouse leurs querelles et exagère jusqu'à l'aversion et la haine, l'éloignement que ceux-ci éprouvent envers Danton, dont l'impétuosité les effraye. Elle fait preuve, dans cette occasion, d'un manque de clairvoyance qui devait être fatal à tous. Hautainement, avec colère, elle clôt la bouche aux sages du parti qui préconisent une entente avec le fougueux orateur. Blessé par elle et sa camarilla, Danton se fâche et agit. Alors, dans le style de l'époque, elle s'écrie lors de sa seconde et dernière détention :

« O Danton, c'est ainsi que tu aiguisais les couteaux contre tes victimes. Frappe ; une de plus augmente peu tes crimes ; mais leur multiplicité ne peut couvrir ta scélératesse ni te sauver de l'infamie. Aussi cruel que Marius, plus affreux que Catilina, tu surpasses leurs forfaits, sans avoir leurs qualités, et l'histoire vomira ton nom avec horreur dans le récit des massacres de Septembre, et la dissolution du corps social à la suite des événements du 2 juin. »

Nous voici au 31 mai 1793.

Le *Comité révolutionnaire* envoie six hommes armés chez Roland pour le mettre en état d'arrestation. Il résiste et répond avec une dignité sans emphase, qui fait impression sur le lieutenant : « Je ne connais pas de loi qui constitue l'autorité que vous me citez. Si vous employez la violence, je ne pourrai que vous opposer la résistance d'un homme de mon âge ; mais je protesterai contre elle jusqu'au dernier moment. »

Mme Roland assiste à cette scène :

« L'idée me vint aussitôt qu'il serait bon de dénoncer ce fait à la Convention avec quelque éclat... En communiquer le projet à mon mari, faire une lettre au président et partir, fut l'affaire de quelques minutes... »

La voilà donc en route pour l'Assemblée nationale, tandis que Roland, profitant de l'incertitude des soldats ne sachant que faire, s'échappe et se réfugie chez des amis.

Cependant, la cour des Tuileries est remplie d'hommes armés. Avec une certaine complaisance qui vous oblige à admirer sa présence d'esprit, Mme Roland raconte comment elle triomphe de toutes ces difficultés. Ne s'avise-t-elle pas, à un moment, afin de forcer une porte, de prendre le langage qu'aurait pu tenir quelque dévote de Robespierre.

Il régnait, ce jour-là, un tumulte épouvantable dans l'assemblée. Hérault de Séchelles présidait. Dans la salle des pétitionnaires, Mme Roland s'adressant à l'huissier : « Dites à Vergniaud que je le demande ! »

« ... Il arrive après un fort long temps ; nous causons durant un demi quart d'heure; il retourne au bureau; revient et me dit : « Dans l'état où est l'assemblée, je ne puis vous flatter, et vous ne devez guère espérer; si vous êtes admise à la barre, vous pourrez, comme femme, obtenir un peu plus de faveur; mais la Convention ne peut plus rien de bien. »

Mme Roland s'insurge, et exaltée par le danger :

« Elle pourrait tout, m'écriai-je, car la majorité de Paris ne demande qu'à savoir ce qu'elle doit faire; si je suis admise, j'oserai dire ce que vous-même ne pouvez exprimer sans qu'on vous accuse; je ne crains rien au monde et si je ne sauve pas Roland, j'exprimerai avec force des vérités qui ne seront pas inutiles à la République: un élan de courage peut faire un grand effet, et sera du moins d'un grand exemple. »

Voilà l'un de ces nombreux passages typiques au sujet desquels les remarques se pressent et dont il n'est pas besoin de pousser bien profondément l'analyse. Hein ! quelle maîtresse femme ! Alors que les plus insensibles sont terrifiés, elle, seule, veut se précipiter au-devant du danger, ne craint rien.

Cependant Vergniaud explique à la quémandeuse que sa lettre ne peut être lue *avant une heure et demie,* l'Assemblée discutant un projet de décret en six articles et des pétitionnaires, députés par des sections, attendant leur tour :

— C'est bien ! répond Mme Roland, je cours chez moi et je reviens ensuite ; avertissez nos amis.

Elle vole chez Louvet, auquel un mot est laissé ; elle rentre enfin, saine et sauve, à la maison, non sans avoir éprouvé de nombreuses alertes ; elle sort et perd son

temps à chercher Roland introuvable. Lasse, n'en pouvant plus, ce n'est que dans la nuit, après dix heures du soir qu'elle s'en revient du côté du Carrousel, où on lui annonce que la séance est levée, ce dont elle s'indigne, sans réfléchir un seul instant à son inconséquence.

Quand, plus tard, on la jette en prison, tous ceux qui la voient de s'extasier, suivant elle, devant son mâle, son viril (pardon, ô féministes, pour ces deux qualificatifs), son étonnant courage. Les commissaires qui l'emmènent à l'Abbaye, surpris à l'ouïe de ses réponses catoniennes, ne peuvent qu'exprimer leur admiration !

— Vous avez plus de caractère que beaucoup d'hommes : vous attendez paisiblement justice.

Et la femme du concierge de la prison parle des regrets qu'elle éprouve toutes les fois qu'elle voit arriver des personnes de son sexe : « Car, dit-elle, toutes n'ont pas l'air serein comme Madame. »

— Je la remerciai en souriant, ajoute l'épouse du ministre.

Il y avait de quoi, en effet !

C'est qu'elle sait ce qu'elle vaut, Mme Roland, elle l'affirme un peu trop, que vous en semble ?

Cette femme est si stoïque ; elle pousse si loin le mépris des faiblesses humaines que, lorsqu'après un mois de détention, on lui annonce qu'elle est libre, ce qui va lui permettre d'embrasser sa fille, de rejoindre Roland en province, de revoir Vergniaud et ses amis, cette libération la laisse insensible :

— Je ne sais pourquoi cette annonce me toucha très faiblement.

Cette femme, cette mère, est à tel point figée dans sa pose qu'elle en oublie les sentiments les plus naturels :

« J'eus d'abord l'idée de dîner paisiblement et de ne partir que vers le soir, mais je réfléchis que c'était folie que de rester en prison, quand on avait la faculté d'en sortir; d'ailleurs le concierge vint savoir si je prenais mes arrangements; je vis qu'il était empressé d'avoir mon logis... »

Elle mourut très courageusement sur l'échafaud, deux mois après. C'était, il est vrai, comme on l'a dit, le temps où le courage ressemblait aux victimes et n'avait plus de sexe : une période d'exaltation héroïque où, condamnées comme des hommes, les femmes mouraient comme des hommes, hormis Mme Du Barry qui resta toujours naturelle et sans pose.

L'opinion de Napoléon Ier

Ayant reconnu qu'elles n'avaient à leur portée que des armes mesquines, Napoléon Ier leur interdisait toute immixtion dans les affaires. Il se contentait de les choyer et de les caresser quand elles étaient jolies et que, lui plaisant, elles se trouvaient présentes au moment propice.

Dans son livre *Jadis,* M. Frédéric Masson s'exprime en ces termes :

« ... Il s'est toujours senti attendri et faible vis-à-vis des femmes, toujours embarrassé, car il a vécu jeune loin d'elles et il n'a pas acquis l'aisance que donne leur fréquentation; seulement il a appris de l'histoire qu'elles nuisent aux affaires et il ne veut pas qu'elles touchent à la politique; il déteste leur esprit d'intrigue et les force au silence. »

Joséphine, dont il était sérieusement épris, mais qu'il se garda bien d'associer à ses pensées et à ses projets, Joséphine fit souffrir Napoléon, amoureux, par son inconscience et ses négligences.

Relisez la lettre qu'il lui écrit au moment d'entrer en Italie :

« Cette armée n'est plus reconnaissable ; j'ai fait donner de la viande, du pain, des fourrages; ma cavalerie armée marchera bientôt, mes soldats me témoignent une confiance qui ne s'exprime pas. Toi

seule me chagrines ; toi seule, le plaisir et le tourment de ma vie. Un baiser à tes enfants dont tu ne parles pas. Pardi ! cela allongerait tes lettres de la moitié. Les visiteurs, à dix heures du matin, n'auraient plus le plaisir de te voir. Femme ! »

M. Masson fait observer que ce mot lancé en dernière apostrophe, n'est point un artifice de rhétorique. Avec sa nuance de mépris, c'est l'expression de son jugement sur Joséphine qui était un de ces êtres frivoles, sans jugement, entraînée jusqu'à l'oubli par la perspective d'une fête. Elle ne détestait pas son amant, mais elle l'oubliait, et ce détachement que le vainqueur savait découvrir dans ces lettres hâtives qu'elle lui écrivait comme contrainte, le peinait.

Un seul Sexe Faible — et lequel, grands dieux de l'Olympe ! — médusa le hobereau corse, devenu tout puissant : Marie-Louise d'Autriche, fille d'empereur et mère du roi de Rome. Dès qu'il la sut enceinte, il la para de toutes les vertus et la doua d'intelligence, de raison, ce qui dépassait vraiment les limites permises. Bien mieux, il réforma la Constitution pour la faire régente.

*
* *

J'incline à croire, pour ma part, que Joséphine, impératrice des Français, trompa son auguste époux, sans retenue appréciable. Indolente, lascive, charmante en un mot, elle eut le tort de ne pas comprendre la grandeur de son rôle ; cette veuve d'un simple général de brigade, devenue l'épouse de Napoléon Ier négligea ce détail.

Quant à Marie-Louise, ce fut pis. Compagne insipide, mère sans tendresse, reine sans dignité, ce n'est plus

que la grosse jouisseuse, enfarinée, impudique, se vautrant sous n'importe quels draps de lit. Elle a pourtant son heure de résolution virile au lendemain de la défaite, mais c'est pour faire main-basse sur les diamants de la couronne et s'enfuir en emportant dix-huit millions de francs, volés au Trésor.

Madame de Staël

Tournons maintenant nos regards vers la grande personnalité féminine, celle qui, avec George Sand, domine toutes les autres.

Pis encore que chez Mme Roland, d'autant plus qu'elle y met une certaine astuce, Mme de Staël s'admire en tout et partout dans les hommages qu'elle se rend. Cette faiblesse de se vanter outre mesure, commune à beaucoup de nos contemporaines portant ruban violet, atteint l'apogée chez la fille de Necker, qui s'incarne dans toutes ses héroïnes, ainsi que le fait remarquer M. Turot dans le volume *Consulat et Empire,* de l'*Histoire socialiste*, de M. Jaurès :

« L'héroïne de tous ces livres empreints de sentimentalisme, de fougue ou de finesse critique est toujours Mme de Staël. Qu'il s'agisse de *Delphine* ou de *Corinne* ou de ses traités de psychologie sociale, c'est toujours sa personnalité débordante qui anime, soutient et vivifie l'action... »

Elle avait, du reste, de qui tenir. Possédant au plus haut point le travers de certains aristocrates genevois, qui est de se croire d'essence supérieure, malgré souvent des ascendances ou des talents problématiques, Necker, trop faible pour les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé, « se considérait, écrit Benjamin Constant, lui, sa femme et sa fille, comme d'une espèce privilégiée et presque au-dessus de l'humanité ».

Et l'auteur d'*Adolphe,* qui ne saurait être accusé de parti-pris ou de malveillance, d'ajouter plus loin :

« Je ne connais aucune femme et même aucun homme qui soit plus convaincu de son immense supériorité sur tout le monde, et qui fasse moins peser cette conviction sur les autres.

« Mme de Staël réunit deux choses qui en font la femme la plus étonnante qui existe peut-être au monde, et dont la réunion fait illusion aux autres et à elle-même. Son imagination, pleine d'éloquence et de poésie, donne à toutes ses paroles une noblesse, une élévation, une empreinte de générosité et de dévouement qui charment et qui captivent, mais elle a un tel sentiment de sa supériorité et de l'immense distance qui la sépare du reste des hommes, que c'est en sa faveur surtout que cette noblesse, cette élévation, cette générosié s'exercent. Ce n'est pas de l'égoïsme, c'est du culte. L'égoïsme a quelque chose de honteux et d'embarrassé qui le décèle et qui encourage les autres à le condamner. Le culte de Mme de Staël pour elle-même intéresse, au contraire, les spectateurs et leur communique un certain respect religieux. Il est accompagné d'une bonne foi parfaite, et il fournit une démonstration précieuse de la puissance de la bonne foi. »

Madame de Staël avait un autre défaut, qui dérivait du premier et qui la rendait « gaffeuse ». Elle importunait plus fort qu'elle. Ce qu'elle « rasa » Napoléon ; ce qu'elle rasa Gœthe, Fichte, Schiller, c'est vraiment peu que de le dire. Sans vouloir contresigner l'insinuation propagée par les bonapartistes et à laquelle Napoléon Ier, dans sa vulgarité, laissa accorder crédit, on peut bien avouer que cette femme, toujours impatiente de se mettre en avant, harcela, en l'accablant d'importunités intempestives, le général alors dans tout

l'éclat de sa jeune gloire. Impérieuse, persuadée dans son infatuation de femme de lettres, qu'Elle étant là, il n'y avait plus qu'Elle et que tout devait converger vers Elle, la fille de Necker manqua de tact à tout propos. Comme son ombre, elle le suivait dans les salons, l'accaparait, ignorant, dans sa jactance, que le manque absolu d'égards envers les femmes entre assez dans les façons d'agir des égoïstes préoccupés. Bonaparte ne faillit point à cette règle et sa brusquerie se traduisit, certain soir, par la réponse connue qu'il fit à l'une de ces questions de Mme de Staël où s'étalait en toute sa hardiesse de mauvais goût, la façon agaçante des femmes quémandant un compliment :

— Vous me demandez qu'elle est, pour moi, la première femme de France ? Eh bien ! c'est celle qui a le plus d'enfants, Madame !

Dès lors, Mme de Staël voua au natif d'Ajaccio une haine corse de femme, haine qui ne désarmera pas comme celle de Chateaubriand, se radoucissant dès que l'empereur fut à Sainte-Hélène, une preuve historique de la magnanimité masculine à opposer à la ténacité féminine dans la rancune.

De même, Mme de Staël obséda les Allemands, désorientés, mis hors d'eux finalement par la turbulence d'esprit, la confusion désordonnée de cette virago des lettres qui effleurait, avec toute la légèreté d'une femme se grisant à son bavardage, les problèmes les plus divers quelque profonds qu'ils puissent paraître à d'autres.

« Elle manifeste, écrit M. Turot, un socialiste unifié chez lequel la galanterie française ne peut perdre ses

droits, mais qui n'en fera pas moins ses réserves, elle manifeste une intelligence délicieuse des choses ; évidemment, elle les juge en femme et, comme telle, elle s'autorise d'affirmer tranquillement des propositions peu justifiées ou insoutenables. »

Aussi, dans son livre *De l'Allemagne,* inspiré par son sigisbé platonique, Aug. Wilh. von Schlegel, livre révélateur, qui est de beaucoup le meilleur que Mme de Staël ait écrit, combien d'erreurs, combien de non-sens et quel emballement incohérent pour tel méchant prosateur ou poète qu'elle placera à l'égal d'un Lessing tout comme son illustre devancière, Mme de Sévigné, préférait Mlle de Scudéry à Corneille !

Mais qui donc cette femme de lettres avait-elle choisi pour conducteur, sur quel Virgile ce Dante en jupons avait-elle fixé son choix ? Schlegel, que M. Paul Albert appelle un fat insolent et plat, A. W. von Schlegel avait eu la vaillance d'épouser cette terrible Caroline Bœhmer, qui s'enfuit dès le lendemain des noces, ne voulant pas être mariée d'une façon purement symbolique. Le fait est que, par la suite, elle se rattrapa. Mais Auguste-Guillaume n'était pas seulement un mari inattendu, c'était un critique quintessencié, peu ordinaire aussi, pour lequel Molière, par exemple, n'était qu'un « bouffon et un plat farceur ». Rappelez-vous la page délicieuse d'Henri Heine, le rencontrant à Paris, vers 1830, aux piliers des Halles, près de la maison qu'habita Poquelin, à l'état de petit vieillard requinqué, coiffé d'une perruque blonde, et trottinant sur ses minces jambes spiritualistes qui portaient un ventre prédominant :

« En ce moment, il me sembla voir le défunt Poquelin à sa fenêtre me jetant un sourire, en désignant du doigt cette joviale et mélancolique apparition. Son côté ridicule m'apparut alors dans un vif éclat ; je compris toute la profondeur et la portée de la bouffonnerie qui s'y trouvait imprimée, et j'aperçus, dans tout son jour, le caractère de comédie de ce personnage qui, malheureusement, n'a pas trouvé de grand comique pour le mettre sur la scène. Molière seul eût été l'homme capable de transporter une pareille figure sur le Théâtre-Français; lui seul avait le talent nécessaire pour une telle entreprise. C'est ce que soupçonna de bonne heure M. A. Schlegel, et il prit Molière en aversion, comme Napoléon prit en aversion Tacite... »

Voilà l'homme que, dans son inconséquence féminine, Mme de Staël choisit comme guide, conseiller et directeur.

Cependant ne décrions pas l'œuvre outre mesure. Cet ouvrage eut l'immense mérite de dévoiler l'Allemagne aux Français. C'est là un titre incontestable à la reconnaissance publique, mais qui ne saurait pourtant faire oublier l'absurdité de nombre de ses jugements. Pour mesurer l'étendue du manque de compréhension de l'auteur, il suffirait de relire sa traduction du fragment de Jean-Paul Richter, émule de Rabelais, un génie méconnu, étincelant, avec des visions à la Callot. La pauvre femme ne comprit rien à la bouffonnerie énorme de Jean-Paul l'Unique qui, ayant lu, la remercia avec une bonhomie railleuse : « ... Mais, je vous prie, Madame, laissez-moi barbare ; vous me faites vraiment trop aimable. »

A ce propos une remarque générale que je crois avoir déjà formulée dans un des chapitres précédents : Les

femmes n'ont aucun goût pour les grands ironistes. Ces sceptiques au cœur tendre et au rire formidable, dont le génie secoue confusément le lecteur, les inquiètent, les apeurent et les font reculer de dégoût. Cherchez donc, parmi vos connaissances, une lettrée qui ait pénétré la pensée de Cervantès.

*
* *

L'influence de la châtelaine de Coppet sur les lettres resta nulle.

Personne n'a revendiqué son nom ; personne ne puisera chez elle, après sa mort. Les philosophes l'ignorant, veulent remonter à Voltaire, à Jean-Jacques, à Diderot, aucun d'eux ne songe à citer Mme de Staël ; de leur côté, les romantiques la négligeront également plus tard et, plutôt que d'avoir affaire à elle, se recommanderont d'André Chénier, un pur classique pourtant.

Jamais, du reste, écrivain ne se préoccupa moins d'écrire pour bien écrire, affirme M. Paul Albert. En cela, elle ressemble étonnamment à George Sand, dont elle n'a pas la virtuosité enchanteresse.

Mme de Staël ne s'occupait que de sentir, de réfléchir et d'écouter. L'écriture l'indifférait. Or, le bon style, suivant les maîtres, est une des conditions de survie en littérature, et, sans pousser l'intransigeance aussi loin que Chateaubriand qui déclarait que les ouvrages bien écrits étaient les seuls passant à la postérité, on est bien obligé de constater que les livres de style répréhensible n'ont guère de succès durable, exception faite bien entendu de l'œuvre fortement pensée d'un Balzac ou d'un Stendhal. Les romans mal rédigés sont délais-

sés par la suite, même si les contemporains les ont acclamés. On ne lit plus *Corinne* qu'à titre documentaire, de curiosité historique, et si Mme de Staël est ainsi abandonnée c'est qu'elle n'a pas de style, et tous, même ses panégyristes, d'avouer qu'elle en manque. C'est ainsi que M. Paul Stapfer dira :

« De Thiers on ne cite pas de phrases ridicules; mais on ne cite pas non plus une seule page vraiment éloquente et belle; qu'il parlât ou qu'il écrivît, la forme, chez lui, est indifférente, emportée par le fond, comme dans un mémoire de statistique sans ambition littéraire. Mme de Staël, causeuse et improvisatrice brillante, pleine d'idées, bien supérieure à Chateaubriand par l'étendue et la fécondité de l'esprit, n'est pas un écrivain, et, si elle vit, et si elle règne, ce n'est point par le « spectre d'or ».

« Le style c'est un sceptre d'or à qui reste, en définitive, le royaume de ce monde », écrit Sainte-Beuve, dans son *Port-Royal.*

M. Stapfer aurait pu ajouter que Chateaubriand puisait ses inspirations en lui-même et ne se faisait point accompagner, leur soutirant des idées, tantôt par Benjamin Constant, tantôt par Schlegel quand ce n'était pas par M. de Narbonne et d'autres hommes d'élite ou passant pour tels, car Mme de Staël ne se montra pas toujours perspicace dans son choix.

Au surplus, elle usait d'un « truc », la bonne dame de Coppet. Sismondi raconte que le soir, après dîner, en nombreuse compagnie, dans le salon, elle mettait sur le tapis l'argument du chapitre qu'elle désirait traiter, provoquait les assistants à exprimer leurs vues et, le lendemain, laissait à son secrétaire la rédaction du texte

qu'elle lui esquissait. Elle allait aux gens, les faisait causer, les assourdissait de questions, les interrogeant sans relâche, glanait ce qu'il y avait à glaner, avec autant de sans-gêne que peu de circonspection, et, douze heures plus tard, le chapitre était écrit.

Les défaillances féminines la persécutaient donc tout comme une autre.

La solitude lui était odieuse, par exemple ; il lui fallait, dans sa maison, une société nombreuse, sinon le malaise la terrassait. Durant toute sa vie, le fantôme de l'ennui a poursuivi cette indomptable héroïne, profondément troublée à l'idée de voir le nombre de ses familiers diminuer. Elle avoue franchement que la terreur de rester seule peut l'entraîner à des faiblesses insignes. Que déduire de cet impérieux besoin d'avoir toujours du monde autour de soi, anomalie bizarre chez un écrivain qui se pique de penser et d'être le disciple de Rousseau, le solitaire farouche.

Loin de nous, bien entendu, de nier, par là, l'individualité chez Mme de Staël ; nous tenions seulement à souligner, sans autre, chez cette femme, puissamment douée s'il en fut, le besoin inéluctable de l'assistance masculine. D'après cet exemple typique, une femme ne pourrait donc pas se soustraire à l'influence de l'homme et se suffire à elle-même dans le vaste domaine de la pensée spéculative et en face des abstractions.

Aveuglés par la contemporanéité, sans doute, d'imprudents admirateurs ont été tentés d'opposer Mme de Staël au pur aristocrate d'idées et de sentiments, au styliste à la langue voluptueuse et cadencée qui écrivit

les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Encore une fois, je ne voudrais pas déprécier le mérite et le talent de cette femme extraordinaire, mais comment accorder à ces messieurs qu'elle ait égalé Chateaubriand? Comparer l'utilitaire tireuse de vers d'un nez borusse, souabe ou d'ailleurs, maraudant les pensées chez autrui; opposer cette babillarde à l'esprit pratique au chercheur généreux courant le monde, vivant tantôt dans les huttes des sauvages, enfiévré à sa recherche du passage de la mer du Sud par le Nord, tantôt dans le palais des rois, par dévouement héroïque, parce que telle était sa croyance et poursuivant, dans ce milieu d'intrigues et de balourdes iniquités, son rêve, sans se soucier si les uns allaient le dépouiller ou si les autres, s'inclinant devant sa supériorité, allaient l'élever aux nues ; mettre Mme de Staël en face de cet écrivain dont les œuvres ont teint de leur couleur tout ce qui parut par la suite et qui aurait pu aspirer à tout, sous Napoléon Ier, s'il avait daigné, car son grand ennemi lui eût tout accordé ; élever Mme de Staël à la hauteur de Chateaubriand, c'est, me semble-t-il, de l'aberration. Celui-ci, poseur, bien ennuyeux parfois, avait ses défauts, voire même ses faiblesses, ses ridicules, mais c'était un gentilhomme, le premier de sa caste par la grandeur altière et non un bas-bleu, souvent ergoteur et toujours tapageur.

*
* *

Mme de Staël adora son père aveuglément, avec frénésie. Benjamin Constant écrit, à ce propos, les lignes suivantes :

« L'amitié de Mme de Récamier pour Mme Staël se fortifia d'un sentiment qu'elles éprouvaient toutes deux, l'amour

filial. Mme Récamier était tendrement attachée à sa mère, femme d'un rare mérite, dont la santé donnait déjà des inquiétudes et que sa fille ne cesse de regretter depuis qu'elle l'a perdue. Mme de Staël avait voué à son père un culte que la mort n'a fait que rendre plus exalté. Toujours entraînante dans la manière de s'exprimer, elle le devient surtout encore plus quand elle parle de lui. Sa voix émue, ses yeux près de se mouiller de larmes, la sincérité de son enthousiasme touchent l'âme de ceux mêmes qui ne partagent pas son opinion sur cet homme célèbre... »

L'influence sur Necker de son enthousiaste fille, éprise, au début de la Révolution, des idées nouvelles, touchée d'amour pour le genre humain, ne peut faire de doute. En signalant le fait, Michelet retient que le banquier genevois avait épousé une demoiselle pauvre, simple gouvernante vaudoise, union heureuse qui resta telle jusqu'à la mort :

« Un tel mariage, une telle fille, ardente alors pour la liberté, c'est, sans nul doute, la cause principale qui mena d'abord Necker si loin dans la voie révolutionnaire, jusqu'au suffrage universel, mesure hardie par delà son caractère, et peu conforme à ses doctrines. Les femmes le poussèrent ainsi. Puis les femmes le retardèrent. Le salon de Madame de Staël, ses attachements intimes furent de plus constitutionnels, antirépublicains. »

La fille aimée domina donc le père, le poussa d'abord en avant pour le rejeter en arrière par la suite, et il advint à l'infortuné Necker ce qui arriva au marquis de Lafayette : tous deux, envoûtés par la femme, trompèrent les espérances de leurs partisans avec leurs soubresauts irritants, ce qui leur valut, au lieu d'une page superbe dans l'histoire, un mauvais renom de versatilité.

*
* *

Ainsi que nombre de femmes supérieures, Mme de Staël est une frénétique sensuelle, constatation qui devrait, semble-t-il, réhabiliter aux yeux des puritains, cette extension chez fille d'Eve d'une faculté animale et humaine. Mal inspiré, certes, serait l'ascète qui tenterait de citer ces brasiers à comparaître par devant le tribunal de la morale austère, car les natures ardentes y feraient, je suppose, assez mauvaise contenance. Quoi qu'il en soit, malgré son importance psychologique, je passe, pour les motifs que l'on devine, sur ce côté intime de la nature de Corinne, qui eut au moins le tact de n'en point faire étalage aussi maladroitement que George Sand. Mentionnons seulement, en passant, que les crises cupidonesques de Mme de Staël, même d'après les récits les moins chargés en couleur, confinent souvent au grotesque, tant il s'y manifestait, écrit M. Turot, de fièvre, d'incohérence et de sentiments contrariés ou incertains.

Elle obséda Benjamin Franklin de son bruyant amour plus encore que George Sand, plus tard, n'agacera Musset de ses doléances maternelles ou de ses injonctions fiévreuses. Amoureuse, Mme de Staël, comme toute femme passionnée, perd la raison, le « nord », se livre aux extravagances et oublie tous ses devoirs.

Quel bonheur pourtant que l'homme soit de si généreuse nature ! En général, il ne paraît pas que ces fugues des femmes supérieures, ébruitées le plus souvent par les enamourées elles-mêmes, aient en rien diminué la considération que l'on a pour elles. Pour un peu, nous applaudirions à ces « emballements », car il

ne faut tenir aucun compte des propos grossiers et des médisances dûs à des esprits chagrins ou à des gens qui veulent se venger, et comme il est à peu près inévitable qu'il en circule sur toute femme célèbre.

Quant aux idées politiques émises par Mme de Staël, il s'agit de distinguer. L'auteur des *Considérations sur la Révolution* n'est pas une Française : elle est Genevoise et appartient à cette aristocratie indépendante, ombrageuse et rien moins qu'avancée, parce que despote et orgueilleuse. Evidemment, Mme de Staël ne rêve point, comme Chateaubriand, la destruction de l'œuvre de la Révolution et le retour au passé ; ayant gardé par devers elle l'esprit et les aspirations généreuses du XVIIIe siècle, elle nourrissait de vagues idées libérales qui lui font le plus grand honneur, mais dont il ne faudrait pas moins essayer de cacher l'origine que d'en exagérer la portée. Son attitude ne pouvait inspirer confiance. On sentait qu'elle était heureuse de pontifier et qu'elle n'en demandait pas plus. Poussant l'inconséquence féminine au-delà des bornes permises, elle affichait un républicanisme farouche tout en accueillant avec prévenance les ouvertures de ses anciens amis royalistes qui ne demandaient qu'à renverser la République, objet de ses ferveurs et de leurs imprécations. Aussi son salon, d'après M. Turot et d'autres, constitua-t-il le milieu le plus disparate que l'on pût trouver à cette époque.

Mme de Staël voulut jouer un des premiers rôles dans les événements qui se déroulaient en France, sous le Directoire et le Consulat. Mais, en sa qualité de sexe faible, il lui manqua, pour cela, l'ampleur, l'intelligence et la sobre raison. Ainsi que le fait observer M. Turot, dans

le livre cité plus haut, elle n'avait ni l'autorité, ni la force désirables pour se mêler sans restrictions au superbe mouvement national :

« Pareille en cela à la célèbre Olympe de Gouges (encore une celle-là ! W. V.), elle pensait à des solutions impossibles à réaliser, à des accords entre les partis, à de paisibles ententes où résidait, lui semblait-il, la sauvegarde des factions aux prises. Ces vues sentimentales ne pouvaient guère prévaloir. »

Cependant, au milieu de la bassesse et des génuflexions, cette femme reste debout et regarde en face le despote triomphant. Avec Chateaubriand, écrira M. Turot, elle représente la résistance, l'indépendance de l'esprit contre le terrorisme brutal. Malheureusement, c'est énoncer un fait sinon certain, du moins très probable, que d'attribuer cette conduite altière à la mortification d'espérances déçues : il y a gros à parier, en effet, que si Bonaparte ne s'était pas montré agacé et s'il avait ménagé Corinne, le libéralisme sauce génevoise de celle-ci eût fondu au soleil d'Egypte. Mais Napoléon n'aimait pas ce bas-bleu, et, sur ce point, il se rencontrera avec Gœthe, Schiller, Herder, Chateaubriand et Lamartine.

Mme de Staël protesta également contre la Terreur blanche. Mais à qui les émigrés pouvaient-ils bien être sympathiques? Quoi qu'il en soit, l'auteur de l'*Allemagne* n'eut pas de chance de ce côté-là, non plus. Si l'Empereur la repousse ; si les Allemands célèbres la fuient, les Bourbons feignent de ne jamais avoir entendu parler d'elle, ce qui doit être la pire des offenses quand on est la fille du banquier Necker.

Daniel Stern (Madame d'Agoult)

Le Pélion sur l'Ossa ! Dans ses *Mémoires* où elle ne cesse de proclamer sa modestie de violette, Daniel Stern ne manque pas une occasion de relater les témoignages d'admiration dont elle est l'objet, même là où ceux-ci n'ont que faire. Ce sont, lorsqu'elle est encore enfant, des compliments sur sa grâce, sa précoce intelligence, sa beauté, et il ne s'en faut pas de beaucoup qu'elle ne se désigne comme une prédestinée surnaturelle, parce qu'elle est née à minuit, le 31 décembre 1805 :

« Selon ce qui m'a été rapporté, je suis née à Francfort-sur-le-Mein vers le milieu de la nuit du 30 au 31 décembre 1805. Il règne en Allemagne une superstition touchant ces Enfants de minuit, *Mitternachtskinder*. On les croit d'une nature mystérieuse, plus familiers que d'autres avec les esprits, plus visités des songes et des apparitions. J'ignore sur quoi s'est fondée cette imagination germanique, mais il faut bien que je le dise, dût l'opinion qu'en prendra de moi la sagesse française en être très diminuée, je n'ai lieu, en ce qui me touche, ni de railler ni de rejeter entièrement la croyance populaire qui m'apparente aux esprits. Que le lecteur en soit juge : mainte fois, dans le cours d'une existence très éprouvée, je me suis vue avertie en des songes étranges, symboliques en quelque sorte, dont le souvenir me poursuivait sans que j'y pusse rien comprendre, et qui s'appliquaient ensuite, le plus exactement du monde, aux événements. Bien plus, dans une maladie grave ,au plus fort d'une crise qui pouvait

être mortelle, et qui jetait les médecins dans une grande perplexité, j'eus en rêve la révélation du remède qui me sauva... »

Que voilà bien la femme avec son indécrottable superstition, même quand cette femme joue à l'esprit fort.

Daniel Stern a une manière à elle de vous faire comprendre qu'elle est un être à part, extraordinaire. Sans avoir l'air d'y toucher, à propos des prix qu'on lui décerne à l'école, elle vous apprend qu'elle sera, plus tard, l'objet d'une foule de distinctions :

« Ce triomphe, que j'obtenais presque toujours, ou que je partageais avec un jeune garçon de même âge que moi, blond et pâle, modeste et réservé comme je l'étais moi-même, Charles de Croix, n'était ni éclatant ni retentissant... mais il s'attachait à ce rien une telle signification morale, que je ne saurais me rappeler dans toute ma vie ni distinctions ni honneurs qui m'aient jamais causé impression comparable. »

La voici jeune fille, femme, écrivain :

« Un jour, peu de temps après la publication de mon premier roman — *Nélida* — j'appris qu'on l'avait lu à Chateaubriand, du moins en partie, et qu'il avait dit — se souvenait-il de l'auteur ? — « J'aime ce talent singulier. » Ces quelques paroles rapportées par un ami, me donnèrent une joie extrême. »

Quand on est l'une des plus ravissantes créatures de son époque, au point de vue de la beauté plastique, on devrait se méfier un peu des compliments rapportés par les amis.

Elle se défend de toute fatuité, mais elle vous laisse deviner le rôle qu'elle a joué dans ce monde qu'elle

déclare n'avoir plus « ni foi, ni traditions, ni mœurs respectées, et où rien ne se tient plus debout, pas même le mensonge ».

« Ce serait une erreur aussi de croire, écrit-elle, que l'homme seul peut exercer une influence sérieuse en dehors de la vie privée. Ce n'est pas uniquement dans le maniement des armes ou des affaires publiques que se fait sentir l'ascendant d'une volonté forte. Telle femme, en s'emparant des imaginations, en passionnant les esprits, en suscitant dans les intelligences un examen nouveau des opinions reçues, agira sur son siècle d'une autre façon, mais autant peut-être que telle assemblée de législateurs ou tel capitaine d'armes. »

Et bien vite, Daniel Stern prête à Mlle Lenormant, qui lui annonce les plus hautes destinées, la prédiction suivante :

« Votre nouveau nom deviendra célèbre, non seulement en France, mais en Europe... L'Italie sera votre patrie d'adoption; vous y serez aimée et honorée. Vous aimerez un homme qui fera sensation dans le monde et dont le nom fera grand bruit. Vous inspirerez de vifs sentiments d'inimitié à deux femmes qui chercheront à vous nuire par tous les moyens possibles... Vous triompherez de tout... »

Pauvre comtesse ! On ne la lisait déjà plus quelque temps avant sa mort. Elle a eu un succès de commérage qu'on ne peut lui contester ; son mélange de dédain aristocratique et ses hardiesses d'affranchissement social, sa beauté, sa liaison retentissante lui ont valu une vogue, passagère évidemment, mais assez vive. Combien rares aujourd'hui les initiés qui ont lu ses *Mémoires,* le seul, parmi ses livres, valant la peine d'être signalé

parce que l'on pourrait y trouver, non sans chercher pourtant, une indication intéressante concernant tel événement ou tel personnage. Le reste n'est que bavardage chaotique.

Pour donner complète satisfaction à cette puérile vanité qui éclate à toutes les pages de son volume, la maîtresse de Liszt ne relate pas seulement avec enivrement les extases de ses contemporains devant sa triomphante beauté, ses talents extraordinaires, sa haute noblesse et sa fortune, mais elle publie les élucubrations de certains fervents, qu'il eût été de meilleur goût de ne pas offrir en pâture à la curiosité publique, témoin la lettre d'Eugène Sue, toujours à propos de Mlle Lenormant :

« ... Vous verrez, madame, que la damnée sybille varie du moins ses prophéties et que votre destinée brillante et européenne contraste cruellement avec la mienne... Elle me parla d'esprit rare, de charme infini... Eh bien, madame, j'ose vous l'avouer, cette gloire annoncée à l'homme que vous daignerez aimer, je la rêvais, je l'ambitionnais, je me sentais assez fort pour la conquérir... »

Que le lecteur veuille bien excuser la longueur de ces citations ; mais ces extraits donnent de Daniel Stern et des nombreuse femmes supérieures, qui lui ressemblent par ce côté de la prétentieuse vanité, une idée beaucoup plus complète que les commentaires que nous aurions pu y joindre. Elles signalent également le danger que l'on court à confier ses intimités ou des secrets d'Etat à des babillardes que la superfétation de leur mérite aveugle.

*
* *

La brouille entre la comtesse d'Agoult et George Sand peut également être rappelée comme typique en ce qui concerne les causes de dissension entre femmes.

Le très habile stratégiste en matière de galanterie, Frantz Liszt, amant alors de Daniel Stern, les fit se rencontrer à Genève, en 1836. Aussitôt, un engouement hyperbolique s'empare des deux exaltées et l'on ne saurait préciser qui, de Daniel ou de George, exagère le plus les débordantes effusions. Ce ne sont d'abord que compliments et salamalecs, qui cèdent vite la place à un enthousiasme bruyant.

Bref, l'intimité est attendrissante et l'on part, avec Liszt, pour Chamonix. Nulle ombre au tableau jusqu'en 1837 ; Mme d'Agoult présente Chopin, pour qui elle n'avait que de l'amitié. Aussitôt la dame de Nohant de s'irradier ; le 28 mars, elle a l'imprudence d'écrire à Liszt, qu'elle invite avec sa maîtresse, le post-scriptum révélateur suivant, sous forme plaisante, il est vrai, mais suffisamment clair pour éveiller la méfiance de Daniel Stern :

« Dites à Chopin que je le prie de vous accompagner ; que Marie ne peut pas vivre sans lui et que moi je l'adore. »

Or, Chopin fuyait les bas-bleus, quelque génie, quelque beauté qu'ils eussent.

Cependant, le 5 avril, George Sand revient à la charge et écrit à Mme d'Agoult elle-même : « Dites à Chopin que je l'idolâtre. »

Cela suffit pour brouiller les deux femmes. Daniel

Stern n'éprouve aucun sentiment tendre pour le génial compositeur : elle n'aime que son Frantz ; mais l'amour de son amie pour le commensal de la maison, la blesse, la choque et l'outrage. M. Le Roy, auquel nous empruntons ces détails, ajoute :

« La belle princesse fut aussitôt jalouse, mordante et acerbe. Elle envoya ce malicieux bulletin de santé : « Cho-« pin tousse avec une grâce infinie. C'est l'homme irrésolu; « il n'y a chez lui que la toux de permanente. »

Pour détourner les soupçons, George Sand, qui s'aperçoit qu'elle a commis une bévue, écrit : « Je veux les *Fellows* (Mme d'Agoult et Liszt), je les veux le plus tôt et le plus longtemps possible. Je les veux à mort. Je veux aussi le Chopin et tous les Mickielwiez et Grzymala du monde. Je veux même Sue si vous voulez... Tout, excepté un amant... »

Or, cet amant, elle allait l'avoir en Chopin, pour près de dix années.

« Mme d'Agoult, continue M. Le Roy, ne le pardonna, ni à elle, ni à lui. »

Qu'est-ce que cela pouvait bien lui fiche ? nous demanderons-nous avec George Sand et les contemporains. A quoi les féministes de répondre, un doigt sur les lèvres : « Mystères de l'âme féminine ! » alors que ce n'est peut-être qu'un doux mélange de susceptibilité, d'égoïsme et de méchanceté féminine.

Et cette rupture : paroles sucrées par devant, coups de stylet par derrière, surtout de la part de Daniel Stern, cette rupture est bien féminine aussi. Lamennais, « qui

jugeait toutes ces incartades de femmes avec sa sévérité ascétique », écrivait :

« Elles s'aiment maintenant comme ces deux diables de Le Sage, l'un desquels disait : « On nous réconcilia, nous nous embrassâmes; depuis ce temps-là, nous sommes ennemis mortels. »

George Sand

Si l'on veut connaître George Sand, on la trouvera excellemment peinte avec esprit, style et impartialité, dans le beau livre que lui a consacré M. Albert Le Roy. Cette biographie d'un admirateur qui sait voir juste et dépeindre avec vérité, passe pour un modèle, et j'y ai puisé les principales données de mon exposé, dont les déductions que j'eusse pu facilement exagérer sans trop écorner la vérité, ne pourront paraître suspectes, puisqu'elles s'étayent sur des documents puisés à source aussi favorable pour notre héroïne. A signaler également une fort intéressante étude sur les amours d'Alfred de Musset, parue dans la collection du *Mercure de France,* dont j'ai malheureusement oublié et le titre et l'auteur.

Dévoilée aux yeux du monde entier par George Sand elle-même, avec restrictions et sous-entendus, dans une « confession » de longue haleine, ecrite à cinquante ans, alors que Lélia est entrée dans une période de calme relatif, la vie intime de cette femme remarquable fut encensée d'un côté et outrageusement défigurée de l'autre. Soit par haine, soit par pruderie peu charitable, des détracteurs ont été jusqu'à la représenter sous les traits d'une Messaline hypocrite, alors que d'autres, restés sous le charme, la paraient de toutes les vertus.

M. Leroy s'étant tenu plus éloigné encore du dénigrement que de l'apologie, nous ne pouvions trouver meilleur guide ; nous nous permettrons de lui emprunter jusqu'au titre de son livre, que nous plaçons en tête de notre premier chapitre biographique :

George Sand et ses amis

Ce qui, tout d'abord, apparaît dans la prodigieuse activité de George Sand, surtout dans la première partie de son œuvre, c'est l'influence prépondérante de plusieurs personnalités illustres sur ses idées et son interprétation de la vie. Ces romans, jadis dévorés par le public intrigué, aujourd'hui délaissés, beaucoup à cause de l'affabulation romanesque dont elle voulait les parer, ces livres ne sont-ils pas le reflet successif des théories de ceux qui furent ou bien des initiateurs spirituels ou bien ses amants et collaborateurs ? Car George Sand fut une élève adaptatrice au premier chef ; nous l'allons, du reste, constater suffisamment dans les pages qui suivent :

Contrairement à Mme de Staël, elle n'hésitait pas à reconnaître l'apport de ses collaborateurs, ainsi qu'en fait foi la lettre publiée par Félix Duquesnel, qu'elle écrivit à Flaubert pour le consoler de l'échec du *Candidat :*

« Oh ! moi, j'ai fait du théâtre par hasard, presque sans le vouloir, sans m'en douter, mon grand chien de Terre-Neuve. Quand je l'ai fait toute seule, j'ai été sifflée, comme un chien de chasse; je n'ai réussi que lorsque j'ai été soutenue et conseillée par des malins, parce que la malice, je l'ignore, j'écris tout droit : *Cosima* a été une belle

chute. J'étais seule, sans expérience. *François-le-Champi, Claudie* c'est le vieux Bocage qui m'a poussée, qui m'a conseillée, qui a bâti; j'ai fait *Maître Favilla* avec Rouvière; *Les beaux messieurs de Bois-Doré* avec Paul Meurice ; *Le Marquis de Villemer* avec ce grand diable d'Alexandre. Fais donc des romans, si tu as encore la démangeaison d'écrire.

« — Ecrire, répliquait Flaubert, à quoi bon, avec l'instruction gratuite et obligatoire, on ne lira plus que les journaux. »

Loin de moi la préoccupation de dénier la personnalité, surtout dans la partie imaginative de son œuvre, à cette femme, vraiment exceptionnelle et par le talent et par la générosité élargie des sentiments ; ce que George Sand eut d'originalité, de grandeur, d'art, de bonté et de charme, aussi bien dans ses actes que dans ses écrits, ne fut pas uniquement le reflet de l'enseignement des hommes qu'elle a écoutés et aimés : sa nature était généreuse, douce, bienveillante, débordante et humaine. Seulement, une fois fascinée, elle s'incarnait en l'élu et oubliait le reste. Duquel de ses amants George Sand n'a-t-elle pas réflété les convictions, sans se préoccuper le moins du monde — cela lui arriva plus d'une fois — de se contredire en l'espace d'un mois ? Prenez la série de ses romans, ceux allant de la liaison avec Jules Sandeau jusqu'à *Consuelo,* écho du doigté de Chopin : bien peu qui ne correspondent aux occupations élevées de l'homme dont elle est éprise pour le moment et dont, outrancière forcenée, elle magnifiera les aptitudes et le caractère en des pages brûlantes de passion, pour lui tourner le dos un beau jour, pour peu qu'un nouveau Mentor, bien musclé, ait surgi, au moment propice de

la brouille. Elle est pourtant fine mouche, l'admiratrice de Jean-Jacques, surtout lorsqu'elle a la plume à la main ; elle pratique admirablement l'art des ménagements quand il lui convient ; mais, elle est femme sensuelle. Or, dès que la passion la pourlèche de sa flamme, dès qu'elle vibre d'amour, adieu retenue, tact, équité et vérité, car elle fut certainement l'amoureuse volcanique débordante, plus peut-être qu'il n'eût convenu à collaboratrice du *Journal des Débats*.

*
* *

Aurore Dupin naquit le 1er juillet 1804.

Ne pouvant plus vivre en compagnie de son mari, épousé en 1822, un butor, ivrogne, qui ne se distinguait que par des goûts vulgaires, sinon crapuleux, et dont elle eut deux enfants, la jeune femme quitte Nohant et débarque seule à Paris, en 1831.

Son livre de début : *Rose et Blanche* (1832), un méchant roman, George Sand l'écrit en collaboration avec Jules Sandeau, qui vécut plusieurs mois aux crochets de sa belle, jouissant de petites rentes ; ceci soit dit sans vouloir offenser en rien l'Académie française, dont Sandeau a dû faire partie, j'imagine.

Cependant, le galantin initie à la vie du Paris bohême et artistique sa brune conquête, qui court les théâtres, habillée en garçon. Emportée par le courant des frémissantes passions d'alors : néophyte hardie, s'éloignant de toutes les conditions féminines, elle fréquente les réunions politiques et combattra en tête des insurgés aux idées généreuses que la rapacité, la pleutrerie et l'égoïsme bourgeois de la monarchie de Juillet dégoû-

tent. La sémillante novice, l'esprit libre de tous les préjugés — du moins, se l'imagine-t-elle, — partage son temps entre l'amour, les clubs et le travail littéraire, un labeur énorme, régulier, comme imposé par ce besoin lancinant de produire, qui devait la hanter jusqu'à sa mort, survenue en 1876. Dans les vapeurs de ces années bouillonnantes, recueillant toute la vie électrique éparse autour d'elle, George Sand s'enivrera d'idéal, de liberté et d'amour. C'est une belle vie !

Paraissent alors, coup sur coup, *Indiana* et *Valentine,* deux cris de révolte contre l'institution sacrée du mariage, qui ne l'avait guère satisfaite. Hélas ! L'union libre ne réussit pas mieux à George Sand. Brisée de douleur, songeant au suicide, elle flanque à la porte du nid d'amour cet affreux Jules, trouvé paillardant avec la blanchisseuse un jour qu'après une longue absence, elle revenait de Nohant, inopinément, heureuse de le surprendre. La faute était grave ; la femme était blessée dans son orgueil : elle ne pardonna pas. Cependant, une morne désolation l'accable.

« Mon cœur a vieilli de vingt ans, et rien ne me sourit plus », écrit-elle en juin 1833. Ce qui ne l'empêche point de publier *Lelia* et de courir sus à Mérimée, qui la fascina, certain soir, par la puissance de son esprit et sa dédaigneuse insouciance. Cette toquade dura six jours, le sceptique s'étant montré plus réfrigérant que douche froide.

Et voilà cette désabusée, criant par-dessus les toits, en juin, qu'elle allait se noyer et qui, après l'intermezzo Mérimée, tombe amoureuse folle d'Alfred de Musset, vers la mi-août ! N'est-ce pas aller un peu vite en besogne ?

« J'ai aimé une fois pendant six ans (1), écrit-elle à Sainte-Beuve, le 25 août, une autre fois pendant trois (Sandeau), et maintenant, je ne sais pas de quoi je suis capable. »

Ce dont elle restera capable, cette femme si pondérée, si sage, si réfléchie, mais aussi détraquée qu'une autre dès que l'ensorcelle l'amour, c'est de répéter, toujours avec la même sincérité, la même phrase, à chaque nouvelle liaison, et la même menace de suicide à chaque nouvelle rupture. Au premier baiser : le paradis ; à la dernière rebuffade: la noyade, car George Sand, décédée à soixante-dix ans passés, a toujours montré, dans ses lettres de congé, une préférence marquée pour le plongeon. On finit même par sourire de cette perpétuelle menace, dans le goût du jour romantique, assurément, mais qui, chez cette femme, se consolant si vite, lui part trop fréquemment pour que la sincérité n'en perde pas de son prix.

*
* *

Le fantasque, l'irascible, l'ivrogne, le neurasthénique Alfred de Musset, un enfant gâté aux soubresauts convulsifs, dandy, coureur et joueur, hystérique tourmenté aux heures de malaise, mais gamin étourdissant, adorable dans les moments de quiétude, Musset, amoureux, fait tout oublier à George Sand... jusqu'à la copie qu'elle néglige durant trois semaines !

Il semble que les opinions politiques, si tranchées

---

(1) Il ne s'agit pas du père de ses enfants, mais d'Aurélien de Sèze.

alors, de George Sand, aussi bien que son idéal de vie laborieuse et le sérieux de sa pensée auraient dû établir entre Elle et Lui un obstacle à toute sympathie. Il n'en fut rien. Le muscadin était célèbre et ces vives ardeurs qu'allume au sein d'un adulé de la foule le sentiment de ses succès, rayonnaient poétiquement au front de Rolla dont l'espièglerie, la distinction et les beaux cheveux blonds eussent, à défaut du prestige littéraire, mérité de triompher des cœurs les plus rebelles.

Brusquement, sans avertir personne, le couple poétique dont l'essor ne dura guère, s'envola vers Fontainebleau, dans les grands bois; puis le voilà parti pour Venise !

Là, un médecin sans clientèle, Pietro Pagello, excellente nature, robuste, sain et de juvénile candeur, n'entendant malice à rien, remarque, assise à son balcon et fumant la cigarette, cette étrange brunette aux yeux vifs. Le lendemain, George Sand réclame les soins du fasciné pour une migraine opiniâtre. Congédiant le premier Esculape — un vieux praticien, déclaré aussitôt âne bâté, comme il sied — elle remet entre les mains du Dr Pagello, Musset atteint de typhus, en proie à des hallucinations.

Et la chanson de recommencer.

A la suite de scènes scandaleuses, George Sand, à ce qu'elle prétend du moins, n'avait plus de relations depuis près d'un mois avec le poète des *Nuits ;* elle lui aurait interdit la porte, un soir qu'il s'en revenait d'un bouge, dans un état lamentable. N'importe ! Même au plus expéditif d'entre nous, le changement chez cette femme ne manquera pas d'apparaître brusque, surtout

s'il songe à ce qui va se passer au retour, à Paris. Décidément, c'est du 120 à l'heure.

Le docteur sort de la chambre du moribond, que George soigne jour et nuit avec un dévouement, une abnégation, une force de résistance admirables ; elle glisse à Pagello, furtivement, dans les mains, une lettre :

« Quand je vois ta figure honnête et bonne, ton regard tendre et sincère, ton front pur comme celui d'un enfant, je me rassure et ne songe plus qu'au plaisir de te regarder. Tes paroles sont si belles et si bonnes ! tu parles une langue si mélodieuse, si nouvelle à mes oreilles et à mon âme. Tout ce que tu penses, tout ce que tu fais est juste et saint. Oui, je t'aime, c'est toi que j'aurais dû toujours aimer...

« Reste mon Pagello, avec ses gros baisers, son air simple, son sourire de jeune fille, ses caresses, son grand gilet, son regard doux... Je ne demande que cela, à Dieu et à toi : Etre heureuse un an et mourir... »

Le saut final depuis le pont des Soupirs, sans doute.

Pietro n'empêcha pas l'infatigable créatrice d'écrire et, durant le séjour à Venise, la production littéraire fut particulièrement abondante. Musset était reparti pour Paris fin mars 1834 ; George Sand, débarrassée, indépendante ou à peu près, pouvait, en toute sécurité, donner libre essor à ses inspirations. Depuis Venise, elle enverra à Buloz, le directeur de la *Revue des Deux Mondes : Leone Leoni,* roman qui maltraite la femme et dont la principale figure représente un Des Grieux en jupons, ensuite *André, Jacques,* que M. Le Roy regarde comme le plus psychologique et le plus profond de ses premiers romans :

« La forme même, imitée de la *Nouvelle Héloïse,* ajoute ici à l'émotion. Non que la personnalité ni les doctrines ne disparaissent. On sent, au contraire, palpiter son âme et vibrer ses nerfs, dans cette œuvre écrite au printemps de 1834, en une période d'extrême agitation morale et de tiraillement entre la présence réelle de Pagello et le souvenir obsédant d'Alfred de Musset. »

Car la voilà bien, la grave et justifiée accusation, à laquelle ce vilain aspic de Paul de Musset aurait dû borner ses injurieuses imputations : George Sand ne cessa de poursuivre le poète de ses déclarations enfiévrées ! Tous deux s'aimaient encore et éprouvaient le besoin de se torturer.

Par une singularité piquante, elle envoie, le 29 avril, à celui qu'elle a trompé et répudié, la première de ses *Lettres d'un voyageur.* Et Musset de se montrer aussi échevelé qu'elle. Tout en racontant à son ancienne maîtresse qu'il dîne avec des filles, des danseuses, il n'oublie pas d'ajouter :

« Plus je vais, plus je m'attache à toi, et, bien que très tranquille, je suis dévoré d'un chagrin qui ne me quitte plus. »

Mais que diable ! Musset est un poète et un déséquilibré sexuel — il n'est pas un besogneux, un sage, un disciple de Jean-Jacques — il n'a pas d'enfants à la maison et ne songe pas à catéchiser l'humanité.

A son tour, elle répondra :

« Je t'envoie la *Lettre* dont je t'ai parlé... Je n'y ai vu qu'un cadre et un prétexte pour parler tout haut de ma tendresse pour toi et pour fermer tout à coup la gueule à ceux qui ne manqueront pas de dire que tu m'as ruinée et abandonnée. »

Hum ! ceci me paraît risqué, car personne ne songeait à adresser ce noir reproche à Musset, revenant à Paris détraqué, fourbu, anéanti. Ceux qui connaissaient les deux ne se faisaient pas d'illusions sur leurs forces respectives ; mais la rusée commère feint de supposer l'invraisemblable, afin de pouvoir plastronner, prendre cette pose héroïque qu'elle affectionne et qui consistait à faire croire qu'elle s'était sacrifiée à ses amants comme une mère à ses enfants et que, chez elle, la prédominance de la sensualité devait être écartée.

Intéressant à noter, reste le fait que le docteur Pagello, qui n'est nullement un vantard, revendique une part de collaboration à ces *Lettres* où se succèdent des paysages d'un charme si pénétrant qu'il faut chercher chez les maîtres pour retrouver leurs égaux :

« J'écrivais aussi, affirme Pagello; nous avons du moins travaillé ensemble aux *Lettres d'un voyageur,* où nous dépeignîmes en quelques croquis, et plutôt à sa façon qu'à la mienne, les coutumes de Venise et des environs. »

Sans vouloir causer préjudice à l'excellent *cicerone* et dénier la valeur des indications qu'il a certainement données, nous persistons à croire, qu'abandonné à ses propres forces, il n'eût pas écrit le livre captivant.

*
* *

Cependant, Musset nourrissait quelque méfiance au sujet de Pagello. Sans sourciller, elle lui répond, elle qui s'en est en allée loger, porte à porte, à San Fatimo, avec le médecin :

« Je vis à peu près seule. Rebizzo vient me voir une demi-heure le matin. Pagello vient dîner avec moi et me quitte à huit heures. Il est très occupé de ses malades. »

Ah ! le bon billet... de La Châtre.

Pour tranquilliser complètement le jaloux, ne va-t-elle pas lui raconter, par le menu, qu'elle s'emploie à réconcilier Pagello avec une ancienne maîtresse, l'Arpalice !

« Je ne peux faire autrement, écrit-elle, quoique je sente bien que je leur rends à l'un et à l'autre un mauvais service. Pagello est un ange de vertu et mériterait d'être heureux... Je passe avec lui les plus doux moments de ma journée à parler de toi. Il est si sensible et si bon, cet homme ! Il comprend si bien ma tristesse, il la respecte si religieusement. »

Le très généreux désir de tranquilliser l'amoureux au loin peut, à la rigueur, faire oublier l'effronterie du mensonge, mais un homme eût écrit cela autrement.

Cependant la lancine, enfin, la pensée de ses enfants, — Maurice est au lycée, à Paris, Solange auprès de son ivrogne de père, à Nohant — et, accompagnée de Pietro Pagello, qu'elle n'aime plus et qu'elle va prestement abandonner sur le pavé pour reprendre conversation avec Musset, George Sand arrive, à Paris, le 10 août 1834.

Ce renouveau, très orageux, avec le poète ne sera que de fort courte durée. Il la quitte dès le 26 pour Baden, tandis que Pagello, sans le sou, croque le marmot sur les quais et dans les hôpitaux. Quand on le questionne, il roule, dans leurs orbites, tout remplis de larmes, ses gros yeux d'Italien et soupire, sans ajouter rien : *Hou ! hou ! la Sand !* ce pendant qu'elle, depuis Nohant, écrit à Musset qu'elle rêve pour les trois un amour éthéré où les sens ne seraient pour rien. Et elle ajoute :

« Ah ! sans mes enfants à moi, comme je me jetterais dans la rivière avec plaisir ! »

Encore !

En septembre, apprenant que le poète ne tardera pas à rentrer, elle revient à Paris et Pagello prend congé de celle qu'il aime encore :

« Nos adieux furent muets ; je lui serrai la main sans pouvoir la regarder. Elle était comme perplexe ; je ne sais pas si elle souffrait ; ma présence l'embarrassait. »

Elle ne revit plus Pagello et, en novembre, éclate la terrible et dernière brouille avec Musset, revenu plus fantasque que jamais et à la porte duquel elle s'est morfondue :

« Hier, mes jambes m'ont emportée malgré moi, écrit-elle à Sainte-Beuve ; j'ai été chez lui. Heureusement, je ne l'ai pas trouvé. J'en mourrai ! »

Elle coupe ses beaux cheveux noirs et les lui envoie !

Vous aurez beau dire, une femme se souvient d'un acte pareil qui fit, du reste, un tapage énorme. Ce geste est celui d'une amante en délire. Alors pourquoi cette affirmation dans *Elle et lui,* tenace, répétée dans la *Correspondance,* d'un amour maternel de sa part, qui n'aurait rien eu de sensuel à se reprocher ?

Fort justement, M. Le Roy fait observer que nous sommes bien plutôt en présence d'un véritable accès de délire chez un être livré à la frénésie des sens :

« Voici le paroxysme du mal d'aimer, dit-il ; nous touchons aux ultimes confins de la passion, tout près des régions de la folie. »

Et il cite entre autres ce passage suggestif :

« O mes yeux bleus, vous ne me regarderez plus ! Belle

tête, je ne te verrai plus t'incliner sur moi et te voiler d'une douce langueur. Mon petit corps souple et chaud, vous ne vous étendrez plus sur moi, comme Elisée sur l'enfant mort pour me ranimer... »

Et ceci que j'oubliais :

« Oh ! que je t'aime encore, assassin ! Que tes baisers me brûlent donc vite, et que je meure consumée ! Tu jetteras mes cendres au vent. Elles feront pousser des fleurs qui te réjouiront... »

Vous imaginez-vous, peut-être, que ces témoignages accablants puissent gêner George Sand écrivant ses mémoires ? Ah ! que nenni. Et pourtant, sur ce point, on ne peut être embarrassé, en la contredisant, que pour le choix des preuves. Qu'importe ! Elle ne peut supporter, sans dégoût, le fardeau d'une attitude gênante pour sa dignité personnelle ; alors, hypocrite indécente, l'œil fixé sur le vôtre, elle jurera, avec une sérénité olympienne, devant Dieu et les humains, qu'elle entoura Musset d'une sollicitude maternelle, excluant toute préoccupation impure.

Oh ! l'exécrable mystification, et venant d'une mère ! Eh bien non ! Un homme, fût-il en posture plus mauvaise encore, n'oserait jamais mentir aussi effrontément.

*
* *

Enfin, nous touchons au terme de cette idylle tumultueuse.

En janvier 1835, elle écrit à Tattet, l'ami de Musset, le sage conseiller qui le détournait d'elle, ce bref billet où se devine la joie qu'elle éprouve d'écraser l'adversaire :

« Alfred est redevenu mon amant ! » et, le 7 mars, elle se trouve à Nohant, calme, résolue à tout oublier.

A la mort du poète, en 1857, George Sand commit un manque de tact dont elle eut à se repentir par la suite. Vingt-trois ans après le voyage à Venise, l'intempérante écrivassière éprouvant le besoin de revenir sur ces amours tragiques, publia *Elle et Lui,* où, dans certains passages, elle travestissait trop effrontément la vérité pour qu'il ne lui fût pas donné sur les doigts.

Paul de Musset, qui idolâtrait son frère, surtout après la mort de celui-ci, répondit par un vilain écrit, où George Sand était ignoblement traitée. Convenons qu'il n'était pas agréable pour une femme, pour une mère, de voir une telle peinture de soi se débiter en librairie. Mais à qui la faute, que diantre ! sinon à la seule inconscience plumitive de cette femme si sage et pourtant si peu pondérée ?

On sait que Paul de Musset donna le titre *Lui et Elle* à son roman qui ne valait guère mieux qu'*Elle et Lui.* Louise Colet vint à la rescousse avec un *Lui.* La critique s'empara de ces pronoms personnels et décernant la louange et le blâme, elle accorda, je crois, la palme au *Lui* de Louise. Pour ma part, s'il m'est permis de dire mes préférences, j'avouerai que, de tout temps, j'ai éprouvé un grand faible pour *Eux brouillés,* de je ne sais plus quel sinistre farceur de l'époque.

*
* *

Mais en voilà bien d'une autre ! Fin janvier 1835, elle parlait encore, au milieu des sanglots et de la plus noire des désespérances, du petit corps souple d'Alfred et, en

avril 1835, Michel (de Bourges), qu'elle rencontre pour la première fois, devient son avocat, son inspirateur politique, son dieu... et son amant. Puis, sans tarder, par l'entremise de nouvelles *Lettres d'un voyageur,* qu'elle dédie à son seigneur et maître, qui reçoit le nom d'Everard, elle fait part, à l'univers entier, de son admiration et de son enivrement.

Dans la septième *Lettre,* celle-ci adressée à Liszt, elle le décrit en ces termes :

« La voûte immense du crâne chauve d'Everard, si belle et si vaste, si parfaite et si complète dans ses contours qu'on ne sait quelle magnifique faculté domine en lui, toutes les autres ; ce nez, ce menton et ce sourcil dont l'énergie ferait trembler si la délicatesse exquise de l'intelligence ne résidait dans la narine, la bonté surhumaine dans le regard, et la sagesse indulgente dans les lèvres ; cette tête, qui est à la fois celle d'un héros et celle d'un saint, m'apparaît dans mes rêves à côté de la face austère et terrible du grand Lamennais. »

Une fois le charme rompu, plus tard, surtout à partir du jour où Pierre Leroux aura remplacé le successeur, incolore comme politique, de Michel, elle traitera ce dernier de transfuge, de parjure parce qu'il se montre rebelle au communisme auquel elle vient de se rallier. Une fois acoquinée à l'utopiste éthéré qu'était Leroux, George Sand, tardivement peut-être, s'aperçut que Michel (de Bourges) nourrissait « le ver rongeur de l'ambition », qu'il n'était qu'un vulgaire parlementaire « acceptant en théorie ce qu'il appelle les nécessités de la politique pure, les ruses, le charlatanisme, le mensonge même, les concessions sans sincérité, les alliances sans foi, les promesses vaines. Il est encore de ceux qui

disent : « Qui veut la fin veut les moyens ». Bref, Michel à la voûte si belle n'est plus qu'un fourbe, un traître, un vendu.

Elle a peut-être raison de protester, mais comment ne s'être point aperçue de ces tares alors qu'elle vivait avec lui et qu'elle l'encensait en des écrits, lus de tous ? Pourquoi frapper sur la grosse caisse, en exagérant jusqu'à l'extrême les griefs que le nouveau chevalier d'amour nourrissait en politique contre l'ancien ? Ces inconséquences, accompagnées de violences dépassant parfois le but, sont, évidemment, le partage de nombre d'hommes passionnés, nerveux, mais elles sont, avant tout, l'apanage du sexe faible et se révèlent, dans leur splendeur incohérente, chez George Sand aussi bien que chez telle petite bourgeoise enamourée, réflétant, en les amplifiant à l'excès, les opinions de son Alcindor.

*
* *

Mais procédons par ordre chronologique :

En 1835, alors que l'astre de Michel (de Bourges) brille encore de tout son éclat, elle fait connaissance du chaste Lamennais qui devint son directeur de conscience et l'initia à une méthode de philosophie religieuse qui la toucha profondément.

« Durant les six ou sept années qui suivirent 1835, dit encore M. Le Roy, ce fut chez George Sand une adhésion sans réserve aux doctrines propagées par l'auteur des *Paroles d'un croyant.* »

Elle est d'un désintéressement complet, et à Jules Janin qui s'étonnait qu'elle préférât aux *Débats,* journal

riche, une feuille éphémère qui ne payait pas, elle réplique avec une belle hauteur :

« Je ne travaille pas dans le *Monde,* je ne suis l'associée de personne. Associée de l'abbé de Lamennais est un titre et un honneur qui ne peuvent m'aller. Je suis son dévoué serviteur. Il est si bon et je l'aime tant que je lui donnerai autant de mon sang et de mon encre qu'il m'en demandera. Mais il ne m'en demandera guère, car il n'a pas besoin de moi, Dieu merci ! Je n'ai pas l'outrecuidance de croire que je le sers autrement que pour donner, par mon babil frivole, quelques abonnés de plus à son journal; lequel journal durera ce qu'il voudra et me paiera ce qu'il pourra. »

Au point de vue philosophique, George Sand, après la rupture avec Michel (de Bourges), était donc pourvue et amplement ; un certain Félicien Mallefille, précepteur des enfants à La Châtre et secrétaire de la mère, s'était chargé du reste.

« Mais, écrit M. Le Roy, l'affection de George Sand suivit l'évolution coutumière. Au début, pendant l'hiver de 1837-38, elle atteste que Mallefille est une « nature sublime », qu'elle « l'aime de toute son âme » et donnerait pour lui « la moitié de son sang ». Or, il advint que le sentimental et envahissant précepteur s'avisa de vouloir supplanter ou doubler Liszt ; il adressa, à la comtesse d'Agoult, une lettre enflammée et irrespectueuse. « George Sand, que cette liaison domestique commençait à lasser, saisit l'occasion propice pour rendre Mallefille à ses stricts devoirs de pédagogue. Il résista, fit des scènes, faillit se battre avec un ami de la maison. »

Entre temps, la dame de Nohant ayant fait connaissance de Pierre Leroux, adversaire de Michel (de Bourges) et de Lamennais, elle fausse compagnie à l'abbé

pour aller s'enrôler sous les drapeaux du communisme. Puis, afin de calmer Mallefille, elle l'adresse au nouveau grand homme qui débita au délinquant la mercuriale demandée et, sans autre, le supplanta.

Pierre Leroux, malgré ses beaux cheveux bouclés, n'était peut-être pas joli garçon, avec sa tête courbée par l'habitude des veilles, mais son aspect avait quelque chose d'attirant à la fois et de vénérable. Son regard, doux, pénétrant, plein de pensées, était celui d'un rêveur distrait que l'effondrement universel n'émotionnerait pas. On le devinait profondément honnête et brave homme.

Quant à George Sand, son premier désir est d'élever la kyrielle d'enfants du nébuleux métaphysicien que, dans son admiration et à propos d'une traduction quelconque de *Werther,* elle déclare tout uniment être un génie. Comme de juste, elle devient collaboratrice de la *Revue Indépendante.* A ce propos, Lamennais écrivait, en novembre 1841, à M. de Vitrolles, une lettre que l'on aurait tort de croire dictée dans un moment d'aigreur, rien n'étant plus éloigné du caractère de ce grand écrivain que les rancœurs mesquines :

« George Sand, fidèle au révélateur, prêche, dès la première livraison, le communisme, dans un roman où je crains bien qu'on trouve peu de traces de son ancien talent. Comment peut-on gâter à plaisir des dons naturels aussi rares ? »

En quelques lignes charmantes d'esprit, M. Le Roy dépeint la liaison nouvelle :

« Dans le nombre, Pierre Leroux occupe une situation avantageuse et comme privilégiée. Il n'était ni assez jeune

ni assez séduisant pour obtenir l'affection exaltée qu'eurent en partage Jules Sandeau, Alfred de Musset et le docteur Pagello. Du moins il n'encourut pas la même disgrâce que Michel (de Bourges), Félicien Mallefille et plusieurs autres. En ce qui le concerne, la brouille retentissante ne succéda pas au violent enthousiasme. Ce fut une bonne liaison très littéraire, plus intellectuelle que tendre. George Sand y recueillit la substance métaphysique de Pierre Leroux, qui reçut en échange des romans humanitaires pour la *Revue Indépendante.* Elle subit cependant à tel point l'ascendant du philosophe qu'elle voulut éduquer ses enfants dans les principes de cette religion sociale. D'autres furent ses amants, Pierre Leroux fut son grand prêtre laïque. »

Elle ne s'en cache pas non plus ; toutefois, elle va jusqu'à mentir avec l'impudence inouïe dont elle se rendit si souvent coupable, en jurant que son engouement pour l'inspirateur de *Spiridion* et d'autres œuvres, reste purement cérébral. Elle ment avec effronterie, avec ténacité, comme toute femme contrariée d'avoir été surprise, mais dans quels termes et avec quel mélange de gracieux déguisement !

« George Sand n'est qu'un pâle reflet de Pierre Leroux, écrit-elle en 1844, un disciple fanatique du même idéal, mais un disciple muet et ravi devant sa parole, toujours prêt à jeter au feu toutes ses œuvres, pour écrire, parler, penser, prier et agir sous son inspiration...

« L'amour de l'âme, je le veux bien, car, de la crinière du philosophe, je n'ai jamais songé à toucher un cheveu et je n'ai jamais eu plus de rapports avec elle qu'avec le Grand Turc. Je dis cela pour que vous sentiez bien que c'est un acte de foi sérieux, le plus sérieux de ma vie, et non l'engouement équivoque d'une petite dame pour son médecin ou son confesseur... »

Je ne dis point, mais il y en a quand même un peu, quoiqu'elle en ait. Après celui de Michel (de Bourges), après celui très altier de Lamennais, l'Evangile de Pierre l'a séduite, et, sur-le-champ — voilà qui est très féminin, une fois de plus — par subit enivrement, sans examen approfondi, sans comparaison avec tout ce qui pourrait contredire et rectifier un jugement sommaire, prestement, elle tire sa révérence au politicien et au prêtre pour exalter le procréateur.

*
* *

Cependant, en dehors de Pierre Leroux, George Sand se cramponne à Chopin qui lui soufflera, plus encore que Liszt, des théories musicales, avancées pour l'époque.

Citons encore M. Le Roy. Nous sommes en 1839 :

« Au cours des années suivantes, sous les influences contraires de Chopin et de Pierre Leroux, la lutte va s'engager entre les préoccupations de l'art et les sollicitations de la politique. De là, dans les romans de George Sand, un double filon qu'il nous faut suivre : d'un côté *Consuelo* et la *Comtesse de Rudolstadt* ; de l'autre *Horace,* le *Compagnon du Tour de France,* le *Meunier d'Angibault* et le *Péché de Monsieur Antoine.* C'est le parallélisme des conceptions esthétiques et des rêves humanitaires. »

Cette malheureuse liaison avec Chopin !

Plus lamentable encore que les scènes de Venise, les péripéties de ce long chemin de croix qui s'éternise, car un enfant entre ici en scène, un fils déjà grandelet, Maurice, qui commence à comprendre et qui va souffrir de la situation choquante que sa mère, éprise, ne rougit

pas de lui imposer. Je n'aurai garde de m'étendre sur l'impression douloureuse que vous font éprouver de si tristes aberrations et veux me borner à signaler que, là encore, George Sand invoque sa bonté maternelle et se drape dans cette sempiternelle pose de la sœur de charité, de la maman sacrifiant son temps à son grand enfant qui tousse et qui crache ! A qui veut-elle en faire accroire ? A son fils Maurice ? A la postérité ? Qu'espère-t-elle donc en soutenant le mensonge aussi impudemment ? Les impressions d'un garçon froissé dans ses sentiments les plus ombrageux ne s'effacent pas ainsi et les monuments où sont écrites, en termes éclatants, les preuves irrécusables des toquades frénétiques de la femme, ne sont-ils pas là pour contredire celle-ci dès qu'elle tentera de s'absoudre ?

Maurice donne de l'inquiétude; il a besoin d'un changement d'air. Elle part avec l'enfant, mais en entraînant le compositeur, poitrinaire embrasé, pour... les îles Baléares, séjour favorable aux tuberculeux mais peu confortable à cette époque et où les voyageurs sont accablés d'ennuis de toutes sortes, parce que, sottement, George Sand tourna en ridicule les us et coutumes du pays.

« L'*Histoire de ma vie,* d'où les préoccupations apologétiques ne sont jamais absentes, écrit M. Le Roy, laisse croire que Chopin s'imposa comme compagnon de voyage et que George Sand l'emmena par pure affection maternelle. Elle lui portait alors, à dire vrai, des sentiments plus tendres, qu'elle dérobait officiellement en l'appelant *son cher enfant,* son malade *ordinaire.* »

L'enfant, le vrai, finit, après des années, par avoir gain de cause, l'amour maternel sans fard, ayant enfin

détrôné l'amour charnel. L'amant, quinteux et tyrannique, se retira, après huit ans, en 1847.

Elle le rencontra dans un salon, peu avant sa mort, survenue en 1849. La main tendue, l'œil langoureux, la gorge astrictée, George alla vers lui, soupirant un envoûteur : Frédéric ! Mais Chopin qui en avait gros sur le cœur, — un grief justifié peut-être, l'*Histoire de ma vie* omet de nous renseigner là-dessus, — tourna le dos et quitta le salon.

Les dernières années précédant l'apaisement des sens, George Sand les passa en compagnie d'un graveur poitrinaire, Manceau, qui meurt en 1865.

La politique de George Sand

L'auteur de l'*Homme de neige* est moins versatile en politique qu'en amour, quoique la femme n'ait pas ménagé, dans ce domaine comme dans les autres, les soubresauts et la volte-face qui déconcertent.

« Dès 1830, écrit M. Le Roy, George Sand était républicaine. Durant les dix-huit années du règne de Louis-Philippe, elle ne cessa d'appeler de ses vœux une révolution qui renversât la monarchie et le régime censitaire. Elle avait donné son âme à la démocratie, elle était en communion parfaite avec les accusés d'Avril. »

C'est qu'il n'est pas républicain pour rire, en ces temps-là, l'écrivain du *Compagnon du Tour de France.*

Professant à l'endroit des agioteurs orléanistes, la répugnance des démocrates d'alors, si probes et si désintéressés, elle s'accroche aux basques de Michel (de Bourges) pour suivre ensuite la bannière du plus austère de tous, du chevaleresque Lamennais. Enfin, avec Pierre Leroux, elle devient communarde, blasphème contre Lamartine, dont elle critique aigrement les œuvres, voue à l'exécration Michel (de Bourges), qu'elle déclare passé à l'ennemi, et prêche, enseignes déployées, les principes les plus larges de fraternité et d'égalité, aussi bien dans les articles que dans ses récits de longue haleine. Il convient d'ajouter, toutefois, ainsi

qu'on l'a fait remarquer, que les héros des romans politiques de George Sand sont toujours des prolétaires grandiloquents qui, une fois la patricienne conquise et pâmée, se retirent avec elle dans un petit coin de terre charmant pour n'en plus bouger. Ainsi le veut, le sent et le comprend cette insurgée, chez laquelle reparaît souvent la petite bourgeoise.

George Sand va jusqu'au partage des biens. Depuis Venise déjà, devenue indifférente à l'endroit de Musset, un sceptique noble que la politique laissait froid, elle avait écrit, transportée d'enthousiasme, à Fr. Rollinat :

« Si vous proclamez la république pendant mon absence, prenez tout ce qu'il y a chez moi, ne vous gênez pas; j'ai des terres, donnez-les à ceux qui n'en auront pas; j'ai un jardin, faites-y paître vos chevaux; j'ai une maison, faites-en un hospice pour vos blessés; j'ai du vin, buvez-le; j'ai du tabac, fumez-le; j'ai mes œuvres imprimées, bourrez-en vos fusils... »

Généreuse, altruiste, ayant le sens de la justice sociale qui échappe à femme et au bourgeois, elle se jeta, avec ardeur, dans la mêlée, réclamant sans cesse l'avènement d'une ère de solidarité et de bonheur. Ses dieux : Pierre Leroux, Agricol Perdiguier, Barbès, Louis Blanc, Mazzini, réclamant une humanité meilleure qui aidât à niveler les inégalités monstrueuses, elle avait répandu leurs doctrines à pleines pages dans le *Compagnon du Tour de France,* ainsi que dans ce *Meunier d'Angibault,* la cinquième idylle, réflétant les discussions avec les maîtres et où elle dépeint les amours d'un prolétaire, doué de tous les avantages, avec une grande dame, créature admirable et veuve d'un noble, perclus, non de rhumatismes mais de défauts et de vices.

Toutefois, pour ne pas déroger à la règle commune aux femmes emballées, elle ne s'aperçoit pas que sa ferveur égalitaire lui fait parfois friser le ridicule. Ainsi dans la circonstance suivante :

Son fils, Maurice, âgé de treize ans, élève au lycée Henri IV, lui mande que son camarade Montpensier l'a invité, lui et quelques collégiens, aux Tuileries. Aussitôt, la farouche intransigeante, qui a pourtant beaucoup connu Musset, commensal et ami de princes héritiers, met Maurice en garde contre les séductions de la cour, tout en le suppliant de ne point s'oublier jusqu'à dire « poire » à Louis-Philippe :

« Les amusements que Montpensier t'offre sont déjà des faveurs... Si pour un dîner ou un bal, tu étais capable de le flatter, ou seulement si tu craignais de lui déplaire par ta franchise, ce serait déjà une grande lâcheté.

« ... Ne te laisse donc pas trop éblouir par les bons dîners et par les fêtes. Sois un vieux romain de bonne heure, c'est-à-dire fier, prudent, sobre, ennemi des plaisirs qui coûtent l'honneur et la sincérité. »

Maurice, le vieux Romain de deux fois six ans eut, ce jour-là, plus d'esprit que la matrone qui, du reste, en manqua sa vie durant. A l'épître stoïque, il répondait, le lendemain :

« Nous nous sommes bien amusés, maman. Montpensier nous a tous fait cracher avec lui sur la tête des gardes nationaux. »

*
* *

Aussi, quand, dans les journées de février 1848, George Sand entend vibrer aux fenêtres le cri de : *Vive la République !* qu'elle voit les barricades, le roi

en fuite et ce régime abhorré par terre, sa joie éclate en superbes envolées :

« On est fou, on est ivre, on est heureux de s'être endormi dans la fange et de se réveiller dans les cieux... J'ai le cœur plein et la tête en feu. Tous mes maux physiques, toutes mes douleurs physiques sont oubliés. »

En date du 7 mars, elle écrira :

« Venez tous, morts illustres, maîtres et martyrs vénérés, venez voir ce qui se passe maintenant sur la terre; viens le premier, ô Christ, roi des victimes, et, à ta suite, le long et sanglant cortège de ceux qui ont vécu d'un souffle de ton esprit, et qui ont péri dans les supplices pour avoir aimé ton peuple. »

Cet enthousiasme, mystique et délirant, ne devait être que feu de paille ! Il est vrai que les journées de juin, se terminant dans le massacre, la dégoûtèrent de la Révolution, qui passait aux mains des modérés. Indignée « de ces calomnies qui montent vers le ciel comme un impur holocauste », elle abandonne la partie et se réfugie à Nohant pour écrire la *Petite Fadette,* roman champêtre.

Ceci relaté, faut-il beaucoup s'étonner que cette intraitable montagnarde, abandonnée de son Pierre Leroux, ne trouve pas un rugissement, pas un mot de blâme contre le coup d'Etat du 2 décembre ? Ses amis, fidèles aux engagements sacrés, ses héros, sont jetés en prison, exilés ; cette République tant souhaitée râle, étranglée : elle n'en a cure, et, tranquille, dans un geste d'abandon définitif, elle jette par dessus bord ses ferveurs d'antan pour s'en retourner dans le Berry, où l'appelle maintenant *François le Champi.* Son incons-

cience féminine est telle que, le 26 décembre, elle demande une audience au Prince-Président !

Sans doute, elle usera de son influence auprès de Jérôme Napoléon pour soulager telle misère, digne de pitié et d'intérêt ; sans doute, elle a l'intention d'intercéder pour celui-là, victime d'une erreur, ou pour celui-ci, qui sent le fagot, mais on sent que ses démarches sont faites beaucoup pour l'absoudre, elle-même ; que sa pose de mère salvatrice l'y pousse, et que c'est pour parer aux accusations des républicains, qui la blâment, mais ne vont pas jusqu'à la mépriser, parce qu'ils pardonnent à l'inconscience féminine.

Au fond, ils ont raison. Mais que voilà bien la femme ! Toute cette ferveur républicaine, qui l'embrasa un si long temps, — cet engouement pour le partage des biens, cette frénésie rouge ont disparu et, séduite par d'autres attirances, d'un brusque mouvement, elle tourne le dos au passé et n'en veut plus entendre parler. Sans songer au rôle considérable qu'elle a joué, aux appels vibrants qu'elle a signés ; avec une désinvolture qui stupéfait, elle implore une audience vingt-cinq jours après la fusillade !

Une femme de mérite, la confidente pourtant des mauvais jours de jeunesse de Napoléon III, la seule qui aurait eu excuse valable, eût-elle salué le triomphateur, — Mme Cornu se montra alors bien supérieure à George Sand. Le 2 décembre 1851 marqua une complète rupture entre elle et son ami. Pendant plusieurs années, elle cessa absolument de le voir et ne s'interdit aucune vive parole. Renan affirme même que son nom figura sur des listes d'exil.

Les féministes objecteront : combien d'hommes cou-

pables de la même palinodie que George Sand, les francs-maçons en tête, qui allèrent se jeter aux genoux du Prince-Président, après avoir encensé Louis-Philippe, et glorifié la République. Evidemment, la platitude, l'intérêt en invitèrent plus d'un alors à trahir et à jurer fidélité au nouveau maître, mais c'étaient là gens de piètre qualité, des « arrivistes » sans pudeur ou de pauvres ilotes, en quête d'un morceau de pain ; pas un, en tout cas, ne s'était rendu coupable d'une aussi blâmable volte-face, parce qu'aucun de ces caméléons n'émergeait, et point dix d'entre eux n'avaient crié aussi fort, aussi obstinément que George Sand : *Vive la Montagne !*

De ses beaux jours de jeunesse et de républicanisme, George Sand ne devait garder, intacte jusqu'à la mort, que sa grande haine du cléricalisme.

George Sand écrivain

Ainsi que l'ont déjà fait remarquer nombre de critiques, M. Paul Albert, notamment, qu'il convient de citer en première ligne, l'auteur de la *Mare au diable* n'est point un écrivain réaliste : George Sand est de la famille des rêveurs, des contemplateurs et non des observateurs ; de celle des poètes et non des psychologues et encore moins des physiologistes ; sa nature de femme le veut ainsi.

Affublant de qualités extraordinaires des êtres qui, dans la vie réelle, eussent été des inférieurs, elle se charge d'illustrer l'apophthegme de Balzac qui, proclamant l'infériorité du sexe faible, même quand l'écrivain tenait une plume exceptionnelle, disait paternellement aux bas-bleus : « Idéalisez dans le joli et le beau, c'est un ouvrage de femme. » N'insinuait-il pas par là que Sexe faible ne peut aller au-delà ? Balzac a vu juste, évidemment, car il existe, en vue de la femme, un genre auquel la destine la ténuité de son organisation physique et psychique, alors que les autres, plus élevés, lui sont interdits : c'est dans le genre « joli » que ces dames, maniant la plume ou le pinceau, peuvent, sans témérité, se montrer entreprenantes.

A la vérité, la non compréhension de George Sand pour toute tentative littéraire supérieure ne peut être niée ; cette incompétence éclate dans maint endroit de

sa *Correspondance* avec Flaubert. Elle ne comprend pas un traître mot à l'*Education sentimentale,* pas plus qu'à l'idéal littéraire de l'auteur des *Trois Contes.* Jules Sandeau, voilà qui lui va ! Si elle n'avait pas beaucoup appris chez Jean-Jacques, on se demanderait ce qui pourrait la sauver de l'oubli.

*
* *

Cette femme avait un don, celui d'écrire avec un charme infini.

M. Antoine Albalat, signalant dans son livre : *Le travail du style,* les grands auteurs qui sont arrivés à la perfection parce qu'ils ont éperdûment travaillé et dont la phrase ne révèle pas l'effort (La Fontaine, Racine, Buffon, Chateaubriand, Flaubert, etc.), écarte le nom de George Sand. Il lui reproche de trop se fier à son inspiration, de se contenter de l'improvisation hâtive, de négliger le travail laborieux des retouches, de la refonte. Cette critique est justifiée, George Sand apportant aux recherches de ce genre encore plus de négligence que Mme de Staël qui, du reste, était loin de posséder la facilité primesautière de la dame de Nohant.

Quel dommage pour les Lettres françaises !

L'auteur de *Mauprat* sent en lui le besoin impérieux de produire. Cette femme a la passion de pondre. Ne s'est-elle pas comparée, elle-même, à un robinet que l'on fermait quand quelque fâcheux survenait ? Ne l'a-t-on pas surprise écrivant le mot : *Fin* à l'un de ses romans pour la *Revue des Deux-Mondes* et, sans se lever de la chaise, en commencer un autre, qu'elle destinait à Lamennais ?

S'acharner, avec obstination, à bien écrire et n'être jamais entièrement satisfait de la page que le prote vous enlève, prouve la haute conscience artistique d'un Racine, d'un Jean-Jacques, d'un Flaubert et de Victor Hugo, n'en déplaise aux classiques de son temps, qui reprochaient à l'auteur de *Notre-Dame de Paris* de ne pas connaître son français, reproche courant dont on a souvent abusé, et de tout temps.

Cette angoisse de la facture, vous ne la rencontrerez pas chez George Sand. Au-dessus de ces puérilités, par inconsidération féminine, elle ne daigne même pas se relire ; elle se repose sur le don enviable qu'elle possède et ne rature pas. Evidemment, certains improvisateurs ont réalisé de très belle prose du premier coup, et elle a sa place parmi eux, mais il n'en est pas moins vrai que les méthodiques les surpassent et ne présentent pas leurs lacunes.

Quand Flaubert fait part à George Sand de ses efforts, de son mal à trouver une phrase, à réaliser l'harmonie des mots, elle l'appelle : gros bêta !

Ah ! ce n'est pas cela qui le préoccupe, le robinet ! Il ne comprend pas traître mot à ce que lui conte Flaubert. Au surplus, ces préoccupations de styliste ne l'intéressant guère, George Sand n'écoutera bientôt plus son ami que d'une oreille distraite, afin de clore l'importune digression. Cette question du style, elle ne la sent pas et, très femme en ceci, puisque cette controverse, pourtant primordiale, ne la touche pas, elle la néglige, elle l'ignore, elle la dédaigne.

Tête de linotte ! Sur quoi médite aujourd'hui la jeunesse ? Que relit l'âge mûr ? Est-ce *Lelia* ou *Salammbô?*

Remarquez, je le répète, que cette femme, par impulsion naturelle, possédait un style exquis, adorable, quoique se composant uniquement d'expressions prévues, tirées du vocabulaire banal. N'empêche, vous êtes charmé de cette clarté qui ne sent pas le travail et vous restez frappé du montant tout français de ces lignes limpides. Cependant, gardez-vous bien d'éplucher. M. Albalat, qui signale les défauts que l'absence de toute recherche de style a produits dans l'œuvre de la bonne dame de Nohant et qui altèrent la valeur d'une prose aussi pure, accuse surtout les répétitions de mots qui y abondent, pêle-mêle, avec les auxiliaires *avoir* et *être,* seuls verbes qu'elle emploie parfois dans de longs paragraphes.

Citons, d'après cet auteur, le passage suivant, qui donnera une idée de l'erreur impardonnable de George Sand, due à son mépris de ce qui ne l'intéresse pas autant qu'à son besoin de reproduire :

« Pendant ces trois ans, le temps *avait* marché et l'occasion de risquer une tentative ne *s'était* pas présentée. Le talent de Laurence *était* devenu incontestable, sa célébrité *avait* grandi, son existence *était* assurée, et, ce qu'il y *avait* de plus remarquable, son cœur ne *s'était* point donné... »

Vous avouerez qu'il y a vraiment quelque chose à dire.

« Ceci, fait observer M. Albalat, est tout simplement le style psychologique professionnel... L'exécution nous captive, parce qu'elle est droite, pure, limpide, classique; mais la phraséologie est la même, et c'est avec cette perpétuelle phraséologie que sont écrits tous les romans de George Sand, sans exception. C'est avec cette trame qu'elle tisse son merveilleux style. Elle a tellement de talent qu'on ne le

remarque pas à la première lecture. Quand on relit, cela saute aux yeux. Cette infériorité tient uniquement au manque de travail. »

Nous savons fort bien que les femmes ne sont pas seules coupables, et que des littérateurs célèbres, non des moindres, ont présenté les mêmes défaillances que G. Sand, ainsi Théoph. Gautier, Lamartine, etc. Mais Théo, qui resta, sa vie durant, attaché au travail forcé, à son feuilleton dramatique, qui lui facilitait l'existence, déplore sa hâte et s'en excuse : il avait, sur l'art d'écrire, rappelle M. Albalat, l'opinion d'un homme acharné à tâtonner, à recommencer et à retoucher ; mais il fallait bien vivre ! Quant à Lamartine, il était poète et chantait comme les oiseaux privilégiés. D'autre part, un labeur pénible, irritant, prolongé, au milieu des angoissantes préoccupations qui assiégèrent le généreux artiste, lui eût vraisemblablement coupé l'inspiration.

George Sand et le féminisme

Esquissant les mauvais côtés de la nature de Ledru-Rollin, elle ne trouvera pas mieux que d'écrire :

« ... qu'il est *femme* dans la mauvaise acception du mot, c'est-à-dire plein de personnalité, de dépits amoureux et de coquetteries politiques; qu'il est faible, qu'il n'est pas brave au moral comme au physique; qu'il a un entourage misérable et qu'il subit des influences mauvaises; qu'il aime la flatterie; qu'il est d'une légèreté impardonnable... »

Et tout cela parce que son Pierre Leroux n'a qu'une confiance limitée en Ledru-Rollin !

Si George Sand proteste contre certaines injustices de la loi, si elle revendique des droits pour la mère, etc., il ne s'ensuit pas qu'on puisse la compter parmi les féministes. Au contraire, et c'est parce qu'elle professait des idées très rassises de ce côté-là que l'accueillit avec bienveillance Lamennais, qui comparait la femme à un « brillant et frivole » papillon. Elle expose, dans le *Monde,* ses restrictions au sujet des prétentions qu'affichaient alors les Malvinas, ou autres pétulantes sœurs saint-simoniennes. De l'amour libre, qui ne l'avait pourtant pas effarouchée, puisqu'elle le mit en pratique après l'avoir préconisé dans ses écrits, George Sand n'en veut plus entendre parler. L'austérité lamennaisienne a passé par là, évidemment. Elle abandonne même, in-

fluencée par le maître, d'anciennes revendications, dont l'abjuration dût lui coûter :

« Quant à ces dangereuses tentatives qu'ont faites quelques femmes dans le saint-simonisme pour goûter le plaisir dans la liberté, pensez-en ce que vous voudrez, mais ne vous y hasardez pas...

« L'égalité n'est pas la similitude...

« Des velléités d'ambition se sont trahies chez quelques femmes trop fières de leur éducation de fraîche date. Les complaisantes rêveries des modernes philosophes les ont encouragées et ces femmes ont donné d'assez tristes preuves de l'impuissance de leur raisonnement. Il est à craindre que les vaines tentatives de ce genre et ces prétentions mal fondées ne fassent beaucoup de tort à ce qu'on appelle aujourd'hui la cause des femmes. Les femmes ont des droits, n'en doutons pas, car elles subissent des injustices. Elles doivent prétendre à un meilleur avenir, à une sage indépendance, à une plus grande participation aux lumières, à plus de respect, d'estime et d'intérêt de la part des hommes. Mais cet avenir est entre leurs mains. Les hommes seront un jour à leur égard ce qu'elles les feront... »

George Sand ne veut pas que la femme soit esclave, car elle la croit l'égale de l'homme ; mais elle n'est pas semblable à l'homme, et son organisation et ses penchants, sa nature, sa contexture anatomique lui assignent un autre rôle, non moins beau, non moins noble. Elle ne semble pas pourtant se faire beaucoup d'illusions et dit carrément aux femmes : « Vous ne pouvez être qu'artistes ! »

Elle ne leur accordera même pas de grande profondeur en ce qui touche la foi :

« Dans les cérémonies du culte, la femme cherche les

formes plus encore que la substance, elle croit et elle pratique plutôt par les sens que par la raison. »

Ne lit-on pas dans *Indiana* la phrase lapidaire : « La femme est imbécile par nature ! »

Elle ne faillit pas à la règle commune, établie un peu partout et à tous les âges, — exception faite de l'hôtel de Rambouillet — à cette règle qui veut que toute femme supérieure dans les arts, les lettres et les sciences recherche la compagnie des hommes plutôt que l'autre. George Sand n'a jamais caché sa répulsion. Dans ses *Mémoires*, où elle est obligée de ménager ses lectrices, elle avoue le pourquoi de sa retenue, de ses sentiments que, dans l'intimité, elle exprimait avec dureté et sans précautions oratoires :

« A très peu d'exceptions près, je ne supporte pas longtemps la société des femmes; non pas que je les sente inférieures à moi par l'intelligence : j'en consomme si peu dans le commerce habituel de la vie que tout le monde en a plus que moi autour de moi : mais la femme est, en général, un être nerveux et inquiet qui me communique, en dépit de moi-même, son trouble éternel en dépit de tout... J'aime mieux les hommes que les femmes... »

On pourrait multiplier les citations, mais cette dernière me paraît si concluante que je m'en tiendrai à elle.

Résumé

Pas de femme supérieure à celle-là !

George Sand est une intelligence d'élite, mais elle est femme, c'est-à-dire un être qui déconcerte en se montrant stupide par moments. Aussi la sévérité de quelques-uns des contemporains à son égard, gens de marque qu'elle avait agacés par ses extravagances, ses prétentions, ses égarements et ses mensonges n'est-elle pas pour surprendre beaucoup. Auguste Comte, pour n'en citer qu'un, la déteste. Il écrivait à Stuart Mill :

« Quant au progrès qui, depuis un siècle, s'opérerait graduellement vers l'émancipation féminine, j'avoue que je n'y crois aucunement, ni comme fait, ni comme principe. Nos auteurs femelles ne me semblent nullement supérieurs, en réalité, à Mme de Sévigné, à Mme de Lafayette, à Mme de Motteville, et aux autres dames remarquables du dix-septième siècle; je ne saurais dire s'il en est autrement en Angleterre. La femme qui, sous un nom d'homme, s'est rendue aujourd'hui si déplorablement célèbre chez nous, me paraît, au fond, très inférieure, non seulement en convenances, mais même en originalité féminine, à la plupart de ces estimables types... »

A quelles influences Auguste Comte a-t-il obéi en portant un jugement aussi erroné, nous l'ignorons ? Quoi qu'il en dise, George Sand reste une femme hors ligne, à mille pieds au-dessus de Mme de Motteville.

Vous la placerez également plus haut que Mme de Staël, qui détrône Mme de Sévigné. Sans doute, à en juger, tout au moins d'après les apparences, la situation occupée par l'auteur de *Corinne,* dans l'histoire des Lettres françaises, serait, pour le moins, aussi importante que celle conquise par George Sand ; mais si l'on ne se laisse pas duper, à la réflexion, le mirage s'évanouit. En effet, Mme de Staël, en dehors de son œuvre, doit à son époque, où presque seul Chateaubriand écrivait en France, ainsi qu'à l'irascibilité mesquine et aux tracasseries plébéiennes de Napoléon Ier, une part manifeste de sa vogue, tandis que George Sand, si son rôle fut considérable pendant une période riche en écrivains, c'est à sa personnalité littéraire seule qu'elle le doit, à son talent, à son génie d'adaptation ; si elle compte encore aujourd'hui des admirateurs, plutôt clairsemés évidemment, en reste la cause, le mérite de son œuvre, et non point, en partie, la curiosité historique qui se rattache aux jours de bannissement, ainsi que la pénurie littéraire de près d'un quart de siècle de guerres, — durant lequel le bruit du canon étourdissait les uns et les autres.

Si George Sand, au lieu d'être une femme, avait été un mâle, nul doute que ses conceptions s'élargissant et sa personnalité s'affranchissant, nous la comparerions, de nos jours, à un Balzac et la lirions autant que Flaubert.

Homme, George eût écrit un *Salammbô* ou tout au moins une *Chronique de Charles IX ;* femme de génie, elle accouche des *Beaux messieurs de Bois-Doré.* Elle signe *Indiana,* mais pas le *Contrat de mariage.* Homme, George eût été droit son chemin, se fût révélée comme

une personnalité ; femme, elle quitte un guide pour en prendre un autre, entraînée par les sens ou par manque de pondération. Si l'indispensable apport masculin lui eût fait défaut pendant six mois, elle se serait effarée.

Cette femme est pourtant une femme extraordinaire entre toutes ; elle a un cerveau, supérieurement organisé, et nul autre esprit philosophique féminin ne peut lui être comparé au point de vue de l'intelligence, alliée à l'exécution. Cela n'empêche pas cette exception, cette créature hors pair, dépassant de la tête les plus avantagées, d'être toujours à la remorque d'un homme. Contesterez-vous l'influence de Delacroix, de Liszt et de Chopin sur ses idées artistiques ; de Sandeau, et parfois de Jean-Jacques, de Balzac et de Flaubert, même sur sa vision littéraire ; de celle de Michel (de Bourges), de Lamennais et de Leroux sur sa philosophie ? Souvent, elle digère mal cette bouillabaisse, et comme l'explique fort bien un critique, dont le nom m'échappe :

« George Sand était trop vraiment femme pour se préoccuper de concilier toutes les idées contradictoires que lui dictaient tantôt ses amis, tantôt les nécessités d'une apologie des désordres de sa vie intime. Elle les exposait les unes après les autres avec une égale conviction et une égale éloquence. »

Si l'on veut se rendre compte du manque de personnalité philosophique chez la femme, il n'y a qu'à prendre la série des romans philosophiques ou artistiques de George Sand, dont chacun correspond aux pensées et à l'activité intellectuelle de l'homme qui la domine et auquel, dans son extase, même si le dieu est inférieur, elle élève une statue pour la déboulonner ensuite et la remplacer par une autre.

Car elle manque complètement d'objectivité, de pondération, surtout quand les sens s'en mêlent, et cette émancipée reste bien femme par ce côté-là. Elle s'emballe, se passionne pour son maître, pour son héros ; sa plume débordante ne connaît pas d'épithètes suffisamment mirifiques ; elle ne voit aucune ombre et puis, plus tard, quand le charme est rompu et qu'elle en divinise un autre, la fantasque évaporée ignore celui qui a cessé de plaire à moins qu'elle ne lui crache dessus. C'est avec tristesse que M. Albert Le Roy constate qu'elle est portée sinon à brûler, tout au moins à ravaler ce qu'elle avait adoré. De là aussi l'amertume, saupoudrée de mépris, que lui témoignèrent, dans les dernières entrevues, les Pagello et les Chopin. Et pourtant elle est bonne comme le bon pain, la bonne dame de Nohant !

Sensuelle jusqu'au délire, contradictoire jusqu'à l'aberration pour se montrer ensuite plus grave que Platon sitôt que la surexcitation nerveuse a disparu ; astucieuse, dissimulée, dépassant le mensonge autorisé dès qu'il s'agit de pallier ses erreurs ; froidement injuste et cruelle alors, mais d'une sincérité exquise dans l'intimité ; posant pour le Saint-Bernard, pour la sœur de charité, pour la mère consolatrice, tandis qu'elle se cramponne éperdûment, elle aime, elle idolâtre, elle va se jeter à l'eau quand l'ingrat parle de rompre ou qu'elle le flanque à la porte et, le lendemain, brûlant des mêmes transports, elle aime, elle idolâtre, elle va se jeter à l'eau... mais c'est pour le voisin. Amoureuse possédée, elle restera huit mois à Venise, passant des bras de Musset dans ceux du docteur Pagello, revient enfin à Paris, retombe chez le poète, se réfugie, avec ses enfants, à Nohant et plante là, sur le pavé de Lutèce, sans un

mot, sans une excuse, sans un regret, le pauvre Vénitien qui retourne à ses lagunes en murmurant : « Hou ! hou ! la Sand ! »

Elle est socialiste, communarde ; elle écrit, elle pérore, elle tempête : un mois après le coup d'Etat, elle demande audience au Prince-Président !

Tout cela a l'air d'une invention violente, d'une venimeuse calomnie, imaginée dans le but de noircir cette femme. Nullement, rien n'est plus vrai. Comme vous le savez : les femmes sont ainsi faites.

Son style est charmeur ; certains passages sont admirables ; il n'est point peut-être un de ses innombrables écrits qui ne contienne une page surprenante, digne de figurer à côté des plus grandes de la littérature, mais pas une œuvre d'elle, par contre, où ne fourmillent les négligences, les répétitions de mots, les constructions hâtives.

Mère aimante jusqu'à l'idolâtrie, bondissant comme une tigresse quand son triste sire de mari veut lui arracher Solange, elle imposera à Maurice, arrivé à la puberté, la présence au foyer de son amant Chopin, Polonais difficile, irascible et cajoleur.

Enfin, dernière inconséquence féminine : Pas un de ses célèbres protagonistes — sauf Flaubert — avec lequel elle ne se soit séparée pour le moins froidement ! Cependant, au lendemain de la mort de sa follache de mère, alors qu'elle se plaint de ne plus avoir de famille (et ses deux enfants ?) elle terminera sa lettre par ces mots : « Le ciel m'en a dédommagée en me donnant des amis tels que personne peut-être n'a eu le bonheur d'en avoir. »

Remarquez qu'elle n'a garde de dire : amies.

CONCLUSION

La conclusion de *Sexe faible ?*

Permettez-moi de vous l'abandonner, Mesdames et sagaces lectrices.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS I

Observations et Constatations

Les ridicules, leur morne bêtise 3
Absence de pondération, exagération inconsciente . . 26
Violence aveugle dans leurs affections 35
Leur méchanceté, leur férocité 38
Leur tenacité, leur entêtement 53
Leur susceptibilité 55
Egoïsme, besoin d'accaparement 57
Sans-gêne, manque de tact 60
Éducation maternelle 85
Le mensonge 99
Astuce 101
Toilette, chiffons 105
Maladies, lubricité 112
Vieilles femmes, vieilles filles 121
Conversations 124
Cuisine 136
Les femmes et l'art 138
Superfétation de leurs mérites 143
Incapacité, inaptitude féminines 158
Influence sur l'homme 193
Supériorité du mâle 216

Quelques reines, favorites et femmes célèbres de France

Pages

Anne d'Autriche 227
Madame de Chevreuse 237
Madame de Motteville 241
Ninon de Lenclos — Marion de Lorme 242
Madame de Maintenon 244
Madame Dacier 247
Madame de Lafayette 248
Madame de Sévigné 250
Les maîtresses de Louis XV 256
Madame de Pompadour 259
Madame du Barry 262
Marie-Antoinette 267
Sous la Révolution 273
Madame Roland 276
L'opinion de Napoléon Ier 282
Madame de Staël 285
Daniel Stern (Madame d'Agoult) 298
George Sand 305
George Sand et ses amis 307
La politique de George Sand 328
George Sand écrivain 334
George Sand et le féminisme 339
Résumé 342
Conclusion 347

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S.-ET-O.)

IMPRIMERIE
COOPÉRATIVE OUVRIÈRE
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S.&O.)

HQ
1223
V64

Vogt, William
Sexe faible

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY